// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

SEA, SONGS & SUN
50 TUBES SOLAIRES

JAMES WILLIAMSON
"LE RETOUR DES STOOGES ? JE NE PENSE PAS"

LE SWINGING LONDON DE
BARRY MILES

ALBERT HAMMOND JR

PAUL McCARTNEY

MES DISQUES (METAL) À MOI...
ANDREW O'NEILL

NÉGRESSES VERTES
REVOILÀ L'ÉTÉ

NINE INCH NAILS

MATTIEL

BON ANNIVERSAIRE MR SMITH !

THE CURE

40 ANS / STORY / DISCOGRAPHIE
HYDE PARK 2018

LA CHEMISE HAWAIENNE
CHIC ET DÉCONTRACTÉE

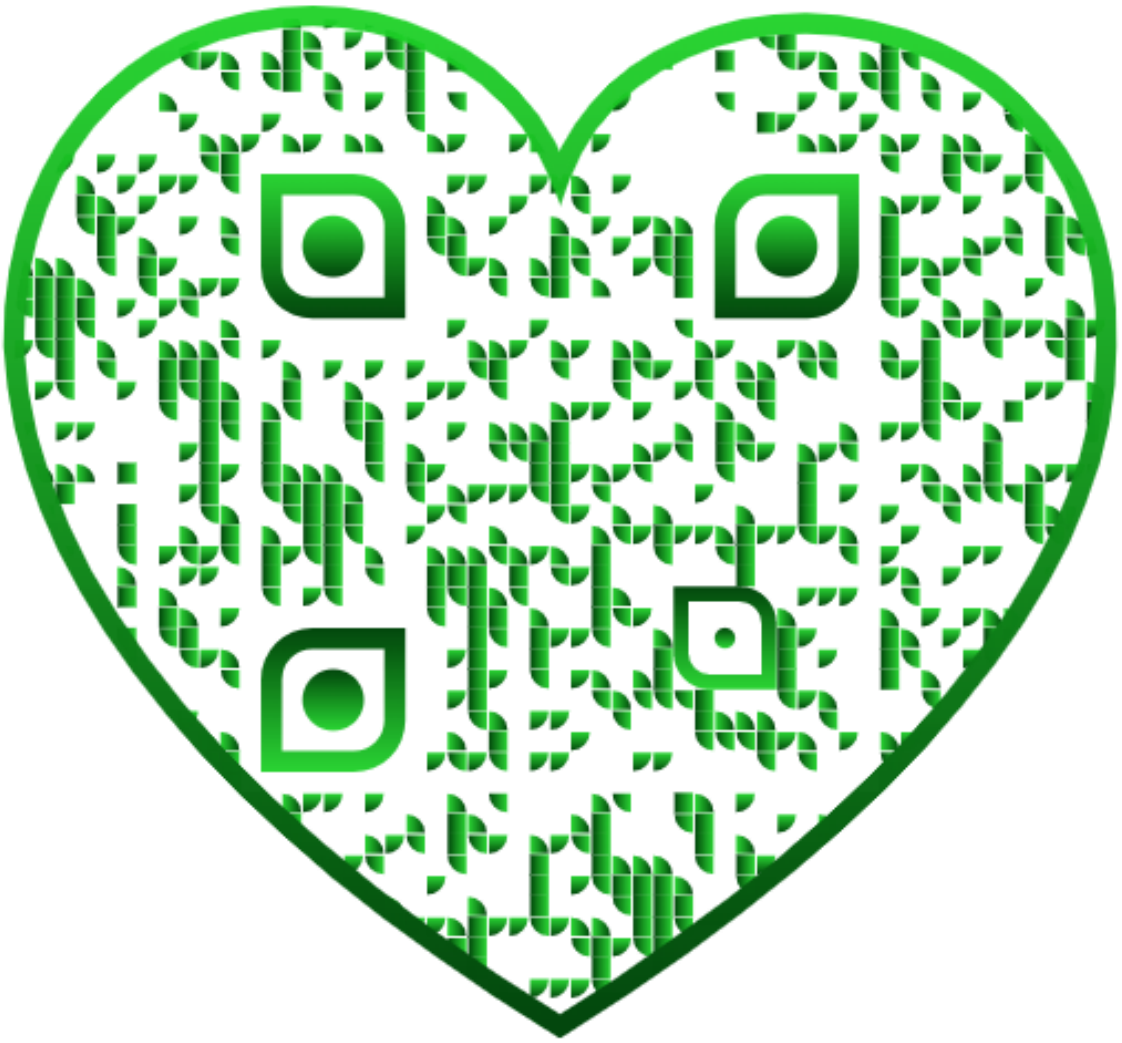
AOUT 2018
N°612 / 6,50 €
MENSUEL

BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 612 H - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°612 ★ AOUT 2018 ★ THE CURE



TBWA\PARIS R.C.S. B 682 005 079 IMPRIMÉ EN U.E.

50 ans du Big Mac™ ans d'histoire

Pour votre santé, mangez au moins cinq fruits et légumes par jour. www.mangerbouger.fr

Edito

Un pachyderme sur des stilettos de vair

Evoquer Cure provoque toujours un peu l'hystérie. Ou le rire. Ou les deux. C'est selon de quel côté l'on se situe car Cure ne divise pas seulement ceux qui s'en moquent. Cure divise aussi, et peut-être davantage, au sein même de ses supporters. Comme Laurent Wauquiez, si l'on peut dire.

D'un côté, ceux pour qui tout commence avec la Trinité *lampadaire/ Frigidaire/ aspirateur*, la face sombre, introspective. A la citation camusienne, à *"l'objectivité étrange"* de Kafka, à la froideur, aux forêts habitées... et, de l'autre, ceux qui découvrirent Cure plus tard, en bastringue déglingué devenu mondial. Le succès, les clips, les stades. La réussite planétaire. Ces deux camps ne sont que peu compatibles alors qu'ils apprécient le même groupe. Le même groupe ? Non. Le même homme, plutôt. Robert Smith. Prénom et nom d'une désarmante banalité. Le patronyme le plus répandu en Angleterre et aux Etats-Unis. Comme si un tel héros, en français, s'appelait Jean Martin. Pas vraiment le blase d'une rock star, certes, mais celui d'un héros. Littéraire sans doute pour celui qui fut le seul dans l'histoire de ce journal à ne vouloir pas évoquer ses disques à lui mais plutôt les livres qui marquèrent sa vie (R&F 432, août 2003).

Au-delà de sa musique, Cure fascine tant il divise, donc, on l'a compris. Le maquillage, les frusques informes et les cheveux. Les cheveux surtout. Seul le hair metal avait et allait faire pire. L'influence Siouxsie. Déjà maquillé mais encore vaguement punk sur la photo de Claude Gassian en couverture, avant la dérive Bonnie Tyler/ Tina Turner, mais en noir bleuté, des années d'après. Et la déformation du chanteur devenu pachyderme mais continuant de danser sur des stilettos de vair. Cure fête ses 40 ans d'existence. Quarante années faites, comme nos vies, d'instants, d'inspirations. D'erreurs et de drames. Et donc, ce n'est pas illogique, d'admirateurs profondément différents, séparés par leurs propres vies, mais réunis, il faut le reconnaître, par l'exigence artistique permanente — on ne parle pas là de coiffure, hein — de Mr Smith. Robert Smith. Prénom et nom d'une désarmante banalité.

VINCENT TANNIERES

PS : selon le site quitoque.fr, 91 % des français cuisinent en chanson et 62 % ont l'impression de mieux cuisiner grâce à la musique. 22 % de femmes écoutent de la variété et 20 % d'hommes, du rock, sans préciser quel rock. Ni quel plat.

Bel été. En chemise hawaïenne ?

GIBSON'S
SO TONIC!
GIBSON'S
FINEST DISTILLED
LONDON DRY
GIN
ORIGINAL RECIPE WITH SUBTLE HINTS OF
JUNIPER BERRIES, CORIANDER, ANGELICA AND ORANGE ZEST.
37,5% vol.
Distilled in Great Britain
ENGLAND
70cl.
ORIGINAL RECIPE
IMPORTED
4 cl de Gin GIBSON'S + 12 cl de Tonic + 1 zeste de citron jaune
* GIBSON'S peut se déguster avec du Tonic. SIREN 572 056 331
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Sommaire 612

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **ANDREW O'NEILL** 12

Prospect

Jérôme Reijasse **MAKE-OVERS** 16

Tête d'affiche

Jérôme Soligny **PAUL McCARTNEY** 18

Olivier Cachin **KADHJA BONET** 20

Alexandre Breton **NINE INCH NAILS** 22

Jonathan Witt **MATTIEL** 24

Danny Boy **ALBERT HAMMOND JR** 26

En vedette

Vincent Hanon **JAMES WILLIAMSON** 28

H.M. **LES NEGRESSES VERTES** 32

Agnès Leglise **BARRY MILES** 36

Benoît Sabatier **SEA, SONGS & SUN** 42

En couverture

Alexandre Breton **THE CURE** 48

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **LA CHEMISE HAWAIENNE** 58

COUVERTURE PHOTO : CLAUDE GASSIAN / GRAPHISME : FRANK LORIOU

048 The Cure

107 Les festivals

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 VINYLES 076 REHAB' 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 084 BEANO BLUES 086 ERUDIT ROCK 088 FILM DU MOIS 090 CINEMA 091 SERIE DU MOIS 093 DVD MUSIQUE 094 BANDE DESSINEE 096 LIVRES 097 AGENDA 098 LIVE 102 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 113 PEU DE GENS LE SAVENT 114

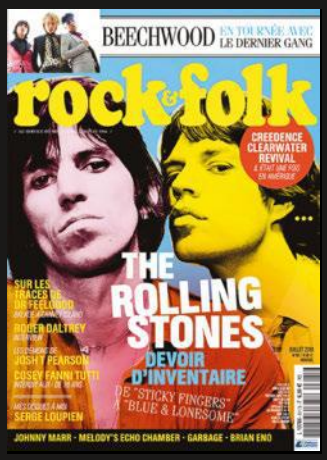
Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)
Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny
PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière
VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard
Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Je ne suis pas du tout d'accord !



Illustrations : Jampur Fraize

La folie

A voir sur une affiche d'un festival d'été le nom de Shaka Ponk annoncé trois fois plus gros que celui des Stranglers. Je pense définitivement qu'il n'y a plus aucun héros nulle part...

E. T. DECONING PEOPLE

Propos sortis de leur contexte

Bonjour, j'ai vu le titre de l'interview de Melody Prochet *"regarder la vie des autres me file le cafard"*. C'est bien une petite Française, ça. En tout cas, ça me file le cafard et j'ai même pas lu son interview. Elle a l'air d'oublier que les autres ce sont ceux qui l'écoutent : pauvre petite fille !

JEAN-LUC

Appétit pour l'autodérision

Hello Nicolas Ungemuth et Rock&Folk ! Ah ! Ah ! Ah ! Excellent cet article sur "Appetite For Destruction"... Je me souviens, à l'époque, surtout après avoir écouté quelques pirates rares de leur tournée, m'être un peu fâché avec ma copine Marie, patronne du disquaire Underground à Lille, en lui affirmant que Axl Rose s'égosillait comme un cochon qu'on égorge... N'empêche que l'album m'avait bien emballé, je voyais ça un peu comme un futur Aerosmith... "Nightrain" par exemple, ça donnait bien... Vous parlez d'une période — 1987 — assez décevante : pas tout à fait d'accord. Personnellement, après le plaisir de la *new wave of British heavy metal* qui s'essoufflait sérieusement, je découvrais le rock des Georgia Satellites, de Jason And The Scorchers, de Omar And The Howlers. J'espérais le retour de Lynyrd Skynyrd et, depuis des années, j'étais emballé par Blues'N'Trouble, The Blues Band, Mick Clarke, le retour de Rory Gallagher, The Nighthawks, The Fabulous Thunderbirds, Stevie Ray Vaughan... mais c'est en Belgique et en Hollande que l'on pouvait voir ces artistes en concert, car exclus de la presse rock française. Tous ces musiciens blues rock, aucune mode ni frime chez ces gens-là, évitaient notre pays... Sûr qu'on ne les voyait pas non plus sur MTV ! Combien de courriers furieux recevra Nicolas Ungemuth après le saccage de leur album phare... Bonne continuation !

FRED

Distinction de Clash

Vous l'aviez annoncé : tout ce qui de visu s'annonce comme *punk*, ou *rock* en 2018, ne l'est justement pas. Thèse confirmée tandis que le son de Clash se répand derrière un banc de bikers... dans une réclame au profit de la bagnole électrique.

EUGENIE

Réponse : Ajoutons que le même "Should I Stay Or Should I Go" avait été utilisé en 1991, dans une publicité pour une marque de jeans.

Rien ne changera mon monde

C'est en écoutant "Across The Universe" que je me suis converti aux Rolling Stones. Les chefs-d'œuvre ont toujours quelque chose d'ennuyeux.

PATRICK MOALIC

Maître Jacques

Une pâle petite page pour le départ vers les étoiles de Monsieur Higelin (oui messieurs, Monsieur Higelin)... Une ligne pour Pierre Bellemare... Vous n'auriez pas un problème avec les proportions ?! Il est vrai que la contribution du grand Jacques au rock et au folk (et à la chanson française et aux musiques du monde comme on dit...) est peu significative... Réparez moi cette horreur rapido (demandez à Antoine justement de faire un papier) avant que je fasse un malheur et que je m'enfonce des allumettes au fond de mes yeux dans mon aéroplane blindé.

POUNS

Passion pour l'enthousiasme

J'ai acheté il y a deux jours "Wide Awaaaaake!", le dernier album de Parquet Courts, un groupe que je ne connaissais pas jusque-là. Et j'adore ! D'ailleurs, vous l'avez désigné album du mois et je comprends tout à fait pourquoi. On disait et on dit encore parfois que *"le rock est mort"* ; je ne suis pas du tout d'accord ! J'ai 18 ans, et vous ne pouvez pas savoir comme ça me rend heureuse de voir des jeunes gens faire un aussi bon rock, que ce soient des groupes tels que Greta Van Fleet, les Lemon Twigs, Shame, Starcrawler, ou Mac DeMarco (dans un registre un peu différent cependant) pour n'évoquer que quelques exemples. Et j'oubliais de citer les Limiñanas (bien qu'ils soient légèrement moins jeunes), que vous avez mis en couverture il y a quelques mois, un groupe vraiment super. Pourtant, j'écoute surtout du rock des années fin soixante à début quatre-vingt et je suis particulièrement fan de Bowie et d'Iggy. Le rock est certes moins populaire que par le passé, mais finalement, ce n'est peut-être pas plus mal... Donc pour résumer, non, le rock est bien vivant et il continuera de vivre tant qu'il y aura des gens pour aimer et cette musique et la transmettre. J'adore votre magazine et bien entendu, vous contribuez largement à enrichir ma culture musicale et à me faire découvrir d'autres artistes (récents ou anciens par ailleurs). C'est toujours un plaisir de vous lire, ça vaut largement six euros cinquante ! Continuez de transmettre votre passion pour le rock et l'enthousiasme !

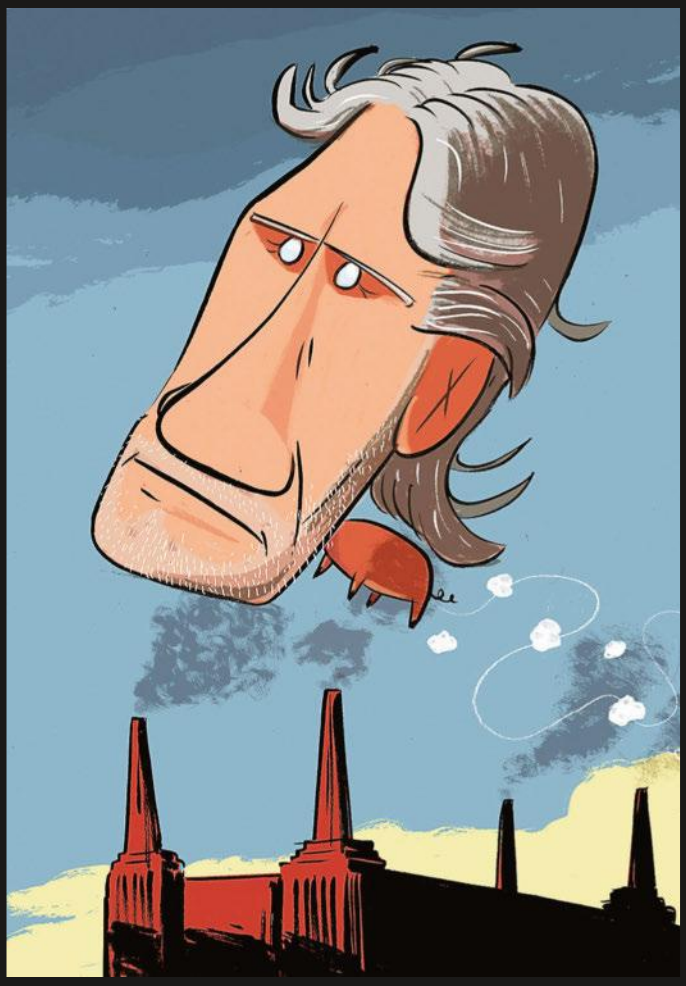
IMARA F.

L'algorithme R&F

Avec mes remerciements pour le CD envoyé en cadeau, juste une petite interrogation : notre éminente revue (que dis-je, notre bible !) se paie-t-elle les services d'une traçabilité de pointe à l'heure où, finalement, tout le monde fait ça ? Tels certains réseaux sociaux en effet ciblant leurs espaces pub à la perfection, j'ai reçu la très belle compilation "Vibrate" de Rufus Wainwright, un de mes artistes préférés et j'en suis fort content ! Logiciel espion ou gratte papier, peu importe, je suis heureux et je tenais à ce que Rock&Folk le sache !

ALAIN DOUNONT

FESTIVAL
ROCK
'N'
ROLL
7, 8 & 9 SEPTEMBRE SEPTEMBER 2018
À PARTIR DE 14H • FROM 2PM
CONCERTS, ANIMATIONS, EXPOSITION DE VOITURES & MOTOS
LIVE, ENTERTAINMENT, CARS & MOTORCYCLES EXHIBITION
ACCÈS GRATUIT • FREE ACCESS
Disney Village
DisneyVillage.fr
© Disney 2018. Euro Disney Associés SCA - Siren 397471822 - RCS MEAUX - Capital Social 1 203 699 718,90 € Siège social : 1 rue de la Galmy, 77700 Chessy - Licences ES n°1-1096480 à 1-1096489 ; 1-1096253) ; 1-1102702 ; 1-1102736 ; 2-1096251 et 3-1096250). Imprimeur : Dupligraphic



Missive sur Roger, de Lille

Roger Waters. Pour qui se prend ce type ? Acariâtre, donneur de leçons, bon bassiste bien sûr (voir la ligne de basse de "Money") mais insupportable autocrate. Il a quitté Pink Floyd en 1986, a sorti quelques albums, sans grand intérêt (il suffit de regarder le DVD de sa précédente tournée "In The Flesh" pour se rendre compte que l'on s'ennuie assez vite sur ses compos solos). Le collectif c'était mieux. Mais voilà, après la gigantesque dernière tournée du groupe, sans lui : 4,5 millions de billets vendus quand même, le décès de Rick Wright, et l'arrêt de la nouvelle tournée de David Gilmour, un boulevard s'est ouvert devant lui ! La première partie du concert du 16 juin à Lille (avec des nouveaux musiciens essentiellement, donc maintenant un excellent tribute band mené par Roger Waters) : parfaite, à la Pink Floyd, son, écran, lasers voilà le break de quinze minutes et déjà sur les écrans défilent tous ceux que ce monsieur déteste (cela dépend des pays, j'ai vu qu'à Barcelone il y avait des différences). Trump (*is a pig !* Facile mon vieux, tu faisais déjà cela avec Margaret Thatcher, époque "Animals"), Zuckerberg, Theresa May et tant d'autres quand, incroyable mais vrai, il fait défiler ses dictateurs (!) et que Poutine arrive : il y a des points d'interrogation !

Ce Monsieur se demande si Poutine est un dictateur ? Et ensuite on continue à polluer le concert en attaquant Israël (il s'est d'ailleurs fait siffler). Bref, il a gâché la seconde partie de ce concert. Ce monsieur n'est pas le défenseur de la démocratie qu'il prétend être, c'est un populiste de gauche.
PAT BURDON
PS : il va jouer cet été à Saint-Pétersbourg et Moscou : aura-t-il le courage de retirer les points d'interrogation à côté de Poutine sur les écrans ? Je suis sûr que non.

PPS : je viens de lire que son quatrième divorce se passe mal : pour une histoire de Rolex à 35 000 dollars.

Col bleu

A la lecture de votre (excellent) dernier opus, on peut donc s'apercevoir que nous sommes donc encore quelques-uns qui se souvenaient que Roger Daltrey avait trimé à l'usine... Mais qui se souvient du *Plombier de Sheffield*, à savoir Joe Cocker !? Je vous tape ces lignes en écoutant (à fond la caisse !) l'oublié "Black Eyed Blues... de l''inoubliable Joe. La claque !
DOMINIQUE (NOT ONLY MOODY BLUES) FUNK

Le péril jeune

Je ne bosse pas avec ce monsieur, mais Patrick Eudeline est resté fidèle à ses idéaux de jeunesse. J'aimerais bien savoir comment il a fait ? S'il faut en passer par les stupéfiants pour ça, alors que notre jeunesse se drogue, ça lui fera du bien !
STEVE LIPIARSKI

Actualité du no future

Oublions le flop retentissant de l'Eurovision. Et oublions Johnny Rotten, ce personnage de cartoon, cet avatar *télé-réel*. Et célébrons... Car nous voilà arrivés en cet instant où "Never Mind The Bollocks" (sorti en novembre 1977) a quarante ans. Flanqués des mémoires de John Lydon, un réexamen de cet assaut culturel historique s'impose, à l'évidence. "Never Mind The Bollocks" ? *"Le meilleur album de tous les temps"*, selon Noel Gallagher. Rien que ça. Avant cela, le 7 juin 1977, les Pistols organisent, en marge du Jubilé d'argent de la reine, leur propre défilé sur une péniche traversant la Tamise... Et moi, mon sentiment est que le titre de *"roi du punk"* attribué à Lydon n'est, aussi ronflant qu'il soit, pas galvaudé. Pour moi, Johnny Rotten a, à l'époque, avec son teint livide, son visage boutonneux (*"une publicité ambulante pour les amphétamines !"*), ses dents pourries, sa maigreur cadavérique, sa réputation de petit merdeux et détraqué qui gerbe sur une plante en pot avec sa veste de club d'aviron féminine rose taguée avec l'inscription "God Save The Queen", oui, je trouve qu'il a mis un moment donné la société anglaise de l'époque au défi de déceler l'urgence, la pertinence crue de son message sous cette mystique peu avenante, de trouver la grille de lecture adéquate le légitimant. Ce que ladite société n'a naturellement pas fait, le discriminant, le blacklistant, le marginalisant, le banalisant en réponse et, fait inédit, le bannissant des charts. Grand acte de transgression que celui-là, de mise en abyme de la puissance de feu de la pop lorsqu'elle est mise au service d'une cause, de la cause. Lydon a refusé absolument d'incarner avec les Pistols un groupe de pop merdique de plus, ce que sans lui, je parle là de cette exigence de forcené, le groupe serait devenu, selon toute vraisemblance. Voilà pourquoi ce type est un héros. Qui a mené à très grande échelle l'expérience de la vérité. *"La vérité est la force la plus révolutionnaire qui soit"*, lit-on dans "Hippie Hippie Shake" de Richard Neville... Mais en l'occurrence, peut-être est-ce pour cela que l'on prétend que John Lydon va toujours trop loin : car en réalité personne n'aime la vérité ! Car la vérité, c'est l'inconfort... Pourtant, la vérité, y compris celle de soi-même, Rotten en a fait un leitmotiv à combustion lourde, un moteur phénoménal, dont la courroie de transmission était les mots. *"Un mot, c'est très puissant"*, souligne-t-il. *"Je maintiens que les gros mots n'existent pas ; c'est une question d'interprétation"*. Lydon a finalement étoffé, à travers le punk, cet art régulièrement méprisé, décrié, répudié, censuré, conspué, l'idée d'une quête humaine fondamentale autour de l'(auto)acceptation, c'était à prendre ou à laisser (*"Quand vous n'avez pas honte d'être vous-même, c'est la clé pour trouver des gens de qualité dans la vie"*). Sa destinée donna, à la fin des années 70, l'impression d'un sacrifice humain, ou quasiment (Pete Townshend a dit un jour : *"La société se saisit de ce que peut offrir une figure charismatique et s'enfuit avec."* C'est exactement ça.), mais contrairement à son pote Sid, autre spécimen du groupe en quête d'affection sous des dehors peu avenants (*"les signaux envoyés par les marginaux sont en fait des demandes d'amour et d'attention"*), il n'a pas perdu la face, soutenu par son instinct sûr et indéfectible, et une bonne compréhension des enjeux déployés autour de la bannière controversée du groupe. Cela s'appelle, en un mot, le courage. Non seulement ça. Mais en désamorçant l'imagerie nihiliste propagée régulièrement autour du punk, Lydon nous a prouvé que (face à la machinerie, aux manœuvres et à la manipulation), l'homme n'était pas l'ennemi de l'homme, mais encore son meilleur atout. Prodigieux. Néanmoins, quarante ans plus tard, il semblait écrit (exploit post-Pistols, avec PiL, mis à part...) que la découverte d'une vérité aussi aveuglante réduirait tout forfait artistique ultérieur à un simulacre, un spectacle navrant (et ainsi — même si c'est raté — l'Eurovison !). *"Pourquoi ne pas exploiter ce territoire-là aussi ?"*, semble suggérer aujourd'hui l'insatiable John Lydon. Pas dupe. Et quelle meilleure façon d'aborder le *no future* prédit en 1977... sinon en se situant dans le paradoxe du sens ? Seule posture nihiliste valable aujourd'hui. Ainsi, prophète indiscutable hier, John Lydon est donc son propre contradicteur, dorénavant. Sinon l'antéchrist, tout au moins un sacré empêcheur de tourner en rond.
D.A. RUDD-HOZIER

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

"LE FILM D'UNE GÉNÉRATION"
CINÉMA TEASER

"BRILLANT"
LE FIGARO

"HYPNOTIQUE"
LA SEPTIÈME OBSESSION

"DÉLIRANT"
TÉLÉRAMA

"UN PUR BIJOU"
KONBINI

"LA PALME DU COOL"
ELLE

SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

UN FILM DE DAVID ROBERT MITCHELL

ANDREW GARFIELD

RILEY KEOUGH

UNDER THE SILVER LAKE

LE 8 AOÛT

A24 GOOD FILM VENDIAN PASTEL Le Pacte

SENSCRITIQUE LE FIGARO LA SEPTIÈME OBSESSION VICE Inrockuptibles Konbini Sofilm

Crédits non contractuels • © 2017 Timber Rte II, Sàrl, LLC

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BIARRITZ EN ETE
Parquet Courts, Kevin Morby, Eddy de Pretto, Phoenix, The Limiñanas, Etienne Daho, etc. seront à l'affiche du festival basque les 20, 21 et 22 juillet à la Cité de l'Océan.

BLACK HONEY
Le quartette pop de Brighton, emmené par la charismatique Izzy Baxter Phillips annonce son premier album éponyme pour le 21 septembre.

THE CALLAS
Lee Ranaldo, l'ancien guitariste de Sonic Youth, a prêté main forte au collectif post-punk d'Athens pour son prochain album, "Trouble And Desire", attendu le 26 octobre.

CULTURE CLUB
Boy George réunit son groupe aux plus de 50 millions disques vendus pour une tournée internationale. Roy Hay, Mikey Craig et Jon Moss seront à ses côtés le 1er décembre à Monte-Carlo et le 2 à Paris.

L'EPEE
Anton Newcombe, The Limiñanas et Emmanuelle Seigner enregistrent des morceaux en français sous ce nom tranchant. L'infatigable leader du Brian Jonestown Massacre a déjà posté sur YouTube quelques mises à plat.

KYLE FALCONER
Alors que la sortie de "No Thank You", son premier album solo, est fixée au 27 juillet, le chanteur de The View a présenté un deuxième single, "Family Tree".

FOIRE AUX VINS DE COLMAR
Du 27 juillet au 5 août, Ghost, Indochine, Lenny Kravitz, Scorpions Crazy World Tour, Rag N'Bone Man, Santana seront à l'affiche du festival alsacien.

RICHARD HAWLEY
Le 3 août, le crooner de Sheffield publiera un album en concert, "Live At The Devil's Arse", capté l'an dernier en Angleterre.

JUSTICE
Le 24 août, le duo sortira "Woman Worldwide", un live composé de chansons enregistrées sur les routes mais réarrangées en studio.

Photo Lauren Maccabee-DR

Black Honey

Photo Lauren Dukoff-DR

Miles Kane

MILES KANE
Après la sortie de son troisième album solo "Coup De Grace" (10 août), le chanteur de Liverpool partira en tournée anglaise cet automne. Il fera aussi escale à la Cigale (Paris) le 4 octobre.

THE KINKS
Après plus de 20 ans d'embrouilles et d'hésitations, Ray Davies, son frère Dave et Mick Avory ressuscitent leur légendaire groupe. Un nouvel album est même en préparation.

NICK KNOX
Batteur des Cramps entre 1977 et 1991, mais aussi des éphémères Electric Eels, l'Américain est mort le 15 juin, à l'âge de 60 ans.

MAGPIE SALUTE
Rich Robinson, Marc Ford, et Sven Pipien, tous anciens membres des Black Crowes, s'associent à Matt Slocim (Allman Brothers, BB King), John Hogg et Joe Magistro pour sortir "High Water 1" (10 août), premier album de ce groupe formé en 2016.

JEAN-LOUIS MURAT
En duo avec Morgane Imbeaud (ex-Cocoon) l'Auvergnat s'est fendu d'un nouveau single, le très *vocoderisé* "Hold Up", qui précède sa prochaine livraison, "II Francese", attendue le 28 septembre.

NICK OLIVERI
Le Death Acoustic Summer Tour de l'ancien bassiste des Queens Of The Stone Age passera par l'Hexagone : le 25 juillet au Galion (Lorient), le 29 au Brin De Zinc (Chambéry) et le 10 août au Supersonic (Paris).

VINNIE PAUL
Vince Paul Abbott, le batteur de Pantera, Damageplan et Hellyeah, s'est éteint à l'âge de 54 ans. Il avait fondé Pantera avec son frère Darrell, assassiné sur scène en 2004.

ELVIS PRESLEY
La compilation "Where No One Stands Alone" paraîtra le 10 août. Elle contient 14 titres réorchestrés façon gospel : "Stand By Me", "Crying In The Chapel", "How Great Thou Art" ou "You'll Never Walk Alone" chanté en duo virtuel avec sa fille Lisa Marie.

ROCK EN SEINE
Du 24 au 26 août, Justice, Liam Gallagher, Charlotte Gainsbourg, The Orielles, Insecure Men, Parcels, King Gizzard & The Lizard Wizard, Fat White Family, Justice, Black Angels, Idles, MNNQNS, Wolf Alice se succéderont sur les scènes du Domaine national de Saint-Cloud.

“Gainsbourg, c’était le Séguéla de la chanson” HUGUES AUFRAY

Photo DR

Slaves

ROCK EN STOCK
Pour sa 20ème édition, ce festival sis au Touquet verra se succéder au Parc du Valigot Etaples les 28 et 29 juillet, 16 artistes dont les BB Brunes, Les Négresses Vertes, Tiken Jah Fakoly...

NILE RODGERS
Le fondateur et producteur de Chic a bouclé un nouvel album du groupe disco. “It’s About Time” verra le jour le 14 septembre.

SLAVES
En amont d’un nouveau disque, “Acts Of Fear And Love”, prévu pour le 17 août, le duo punk de Sacramento a sorti le percutant single “Cut And Run”.

THE SMASHING PUMPKINS
La police a dû interrompre un concert improvisé devant 400 personnes par Billy Corgan et ses acolytes, le 27 juin, dans la maison où avait été tourné le clip de “1979” à Studio City (Californie). Ce qui n’a pas du tout plu au voisinage. Les Citrouilles viennent de publier un nouveau single, “Solara”.

SOUL ASYLUM
Dave Pirner, qui tourne actuellement avec une nouvelle mouture du groupe, annonce la réédition de ses 2 premiers albums, “Say What You Will...” (1984) et “Made To Be Broken” (1986). Sortie le 20 juillet.

SOUS LES ROCHERS, LA PLAGE
Peter Doherty, Trust, Les Wampas, Sugar & Tiger, The Limiñanas, Girls In Hawaï et The Mystery composent l’affiche de ce festival situé au Théâtre de la Mer, à Sète, du 26 au 28 juillet.

JOE STRUMMER
Une compilation, “Joe Strummer 001”, sortira le 28 septembre. Elle retrace la carrière solo de la légende punk et puise dans le répertoire de ses groupes pré et post-Clash, les 101ers et The Mescaleros.

THE STRUTS
Plébiscité par Dave Grohl et les Rolling Stones, Luke Spiller et ses lads ont dévoilé un nouveau single, “Body Talk”, annonciateur d’un deuxième album.

RICHARD SWIFT
Singer-songwriter, multi-instrumentiste brillant, producteur (Foxygen, Damien Jurado), l’Américain est décédé le 3 juillet à l’âge de 41 ans. Cet homme à tout faire du rock indé américain avait accompagné les Shins et les Black Keys en tournée.

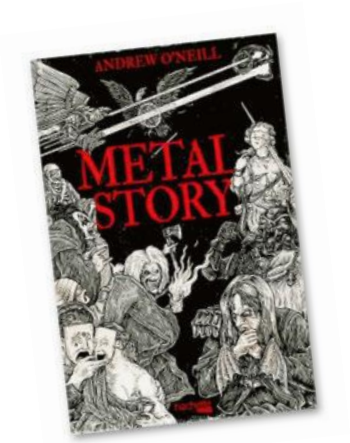
WEEZER
Le groupe de Rivers Cuomo sort un single uniquement composé de reprises de morceaux de Toto : “Africa” en face A, “Rosana” en face B... Les 1500 exemplaires du vinyle vert ont déjà trouvé acheteurs.

AMY WINEHOUSE
Le photographe Blake Wood retrace, à travers 85 photos inédites, deux années passées au côté de la Londonienne dans un ouvrage qui paraîtra en août chez Taschen.

YAROL
Le guitariste de FFF se lance en solo et présente “Boogie With You”, premier simple on ne peut plus rock et accompagné d’un clip réalisé par Dimitri Coste.

Condoléances

FRANCOIS CORBIER (chanteur et animateur au Club Dorothée), **WAYNE DOCKERY** (contrebassiste de jazz américain), **RICHARD HARRISON** (patriarche de l’émission Pawn Stars), **JON HISEMAN** (batteur, ingénieur du son, producteur britannique), **YVETTE HORNER** (la reine de l’accordéon), **JOSEPH JACKSON** (père des Jackson 5, manager, directeur artistique américain), **MATT MURPHY** (guitariste américain de blues), **GEOFFREY ORYEMA** (auteur-compositeur, chanteur franco-ougandais), **VINNIE PAUL**, **STEVE SOTO** (membre fondateur du groupe punk Adolescents), **RICHARD SWIFT**, **XXXTENTACION** (rappeur, chanteur, compositeur américain).



Faire rire en parlant de hard rock

ANDREW O'NEILL

Ce **comédien de stand-up britannique** a trouvé un créneau singulier : faire des sketches sur le metal. Un genre pour lequel il éprouve une passion intarissable mais lucide.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS MICHELA CUCCAGNA

PEU CONNU EN FRANCE, l'Anglais Andrew O'Neill a pourtant excellente réputation dans son pays d'origine et dans tout le Commonwealth. Il faut dire que son talent d'amuseur public répondrait *fingers in the nose* à la question existentielle posée en son temps par Frank Zappa (“*Does humor belong in music ?*”), par l'affirmative. En remplaçant *music* par *metal* s'entend, car son cœur de métier, quoique clivant, est bien celui-ci : faire rire en parlant de hard rock. Bon. Habituellement réservées aux spectateurs de son stand-up, ses analyses iconoclastes et son érudition PTDR sont désormais rassemblées dans un ouvrage, “Metal Story”, où il retrace l'évolution d'un genre souvent méprisé par les patriciens du rock mais qui, dans la grande *tabula rasa* du 21ème siècle, demeure le seul encore capable d'attirer les foules binaires en les faisant payer. On le retrouve dans un hôtel parisien, où, immédiatement, son débit AK-47 et un accent cockney à couper au cran d'arrêt rappelle que nous n'aurions pas dû prendre allemand en première langue.

Hendrix sous acide

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Andrew O'Neill : Avec mon propre argent, Cliff Richard And The Young Ones, un morceau qui s'appelle “Living Doll”. Les Young Ones étaient une troupe comique anglaise assez cinglée des années 80. On est en 1986, je pense. J'ai 6 ans. Gros tube en Angleterre. L'un des trucs que j'ai le plus écouté de ma vie.

R&F : Pourquoi celui-ci en particulier ?
Andrew O'Neill : J'adorais les Young Ones, ils avaient un côté anarchiste, crétin. Sur la face B, il y a un sketch qui m'a d'ailleurs donné envie de faire à mon tour le plaisantin. Ça s'appelle “(All The Little Flowers Are) Happy”.

R&F : Alors, premier disque de metal ?

Andrew O'Neill : Le *Black Album* de Metallica en 1991. Je l'ai racheté à un mec de mon école qui n'en voulait plus. En deux semaines, je me suis plongé dedans. De là, j'ai retraversé la discographie du groupe, beaucoup plus speed et *black* que celui-ci, paradoxalement. Metallica reste mon groupe vivant favori. Jimi Hendrix, que j'ai découvert aussi à l'époque, est quant à lui mon mort favori. C'est un âge, l'adolescence, où la musique t'aide à te structurer.

R&F : Il y avait beaucoup de musique dans votre famille ?
Andrew O'Neill : Mes parents écoutaient la radio. BBC 2. Une station spécialisée dans les *oldies* des années 60 et 70. Mon père mettait toujours les Beatles dans la voiture. J'ai entendu “Sgt Pepper” une centaine de fois là-dedans. Mon grand-frère écoutait pas mal de trucs aussi. C'est lui qui m'a fait découvrir Public Enemy, par exemple. J'avais 9 ans *(rires)*. Queen également... Et puis Hendrix...

R&F : Décidément...
Andrew O'Neill : Hendrix me parle comme aucun artiste ne le fait. Sans vraiment comprendre pourquoi d'ailleurs. Je le vois comme un pote.

R&F : Album préféré ?
Andrew O'Neill : “Electric Ladyland”, chef-d'œuvre absolu.

Mes disques à moi

L'an dernier, j'ai fait pas mal de trips sous acide en écoutant ça et, putain... Par exemple, pour la première fois je me suis rendu compte que "Rainy Day, Dream Away" et "Still Raining, Still Dreaming" annonçaient et débriefaient "1983", qui est en fait le rêve absolu et le climax de l'album. Révélation numéro 1, alors que je le connais par cœur ! Révélation numéro 2 : les deux derniers titres du disque. "All Along The Watchtower" est un hommage à l'un de ses plus grands inspirateurs Bob Dylan et "Voodo Child (Slight Return)" est un genre de manifeste : "*Voilà,* moi, *ce que je peux faire !*" C'est d'une grande arrogance, mais c'est remarquable. C'est l'œuf de Fabergé de Hendrix. La perfection totale. Et il avait 25 ans !

R&F : Restons dans les années 60. Beatles ou Stones ?
Andrew O'Neill : Beatles. Les Stones m'ont toujours semblé plus inégaux. Comme les Who, d'ailleurs, qui doivent attendre "Live At Leeds" pour sortir un chef-d'œuvre. Les Beatles ont, eux, une succession de disques hallucinante en 7 ans. C'est complètement hors-sol. Et puis "Helter Skelter", quand même...

R&F : Dans votre livre vous citez, le "You Really Got Me" des Kinks comme pouvant prétendre au titre de premier disque de metal...
Andrew O'Neill : C'est l'usage de la distorsion qui change tout. En même temps, quelqu'un aurait fini par le faire. Comme le mec qui a inventé les roues pour les valises. Combien d'années et d'ingénieurs a-t-il fallu pour que quelqu'un comprenne enfin le problème ! Mais je ne dirai pas que c'est le premier disque metal. Le premier, c'est Black Sabbath.

R&F : Il y a quand même 7 ans qui passent entre les deux...
Andrew O'Neill : Il a fallu ce temps pour que de jeunes anglais, déprimés par la scène hippie et le *peace and love*, se réveillent dans leurs trous à rats industriels, comme Birmingham pour Sabbath, où tous les mecs bossaient plus ou moins dans des usines de métaux, en se disant qu'il fallait passer à autre chose...

R&F : Il y a d'ailleurs un côté *working class* dans le metal anglais.
Andrew O'Neill : Exactement. Un côté paroissial, même... Ces groupes viennent de Birmingham, comme Sabbath, donc, de Newcastle, comme Venom, Ipswich, Bristol... Ou Halifax comme Paradise Lost... Londres, de son côté, est pourri gâté par le rock. Tu sors à n'importe quelle heure tu as tout à portée de main, tu peux écouter de la super musique. Personne n'allait plus jouer à Newcastle depuis belle lurette dans les seventies. D'ailleurs, il n'y a pas de grands groupes metal venant de Londres.

Mouvement autonome

R&F : Vous faites une différence entre metal et blues rock, en gros entre Sabbath et Led Zeppelin...
Andrew O'Neill : Led Zeppelin vient du blues et du folk. Il n'a pas l'aura, l'atmosphère, la négativité de Sabbath...

R&F : Même des trucs comme "Dazed And Confused" qui sonne un peu *doom*, non ?
Andrew O'Neill : Non. Trop de rock'n'roll là-dedans.

R&F : C'est donc l'élément blues qui marque la séparation entre Sabbath et Zeppelin.
Andrew O'Neill : Exact. Led Zeppelin n'essaie pas de faire une musique effrayante, il veut faire une musique sexy. C'est la grosse différence.

R&F : Votre chapitre sur la New Wave of British Heavy Metal de la fin des années 70 est passionnant et voit défiler des groupes aussi différents que Judas Priest, Iron Maiden, Venom et Def Leppard. Que se passe-t-il ?
Andrew O'Neill *(tendu)* **:** Judas Priest ne fait pas partie de la New Wave of British Heavy Metal. Il la précède.

R&F : OK. Mais ses compositions sont largement en-dessous de "Dazed And Confused" quand même...
Andrew O'Neill : Non *(rires)*. Mais ce mouvement reste très sous-estimé.

La raison étant qu'il était pris entre deux façons d'envisager le metal. D'un côté, tout le monde voulait devenir Led Zeppelin, les stades, les limousines, les groupies... De l'autre côté, Venom arrive et radicalise le mouvement. Mouvement qui se dispersera à l'arrivée de Metallica, au début des années 80, ringardisant tous les groupes anglais.

R&F : Judas Priest, donc ?
Andrew O'Neill : Avec l'album "Screaming For Vengeance", c'est la première fois que le mouvement metal est immédiatement reconnaissable et s'affirme comme un mouvement en soi, autonome. Vous pouvez encore aimer Black Sabbath si vous aimez le bon vieux rock'n'roll, mais Judas Priest va changer tout ça. Les membres du groupe assument complètement leur appartenance au *heavy metal*, terme alors péjoratif, et en parlent dans leurs textes, le théorisent quasiment, entraînant derrière eux une flopée de groupes... C'est une subtile différence avec Sabbath.

R&F : Quelle est la différence alors, entre les Anglais et les Américains au début des années 80 ?
Andrew O'Neill : Diamond Head. "Lightning To The Nations". Des Anglais, certes, mais aussi le groupe qui a le plus influencé Metallica. Et soudain c'est le thrash metal.

R&F : "Kill 'Em All", donc ?
Andrew O'Neill : Je ne mange pas de fromage.

R&F : Pardon ?
Andrew O'Neill : Je vais appeler le serveur... Il y a du fromage dans ma salade. Je ne mange pas de fromage. (*Andrew O'Neill est vegan. Et pas qu'à moitié, il épluche thrashement sa Caesar Salad, qui du coup n'en n'est plus une).*

“Mötley Crüe, c’est tout ce que je déteste : capitaliste, sexiste, vide, superficiel… Le bon metal est profond”

R&F : Or, donc, “Kill ’Em All”, l’un des derniers grands moments *ex nihilo* du rock… D’où ça vient ?
Andrew O’Neill : Ce qu’il y a de fantastique dans “Kill ’Em All” c’est la précision, malgré les limites du batteur *(rires, Lars Ulrich est un peu la blague belge d’Andrew O’Neill dans ses spectacles)*… C’est ce contrôle qui rend le thrash tellement différent du punk. Metallica possède cette puissance brute, imbattable. Cette adrénaline, cette testostérone, cette colère adolescente…

R&F : “Reign In Blood” de Slayer est pas mal dans le genre…
Andrew O’Neill : Le meilleur album de tous les temps…

R&F : Vous dites ça de tous les albums…
Andrew O’Neill : “Electric Ladyland” est le meilleur album de Hendrix de tous les temps. “Reign In Blood” est le meilleur album de tous les temps ! Il n’y a pas une note à côté. C’est une machine furieuse, terrifiante, mystérieuse, *(il hausse le ton)* SATANIQUE ! Mais cool en même temps.

R&F : Pourtant, au même moment c’est le glam metal qui remporte la bataille des charts aux Etats-Unis.
Andrew O’Neill : Mötley Crüe, c’est tout ce que je déteste : capitaliste, sexiste, vide, superficiel… Le bon metal est profond, quand même… “Girls, Girls, Girls”, c’est pas possible. En plus, les mecs ne savent pas jouer. Horrible.

R&F : Vous racontez l’histoire de cette rencontre avec une jeune fan de Sepultura à qui vous demandez : “*Quel album tu préfères ?*” Elle vous répond qu’elle ne sait pas, qu’elle les écoute sur YouTube…
Andrew O’Neill : C’était bizarre. Mais il faut accepter que tout change. L’industrie, la société, l’économie… Les maisons de disque se sont gavées pendant 50 ans, quand même… Non, la grande différence pour cette génération c’est écouter les titres un par un sans savoir quel titre le précédait sur l’album ou lui succédait. Généralement, je trouve que les nouvelles générations n’écoutent pas la musique comme si c’était une activité à part entière c’est-à-dire : *s’asseoir et écouter de la musique*. C’est plus un environnement susceptible d’être dérangé. Je rappelle qu’à mon époque, on achetait 10 livres des albums dont on ne savait, la plupart du temps, *rien*.

Lézard qui sommeille

R&F : Album non metal préféré, en dehors d’ “Electric Ladyland” ?
Andrew O’Neill : “Rain Dogs” de Tom Waits *(il imite la voix dans un raclement de gorge)*. La bizarrerie angulaire de ce truc… Et c’est un artiste qui continue à m’étonner. Son dernier album… *Waouh*… Je pense que le rapport avec le metal, c’est que ça prend possession du lézard qui sommeille dans mon cerveau. C’est primal. Tribal.

R&F : Album de l’île déserte ? Nous vous en donnons trois…
Andrew O’Neill : “Electric Ladyland”, *encore*. “Queen’s Greatest Hits”, je ne m’en lasserai jamais. Et “Master Of Puppets”, parce qu’il est plus long que “Reign In Blood”. ★

Livre *“Metal Stories” (Hachette)*

Prospect

Le plus beau des acouphènes

MAKE-OVERS

Bruyant, primitif et tout à fait charmant, ce duo garage de Pretoria était récemment de passage en France.

C'est un duo, donc. A la batterie, Martinique. A la guitare et au micro, Andreas. Les deux viennent d'Afrique du Sud, Pretoria, et doivent vraiment moins aux White Stripes, à qui tous les paresseux de la terre les comparent déjà, qu'au garage insoumis, au rock'n'roll crasseux, au punk incendiaire. Make-Overs est inconnu en Europe. Il ne vient pourtant pas de nulle part. Quasiment déjà dix albums et des EP à la pelle. Ce nouvel EP, "Grip On You" propose six chansons frontales, vivantes, irréductibles, bourre-pif soniques impeccables, où, avec très peu, les deux comparses perpétuent cette tradition juvénile qui se moque des radars et des limitations de décibels.

La saturation décomplexée

Brute, sauvage, sans calcul, la musique de Make-Overs est le plus beau des acouphènes. Le groupe a composé la majorité de ses nouvelles chansons à Chicago, répété chez lui, dans sa maison tout au sud de l'Afrique et enregistré cet EP cavalcade en France en à peine deux jours (en attendant l'album prévu pour début 2019) et c'est une structure hexagonale qui sort la chose avant l'été et on ne peut que s'en réjouir. Il y aura donc bien un après Johnny Clegg... *"On fait du rock avec un peu de punk"* déclare Martinique, avec une toute petite voix d'enfant. Du punk rock, en somme ? Elle rit avant de répondre : *"Oui, c'est ça en fait..."* Et Andreas d'ajouter : *"On aime bien aussi la noise, hein !"* Quand on s'étonne de n'avoir jamais croisé leur route auparavant malgré l'abondance de leurs créations, la réponse est désarmante de simplicité. Martinique : *"Ce n'est pas de votre faute, on est exécrables avec tout ce qui touche à la promotion. Même sur internet, on ne vaut rien. Les gens, généralement, nous découvrent en concert, par hasard..."*. Il s'agit de briser l'intenable suspense, Make-Overs ne pactise pas que sur scène mais également à la ville — il se tient d'ailleurs la main pendant toute la durée de l'entretien et c'est tout à fait émouvant. Le couple, donc, s'est rencontré à la faculté de cinéma. Ses influences ? Tout d'abord les Troggs, que beau papa faisait écouter à Martinique gamine. Et Nirvana, Jay Reatard, Thee Oh Sees, Lightning Bolt, et... plein d'autres, évidemment. Mais derrière ce binôme sympathique et acharné se dissimule, peut-être, une entité diabolique : *"Nos voisins ont préféré déménager, ils ont vendu leur maison, on faisait trop de boucan et ils ont craqué. Là, ça va mieux, les nouveaux sont des fêtards et donc, pendant qu'ils font la teuf, on peut jouer et faire un maximum de bruit !"* reconnaît Martinique. Voilà. Adepte de technologies d'avant le tout numérique, Make-Overs fonctionne à coups de bandes et d'analogique. Andreas : *"Il y a quelques années, on a racheté à des studios tout le matériel analogique possible, les mecs vendaient à prix cassés. Et aujourd'hui, tout le monde nous harcèle pour nous le racheter..."* Trop tard... Ce n'est pas ici une posture, le groupe aime le son crade, les erreurs capturées en direct, la saturation décomplexée. Surtout, il ne souhaite qu'une seule chose : *"Rester le plus primitif possible. Et humble. Jouer les snobs, on laisse ça aux autres !"* concluent Martinique et Andreas. ★

JEROME REIJASSE

EP "Grip On You" (Dionysiac Tour)

Photo DR

woodbrass.com
music instruments

DU 1ER JUIN AU 31 AOÛT

ROCK ON
Le jeu de l'été

17 000 € d'équipement musical à gagner !

1ER PRIX :
UN SYSTÈME DE DIFFUSION BOSE L1
D'UNE VALEUR DE 2899€

2ÈME PRIX :
UN PIANO NUMÉRIQUE YAMAHA CSP150
D'UNE VALEUR DE 2619€

3ÈME PRIX :
UN CONTRÔLEUR PIONEER DJ XDJ-RX2
D'UNE VALEUR DE 1699€

INSCRIPTION GRATUITE SUR WWW.WOODBRASS.COM/ROCKON

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · Roland · TAMA · Ibanez · Custom Eagletone · Eagletone · audio-technica · ZOOM · Blackstar · rockfolk · SENNHEISER · Soundcraft

Dans nos vies

PAUL McCARTNEY

De "Thrillington" (1977) au récent "New" (2013), quatre albums du noble gaucher sont réédités pêle-mêle, instantanés inégaux de la vie d'un génie.

C'est pour bientôt, son nouvel album. On l'a lu dans le marc des réseaux sociaux. Et vu faire son Macca à Liverpool avec James Corden. Il s'appelle "Egypt Station" (et pourquoi pas ?) et devrait être en bacs le 7 septembre. Greg Kurstin (Beck, The Shins, Adele) a été embauché aux manettes. Le communiqué de presse est alléchant : il y est question de kaléidoscope, d'hymnes, de paix, de bonheur, de beaux voyages et de sensibilité mélodique. Le contraire du monde. Décidément, Paul McCartney est un ovni. La preuve, ces quatre albums qu'en attendant la rentrée Universal réédite en CD et vinyle de couleur sont secs, sans bonus. Mais par hasard, les disques de l'ex-Beatle ne se suffiraient-ils pas à eux-mêmes ?

Une hérésie

Par ordre d'entrée dans nos vies, on commence par **"Thrillington"** qui n'est bien sûr plus un mystère, mais l'a longtemps été et c'était bien. En 1971, McCartney croyait tellement en "Ram", son deuxième album et premier de l'année ("Wild Life", de Wings, est paru juste avant Noël), qu'il avait confié à Richard Hewson l'ambitieuse mission d'en enregistrer une version orchestrale. Hewson, qui avait signé les arrangements de cordes de "Those Were The Days", le single qui a lancé la carrière de Mary Hopkin (produit par Paul), était surtout responsable de la mise en forme de ceux de "Let It Be". Phil Spector les a signés, mais c'est bien l'Anglais qui a dirigé les musiciens d'orchestre à qui le maçon californien, pas un grand communicant, sortait pas les trous de nez. Selon McCartney, "Thrillington" aurait dû paraître dans la foulée de "Ram", mais la formation de Wings fait qu'il a été remisé. Il est finalement sorti en 1977 en tant qu'album de Percy "Thrills" Thrillington, mais il faudra encore attendre une décennie avant que Macca crache le morceau : il était derrière le projet dès son origine, mais n'a pas joué une note dessus. "Thrillington" n'en est pas à sa première réédition, mais puisqu'il s'épuise relativement vite, voici une belle occasion d'acquérir ce qui est, lâchons les mots, un ravissement mélodique pour les oreilles.

Première compilation post-Beatles de Paul McCartney, **"Wings Greatest"**, parue l'année suivante, a ceci de pratique qu'elle rassemble, sur un album simple (le prochain best of sera double), le meilleur, pour les amateurs de sa musique, de ce qu'il avait alors enregistré sans et avec Wings. En effet, "Another Day" et "Uncle Albert/ Admiral Halsey", deux intouchables (ses deux premiers singles en fait) ont été respectivement attribuées, à l'époque, à Paul seul et au couple musical qu'il formait avec Linda. Histoire d'ajouter un peu à la confusion, cinq chansons de la compilation étaient de Paul McCartney And Wings (et pas les moindres, "Live And Let Die", "Band On The Run", "My Love"...), et celle-ci ne s'encombre d'aucun extrait de "Venus And Mars" (1975) ni, c'est plus grave, de "Wild Life". Ça a toujours été une hérésie : aucun single (et même pas "Tomorrow") n'en a jamais été tiré. Au bout de cinq ans, on réédite ? Soit. Mais bon, y avait-il à ce point urgence ? Attention, **"New"**, de 2013 donc, n'est pas un mauvais disque, mais dans le cas de McCartney, c'est presque pire que s'il n'avait pas été bon du tout. Ici, a priori, l'art n'était pas en cause. Le bât blessait plutôt du côté de la manière. Il a eu beau expliquer alors (par communiqué de presse, car pas d'interviews), qu'il avait fait appel à plusieurs producteurs (dont Mark Ronson pour la chanson-titre) histoire de varier les plaisirs, on y avait surtout vu une incapacité à se mettre d'accord avec... lui-même. A la réécoute, à ceux dans lesquels il disparaît un peu sous les arrangements (dont certains, trop racoleurs), on confirme préférer les titres que Paul domine d'une bonne tête ("Early Days", "Everybody Out There", "I Can Bet") et cette "Save Us" ficelée par un Paul Epworth certainement pas mécontent d'être autorisé à lui donner une moire toute *beatlesienne*.

Dans le marbre

De comparaison avec les Fab Four, il a été sacrément question lorsqu'en 2005, Paul McCartney a livré ce **"Chaos And Creation In The Backyard"** dont la réédition, treize ans plus tard, n'a rien à voir avec la chance. Gravons-le dans le marbre puisque l'actualité y invite : cet album produit par Nigel Godrich, alors au sommet de son art de la confection sonore (après avoir travaillé avec Radiohead, Beck, ou Air), figure dans le top 3 de ce que Macca a fait de mieux depuis qu'il navigue en solitaire. Godrich, parce que ramper devant les puissants n'a jamais été son fort, a tiré le meilleur de l'artiste en lui tenant tête et en lui suggérant d'enregistrer le disque (presque) tout seul. Il fallait oser, biaiser. Il a su le faire, au moins une fois. Pas deux puisqu'il n'a plus été sollicité. Le premier talent de Nigel a été de s'effacer, de jouer la transparence pour laisser respirer les chansons, si bonnes ici qu'elles brillent même par leurs textes ("Fine Line", "Anyway"). Sans atours superflus, sans compromis ni contraintes, "English Tea" et "This Never Happened Before" n'ont rien perdu de leur lustre aujourd'hui et coulent encore de source si sûre, qu'elles feraient passer Paul McCartney pour ce qu'il ne sera jamais malgré tous ses efforts : quelqu'un de normal. ★

JEROME SOLIGNY

Albums *"Thrillington", "Wings Greatest", "Chaos And Creation In The Backyard", "New" (Universal)*

Photo Archives Rock&Folk-DR

"Mon père pensait que si on écoutait du hip-hop, on allait devenir gangster"

KADHJA BONET

La Californienne sort son premier album, exercice d'équilibriste réussi entre soul, pop et bidouillage. Présentations.

Elle est apparue sur la scène indie soul américaine en 2016 avec "The Visitor", mini-album qui posait les bases de son style à part, un mélange, selon Libération, de "*soul délicate, de folk psyché et de jazz hanté*", avec un fort penchant pour l'introspection. La suite de ce coup d'essai, c'est un premier album séduisant et solaire réalisé en quasi autarcie, "Childqueen", neuf chansons (plus un titre caché, "Nostalgia") qui plongent aux tréfonds de l'âme. De passage à Paris, la jeune Californienne se pose une après-midi ensoleillée dans un café parisien pour parler musique, indépendance et… super-héros.

Processus thérapeutique

ROCK&FOLK : Commençons par la question qui fâche : comment définir votre style de musique ?
Kadhja Bonet : Vous êtes la première personne à me demander ça aujourd'hui ! *(rires)* Disons que je fais de la musique purificatrice, une musique que je voudrais entendre. C'est comme un processus thérapeutique que j'applique à moi-même.

R&F : On vous compare parfois à Minnie Riperton…
Kadhja Bonet : Oui, et même si je l'adore, je n'ai jamais compris l'analogie. C'est une grande chanteuse, moi je suis plus une productrice qui raconte ses histoires. Mais je prends ça comme un compliment car elle est extraordinaire. Elle avait mon âge quand elle est morte.

R&F : Vous avez presque tout joué sur "Childqueen" ?
Kadhja Bonet : Oui, un ami est venu tenir la basse, un autre la batterie, mais sinon c'est moi qui ai tout fait, avec des machines bien sûr. C'est la chance d'être à une époque où on peut enregistrer son disque étape par étape tout en ayant un son de qualité. Je ne suis pas une surdouée qui sait tout faire, je ne joue pas de tous les instruments comme Prince, mais je me débrouille.

Maxi Minnie

Née à Chicago en 1947, Minnie Riperton a connu un énorme succès durant sa trop brève carrière : "Lovin' You", produit par Stevie Wonder, fut une des rares chansons à atteindre le numéro 1 des charts pop Billboard sans aucune percussion, à l'instar de "Yesterday" des Beatles en 1965 et "Time In A Bottle" de Jim Croce en 1973. Soprano au registre de quatre octaves et demi, Minnie apprend quelques mois après le succès de son single, en 1975, qu'elle a un cancer du sein. Elle meurt en 1979 à l'âge de 31 ans après avoir enregistré cinq albums, le plus fameux restant "Perfect Angel", sorti en 1974.

R&F : Quelles étaient vos premières passions musicales ?
Kadhja Bonet : Je n'écoutais pas beaucoup de musique quand j'étais gamine, il n'y en avait guère à la maison. Mon père était un peu spécial sur ce sujet, il ne voulait pas qu'on tombe dans les stéréotypes. Il est né en 1935 dans le Sud et il pensait que si on écoutait du hip-hop, on allait devenir gangster. Après, j'ai eu ma période où j'écoutais beaucoup YouTube en laissant plein de commentaires. Je n'ai pas de chaîne hi-fi chez moi et je n'écoute pas beaucoup de musique, vu que je passe jusqu'à 12 heures par jour à en faire !

R&F : Vous vivez de votre musique ?
Kadhja Bonet : A peine. J'envisage de trouver un job. Je ne cherche pas à faire des tubes et gagner des fortunes avec ma musique n'a jamais été mon objectif. J'ai eu la chance de signer avec Fat Possum, un label qui m'a laissé une totale liberté artistique. Pour le meilleur et pour le pire, d'ailleurs : le disque aurait sûrement été meilleur si les gens du label avaient pu me forcer à avoir des featurings, mais je suis une vraie tête de mule et ils acceptent ça. C'est une situation idéale pour moi. Ceci étant dit, j'ai récemment travaillé avec Anderson Paak et c'était génial.

Ville des Black Panthers

R&F : Quelle œuvre artistique vous a émue récemment ?
Kadhja Bonet : Le dernier truc qui m'a vraiment touchée — mon Dieu, c'est embarrassant — c'est le film Marvel "Black Panther". Je l'ai vu deux fois au cinéma et j'ai pleuré dès les premières minutes, quand on voit les guerrières avec la coupe à la Grace Jones. Ça fait ringard de dire ça, mais j'ai fondu en larmes à cinq reprises pendant le film ! C'est un film tellement important pour la communauté noire, poétique et plein de références à l'Histoire, surtout pour quelqu'un comme moi qui a grandi à Oakland, la ville des Black Panthers ! Tous mes amis l'ont vu dix fois, je ne suis pas surprise qu'il ait battu "Titanic" au box-office américain.

R&F : Donc si Marvel vous appelle pour un petit rôle dans la suite…
Kadhja Bonet : Je meurs ! J'adorerais. Là, tout de suite, je suis tellement prête que je serais capable de me raser la tête pour avoir le rôle. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"Childqueen" (Fat Possum Records/ Differ-Ant)*

Photo Sinziana Velicescu-DR

Trent Reznor, le 25 juin 2018 à l'Olympia

Bande-son des derniers jours de l'humanité

NINE INCH NAILS

Donné fini artistiquement, **Trent Reznor** sort de sa torpeur sur "Bad Witch", neuvième album ramassé et rageur.

Excellente nouvelle : Nine Inch Nails est sorti de sa semi-léthargie. Et le nouvel album, "Bad Witch" est, disons-le net, un chef-d'œuvre à maints égards. N'ayant eu l'heur d'une conversation initialement prévue mais annulée par un manager sans vergogne, nous devrons nous passer de la voix de Trent Reznor, de plus en plus rare. Mais, au fond, en avions-nous tant besoin ? Cet album, bande-son des derniers jours de l'humanité, ne se suffit-il à lui seul ?

Œuvres de l'esprit

Puisqu'il est désormais acquis que nous sommes définitivement entrés dans la phase terminale de notre civilisation mais aussi, plus largement, de l'humanité elle-même dont les jours semblent bien comptés ; puisque nous sommes désormais dans ce monde que décrivait, naguère, toute une littérature *futuriste* (ah, ce mot d'hier !) ; et puisque, comme le déclarait le cinéaste Pier Paolo Pasolini, la société de consommation a réussi là où le fascisme avait échoué, nous nous trouvons face à un terrible trilemme : ou bien hâter la destruction de ce monde, quitte à se prévaloir d'un Dieu haineux ; ou bien trouver des replis artificiels qui nous délestent de l'angoisse ; ou bien affronter l'angoisse et scruter l'abîme qui nous fait face. Certes cela ne nous sauvera pas ; au moins ne crèverons-nous pas les yeux fermés ni sans avoir tenté de combattre œil pour œil les apôtres du *mal qui vient*. Quel rapport, pourrait-on demander, avec le bon vieux rock'n'roll ? C'est très simple : le slogan de Woody Guthrie, *"This guitar kills fascists"*, est aussi le nôtre. Un fascisme *soft* a sournoisement infesté notre monde, nos pensées, nos langues, nos corps, notre manière de parler, de vivre, de baiser. Aussi, n'avons-nous jamais eu autant besoin de ressources, d'œuvres de l'esprit. C'est à ce titre que, parmi celles que nous guettons, la publication du nouvel album de Nine Inch Nails, "Bad Witch" est un événement. Oui, et ce n'est pas *seulement* du rock'n'roll.

"Bad Witch" signe le grand retour de Trent Reznor : retour de l'expérimentation et d'une écriture offensive qu'on ne lui avait guère entendue depuis l'album-concept "Year Zero", sorti en 2007. Rappel des faits. Coproduit par le flegmatique détrousseur de machines Atticus Ross, "Year Zero" était une charge d'une extraordinaire puissance contre le monde à feu et à sang de l'ère Bush Jr, et initiait explicitement le *tournant politique* de Reznor dont les productions relevaient jusqu'alors plutôt de la chronique au scalpel de ses cauchemars, de l'anxiogène "Pretty Hate Machine", son premier opus de 1989, à "With Teeth", album de la sortie de l'enfer des addictions, en 2005, en passant par les chefs-d'œuvre "The Downward Spiral" (1994) et "The Fragile" (1999). Jusqu'aux débuts des années 2000, Reznor exorcisait ses haines dans des albums d'une beauté minérale, effroyablement abrupte, aux confins d'une sorte d'*indus-noise* avec ses répits *ambient*. Jusqu'à cet album de 2007, ultime prodige. Après quoi, Reznor sembla s'engourdir, sortant coup sur coup deux albums essentiellement instrumentaux — pour ne pas dire ornementaux : "Ghosts I-IV" et "The Slip" (en 2008), et composant, avec Ross, la planante bande originale du film "The Social Network", qui lui valut un Oscar. Mais quelque chose clochait et, en 2009, le glas est sonné, Reznor annonce la dernière tournée du groupe avant sa mise en sommeil. Il se marie, devient père de famille, prend du ventre. S'il tente un retour, en 2010, avec le projet difficilement défendable, "How To Destroy Angels", c'est sans grande conviction. Pourtant, contre toute attente, un nouvel album ressort, deux ans plus tard, le bien nommé "Hesitation Marks", de nouveau sous l'alias NIN. Epaulé à la guitare trafiquée par Adrian Belew, Reznor retrouve sa voix à vif sur quelques perles, mais l'ensemble, trop lisse, semble encore plombé, impuissant. Pour beaucoup, Reznor est, sinon fini, au mieux devenu un compositeur de musiques pour le cinéma, voire un souvenir de lui-même.

Briser la mâchoire

C'est dire l'effet incroyable de "Bad Witch". Il est, selon son géniteur, le troisième volet d'une trilogie amorcée en 2016 avec le EP "Not The Actual Events", poursuivie avec "Add Violence" en 2017. Une trilogie marquée par un retour au monde, à l'heure de son agonie. Si "Year Zero" annonçait la fin du monde ("The Beginning Of The End"), "Bad Witch" en décrit la violence du processus, sous l'ère Trump. Fouiller les tripes de ce monde en chute libre : "Bad Witch" en est le rapport — la *sorcière* évoquant l'un des mots-clés du lexique pauvrement paranoïaque de Trump — mobilisant à cette fin les ressources du passé. On pense à l'agressivité post-indus de "The Downward Spiral", avec ces tempos rapides, ces guitares fracassées sur des murs de loops à briser la mâchoire ; on pense aussi à l'intact Suicide de 1977 ; on pense, enfin, à un certain Bowie, pour les rythmiques syncopées, la voix croonante et l'usage du saxophone. Ce n'est pas un hommage, ce n'est pas une réminiscence non plus. Reznor repart depuis les territoires sonores défrichés par Bowie, notamment sur l'anthume "Blackstar", ces territoires auxquels sa mort avait donné une signification particulière, encore opaque. A la manière, d'ailleurs, dont Bowie, sur "Outside", puisa lui-même chez Reznor un second souffle. Faire face à l'abîme. Le scruter — quitte à être scruté par lui, comme l'aurait ajouté Nietzsche. Le péril est grand, mais avons-nous le choix ? ★

ALEXANDRE BRETON

Album *"Bad Witch" (Capitol/ Caroline)*

Nine Lynch Nails

Diffusée l'an dernier, la troisième saison de "Twin Peaks" fut l'occasion pour David Lynch de mettre en lumière quantité de groupes (ces derniers jouant sur la scène de l'inquiétant Bang Bang Bar) : Chromatics, The Cactus Blossoms, Au Revoir Simone, Trouble, Sharron Von Etten, Moby, Hudson Mohawke, The Veils, Eddie Vedder, Lissie, Julee Cruise et Nine Inch Nails. Trent Reznor avait spécialement écrit une chanson pour la série, mais le réalisateur, qui souhaitait une chanson *"agressive et sale"* a finalement choisi "She's Gone Away", tirée du EP "Not The Actual Event".

Photo Carole Epinette

"Entre les chevaux, les boucs, les moutons"

MATTIEL

Cette chanteuse d'Atlanta sortait il y a quelques mois une merveille de premier album, *roots* mais totalement moderne. Elle s'en explique ici.

Ces derniers mois, peu de disques ont su marquer autant que le premier album de Mattiel, talent gigantesque amalgamant une certaine tradition américaine allant de Jack White aux Growlers en passant par Buddy Holly ou l'école Tamla Motown. Il faut traverser la Goutte d'Or pour atteindre l'Olympic Café, où nous attend la farouche jeune femme vêtue d'une combinaison noire de jais, accompagnée par deux de ses musiciens. Comment un tel miracle a-t-il pu se produire ?

Ménage à trois

Pour l'expliquer, il faut revenir aux racines de la jeune femme, qui nous plongent au plus profond de l'Etat de Géorgie. Un début d'existence passé dans le silence des grands espaces : *"J'ai grandi dans une ferme que ma mère a acquis au début des années quatre-vingt-dix. J'ai passé toute mon enfance là, entre les chevaux, les boucs, les moutons et toutes sortes d'animaux. Ma mère a élevé quelques poulains, qui m'ont permis d'apprendre à monter à cheval par la suite. J'étais plutôt seule, mais c'était cool..."* Puis la musique surgit dans ce paysage bucolique : *"Ma mère a cessé d'écouter de la musique au début des eighties. Elle avait une collection limitée avec Peter, Paul & Mary, les Monkees, Donovan et son artiste favori, Bob Dylan. Il y avait très peu de disques à la maison. Mon accès à la télévision était également restreint. Mes parents m'ont acheté une guitare quand j'avais douze ans. J'ai pris quelques leçons. Mon père était batteur, donc on s'est exercés ensemble. Mais j'ai vite abandonné. J'ai poursuivi plus tard une carrière dans le design et la publicité. Et puis j'ai rencontré ces deux gars..."* Les deux gars en question, muets jusque-là, s'appellent Randy Michael et Jonah Swilley, et ne sont pas tout à fait des inconnus : figures de la scène d'Atlanta, ils ont accompagné le soul rockeur Curtis Harding et le second, ô surprise, s'avère le petit frère de Jared Swilley, des Black Lips : *"J'ai grandi en allant à l'église parce que mon père était pasteur. Je me suis mis au rock un peu plus tard, à cause de mon frangin. On a un groupe ensemble, à Atlanta. C'est par son biais que j'ai rencontré Curtis Harding et que j'ai été amené à jouer de la batterie pour lui."* La connexion entre Jonah et Randy, alors guitariste de l'orchestre, est immédiate. Pendant ce temps, Mattiel façonne ses cordes vocales, toujours en solitaire. *"Je chantais dans ma voiture ! Je parcourais de longues distances au volant, en poussant le volume très fort. J'étais nerveuse à l'idée de chanter en face d'autres personnes. Là, au moins, personne ne pouvait m'entendre."* Puis la timide demoiselle prend son courage à deux mains et contacte Randy Michael. Un étonnant ménage à trois musical pouvait alors commencer. Randy détaille : *"Nous nous sommes installés dans mon salon, à une heure du matin. Je jouais de l'orgue, Jonah de la batterie. On a essayé de créer une vibration, on a bâti là-dessus, ensuite Mattiel s'est chargée des textes. En une seule nuit, on avait déjà deux chansons."* Un premier album, remarquable en tous points, surgit au gré de cette alchimie. Sur le modèle de Serge Gainsbourg — une influence revendiquée — Randy et Jonah composent et produisent pour leur explosive muse. Le second lui offre même le petit tube "Whites Of Their Eyes", écrit à l'origine pour les Black Lips. Le disque est publié d'abord sur Burger Records et puis accroche l'oreille de James Endeacott, célèbre découvreur de talents britannique (notamment pour Rough Trade) qui la conseille à Heavenly Recordings. C'est ce qui a permis à Mattiel d'ouvrir pour Jack White, l'une de ses idoles (*"un type cordial et poli"*), ou encore Portugal The Man.

Impatience

La voilà poussée comme figure de proue d'un gang exclusivement masculin : *"Si j'ai choisi de travailler avec ces mecs, c'est parce qu'ils ont énormément de respect pour moi. Donc pas d'inquiétude, je ne vis pas de moments difficiles ! J'ai une connexion, dans ma vie de tous les jours, avec le mouvement #MeToo, même si je ne suis pas d'accord avec tout. Mais dans le cadre de ce groupe, tout est au mieux."* Un projet dont elle compte bien superviser tous les aspects : *"C'est mon opportunité de lancer une* marque *et d'avoir un contrôle artistique total. Dans mon boulot, je ne prends pas la décision finale. J'apprécie cette liberté, elle me permet de réaliser des vidéos, de faire de la photographie."* Mattiel avance vite. Un deuxième album est même déjà presque achevé et sera *"complètement différent"* du premier. On en trépigne d'impatience. ★

JONATHAN WITT

Album *"Mattiel" (Heavenly/ Pias)*

"Un petit peu français"

"J'adore la France. J'ai du sang italien, donc l'Italie compte forcément parmi mes endroits préférés, et je suis venu visiter votre pays parce que mon petit ami donnait des cours dans une école de design située dans le Midi. J'ai étudié le français pendant quelques années à l'université donc* je parle un petit peu français. *Dans notre prochain album, il y aura d'ailleurs une chanson partiellement écrite en français."

Photo DR

"Ai-je l'air bête ?"

ALBERT HAMMOND JR

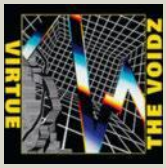
Avec quatre albums sous son nom, le guitariste new-yorkais semble enfin parfaitement à l'aise dans son rôle de chanteur. Et les Strokes dans tout ça ?

Groupe ? Quel groupe ? Est-il réellement nécessaire de mentionner celui dans lequel Albert Hammond Jr s'est fait connaître depuis 2001 ? En tout cas, le label nous demande de ne pas aborder le sujet lors de l'interview. Après 4 albums solo, il est probablement temps de tourner la page. Une page qui, pourtant, refuse de se laisser faire. Le *groupe* a un nouvel album tout frais, auquel il ne manque plus que le chant de l'autocrate Jules Casablancas. Voilà une nouvelle qui va ravir les fans. Manque de bol, le chanteur est aux abonnés absents et ne répond pas aux appels répétés de ses potes, probablement trop occupé à promouvoir "Virtue" (un titre ironiquement de circonstance !), le nouvel album de son groupe, The Voidz.

Sans faux-semblants

Cela ne perturbe pas trop Albert qui, album après album, continue de surprendre en s'imposant aujourd'hui comme l'un des auteurs-compositeurs les plus prolifiques de sa génération et ce nouvel album, "Francis Trouble", est sans aucun doute son meilleur. Une merveille power pop aux mélodies super addictives et aux guitares flamboyantes. Sur la pochette, aucune mention de son nom, seulement celui de son mystérieux *alias* Francis Trouble : *"Je suppose qu'au fil du temps, Francis Trouble est devenu mon échappatoire. Une manière de me libérer du fardeau qu'est mon nom, de me libérer de moi-même, de la vie durant laquelle j'ai accumulé peurs et inquiétudes."* Hammond revient de loin : il y a 10 ans de cela, le guitariste se perd dans l'héroïne et l'alcool, allant même jusqu'à rouler une pelle à la grande faucheuse, à l'âge idiot mais fameux ici de 27 ans. "Francis Trouble" est en quelque sorte un album-concept dont la trame est la mort périnatale de son frère. Anéantis par le drame, ses parents ignoraient même l'existence d'un autre fœtus, *jumeau solo*, celui du petit Albert, futur rocker déjà bien solitaire. Aujourd'hui libéré de ses tourments, *Junior* se laisse pousser à nouveau la tignasse et reprend goût à la vie comme jamais auparavant. *"Cela peut paraître un peu cliché, mais honnêtement, je prends un plaisir pas possible à chanter ces nouvelles chansons sur scène. Sans faux-semblants. J'ai le sentiment d'être, enfin, moi-même. Il a fallu que j'échoue en public pour comprendre ce qui n'allait pas. Je savais constamment que je n'étais pas à la hauteur. C'était dur. Petit à petit, les chansons ont pris une nouvelle dimension. Un mélange d'adrénaline, de divertissement et d'émotions. C'est incroyable quand tu te perds là-dedans. Ça m'est arrivé lors de la tournée avec The Killers où je me sentais exactement là où je voulais être, dans cette arène immense... ne plus avoir peur, être enfin dans mon élément."*

The Voidz



Un chose qui intéresse Julian Casablancas en ce moment ? The Voidz. Le nom de groupe sous lequel le New-Yorkais a sorti voici 4 mois un deuxième album. La frange conservatrice des fans des Strokes sait qu'ici Casablancas triture les sons eighties (distortion metal, synthés), expérimente (sonorités orientales, indus, Auto-Tune poussé dans ses retranchements) mais n'oublie pas d'écrire quelques mélodies valables.

Plus qu'une renaissance, c'est une transformation à laquelle nous assistons. Albert Hammond Jr est tellement associé à sa Stratocaster blanche que lorsqu'il la laisse tomber, on se demande qui est ce gars sur scène. *Francis Trouble* a besoin de communier avec les fans, de plonger dans la foule, pogo à gogo. *"Même si je joue de la guitare sur tout l'album, il faut que je brise cette image. Alors sur scène, je mélange, je joue quelques solos, je n'en joue pas du tout ou bien, comme sur 'Blue Skies', je la joue seul à la guitare. Le personnage m'aide à être moi-même, à me lâcher. J'arrête de me demander:* 'Ai-je l'air bête ?' *Quelquefois, je me sens même musicalement dyslexique. Je ne suis pas naturellement doué. J'apprends lentement. J'ai trouvé ma voie sur le tard. Ça aurait été bien si j'avais commencé à 15 ans ; j'ai commencé à 27. Je suis un artiste, un showman, je veux monter sur scène et faire de mon mieux, trouver mes faiblesses et m'en occuper du mieux possible."*

Le groupe ou la carrière solo ?

Et du coup, parler du *groupe* devient futile. *"Non, ça ne me dérange pas. The Strokes sont une part importante de ma vie. J'ai une affection profonde pour ce groupe et pour tout ce que nous avons créé avec succès. Ça ne me gêne pas du tout d'en parler."* Pourtant, nous le savons, tôt ou tard, il faudra bien choisir : le groupe ou la carrière solo ? La réponse semble évidente pour lui. *"Oui, je sais... Je veux progresser et grandir, chose que je ne peux pas faire autrement. Je ne ressens plus la même chose. Je ne veux pas être négatif à l'égard du groupe ou des fans, mais si tu viens à mon concert et que tu me vois là, et bien... tu comprendras."* ★

RECUEILLI PAR DANNY BOY

Album *"Francis Trouble" (Red Bull)*

Photo Autumn De Wilde-DR

“ ‘Raw Power’ ? Le mix de Bowie, sans hésitation”

JAMES WILLIAMSON

Sans Iggy Pop, l’autre guitariste des Stooges revient pour un album avec Petra Haden et Frank Meyer. L’homme, bien sûr, a quelques anecdotes et perfidies à balancer.

RECUEILLI PAR VINCENT HANON

DERNIER STOOGE HISTORIQUE après le chanteur, James Williamson reste d’abord l’homme de “Search And Destroy” (1973). Surnommé “The Skull” par Ron Asheton, qu’il remplaça deux fois à trente-sept ans d’intervalle, Williamson se sert de sa guitare comme d’une sulfateuse sur ce riff abrasif, l’un des plus influents de tous les temps. Branchée dans un Vox AC30, balayant toute velléité metal, punk ou grunge derrière, sa Gibson Les Paul Custom de 1969 bondit sur les mots d’Iggy Pop qui, eux, pulvérisent stratégiquement toute illusion sur leur passage. Ceux qui comptent, Sex Pistols, Metallica, Smiths, Nirvana et les autres, se sont tous abreuvés à la source “Raw Power”. Le son de James Williamson est resté quasiment inchangé depuis. Né en 1949 à Castroville, au Texas, le Keith Richards d’Iggy Pop enregistre ensuite avec lui “Kill City” (1977), produit le génial “New Values” (1979) avant de jeter l’éponge sur “Soldier” (1980) et de totalement disparaître des radars au début des années 80. L’homme opère alors un changement à 180 degrés et se reconvertit brillamment dans l’informatique où il travaille pour Sony Electronics dans la Silicon Valley. Il faut attendre 2009 pour qu’il rejoigne naturellement Iggy And The Stooges, juste après le décès de Ron Asheton et l’intronisation du groupe de Detroit au Rock And Roll Hall Of Fame. La disparition de Scott Asheton sonne vite le glas de l’aventure Stooges 2.0. En 2014, James Williamson publie “Re-Licked”, disque où il revisite avec différents chanteurs le répertoire qui aurait dû figurer sur le cinquième album studio des Stooges. Pas de vieille chanson aujourd’hui, mais onze nouvelles avec des *cœurs roses*. The Pink Hearts, ce sont Petra Haden, chanteuse, violoniste de That Dog et fille du légendaire musicien jazz Charlie Haden, ainsi que Frank Meyer des Streetwalkin’ Cheetahs, groupe de Los Angeles au nom renvoyant explicitement à “Search And Destroy”... On n’en sort pas. “Behind The Shade ” surprend pourtant moins par sa qualité que sa passionnante diversité. Avec son orientation électro-acoustique, une approche fraîche et dynamique, le disque rappelle parfois “Kill City”, en moins déglingue, et comment pourrait-il en être autrement ? James Williamson a surtout une manière bien à lui, mature et intelligente, de faire grimper le volume et monter la température. C’est de retour d’Hawaï, où il était avec le guitariste Deniz Tek, qui vit désormais sur l’archipel et avec lequel il enregistra l’année dernière le EP “Acoustic KO”, qu’il nous parle sur Skype fin mai, depuis la Californie. The Skull a l’air excité à l’idée de défendre ce nouveau chapitre d’une significative disco-graphie, avec un enthousiasme sans faille, la dent dure et des mots choisis.

Photo Heather Harris-DR

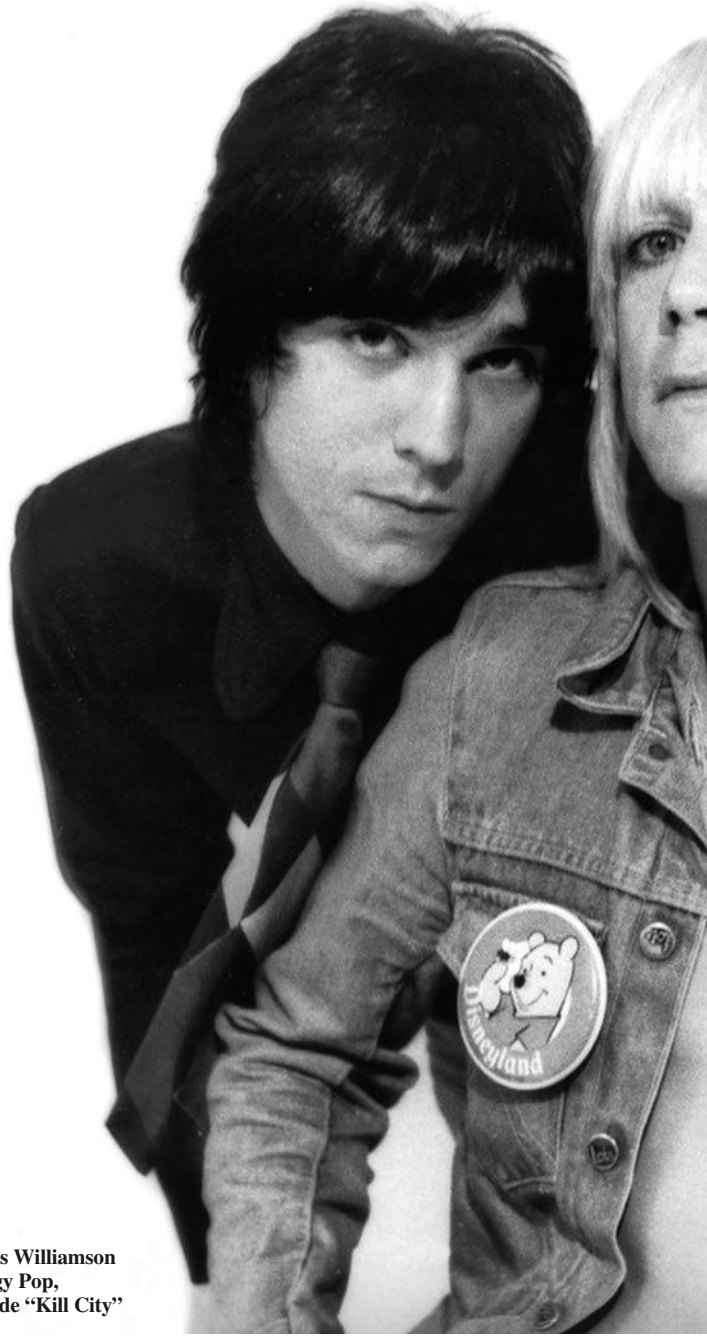
“En tant que personnes, Iggy et moi n’avons que très peu en commun”

ROCK&FOLK : Comment s’est mis en place le projet ?
James Williamson : J’ai commencé à composer les chansons de “Behind The Shade” en mai 2017. Après toutes ces années, j’ai enfin réalisé que je n’étais pas capable d’écrire des paroles. J’aurais pu en prendre conscience avant, mais j’ai enfin eu la révélation. Il était temps *(rires)*. J’ai alors cherché des gens susceptibles de m’aider, comme Paul Nelson Kimball qui chantait dans le groupe Careless Hearts, avec lequel j’avais joué peu avant que je rejoigne à nouveau The Stooges. Il était ravi à l’idée de m’écrire des paroles, mais ça n’était pas vraiment le parolier le plus rapide que j’aie connu. Je me suis alors souvenu d’avoir vu Meyer pour un concert que nous avions fait pour “Re-Licked”. Il y avait quatorze chanteurs sur ce disque, et c’était quasi impossible de le jouer en concert. Certains étaient sur place à Los Angeles, mais pas tous. Cheetah Chrome m’avait alors suggéré de prendre Frank Meyer, qui avait fait “Sick Of You” ce soir-là si je me souviens bien. J’aime sa façon de chanter, mais aussi sa présence scénique. Petra, je la connaissais depuis l’époque de “Ready To Die”, elle chantait aussi sur “Acoustic KO”. Sur les conseils de Mike Watt, je l’avais découvert avec l’album où elle chantait “The Who Sell Out” a capella. Je savais qu’elle était fantastique, mais je n’étais pas sûr que ça fonctionnerait, car leurs voix sont franchement différentes. On a essayé sur quatre chansons et la magie a opéré.

R&F : Petra qui n’est autre qu’une des triplés de Charlie Haden…
James Williamson : Charlie Haden fait partie de mon panthéon personnel, et j’en connaissais bien plus sur lui que sur sa fille. Il a joué avec tout le monde, et particulièrement avec Keith Jarrett dont je suis grand fan.

R&F : C’est la diversité qui frappe dans cet album, loin du son monolithique des Stooges.
James Williamson : C’est partiellement dû à Iggy. Il est énergique et son style est très simple. On pourrait dire qu’il n’a qu’une flèche à son arc. Evidemment, c’est un bon arc mais qui, d’un autre côté, le limite énormément. Travailler avec ces nouvelles personnes fut en tout cas libérateur, car ces deux-là peuvent tout chanter. Ça m’a permis de me lancer dans ce que je voulais, de voir où tout ça m’emmenait. On a écrit un paquet de morceaux, il a été difficile de garder les dix meilleurs, onze si l’on compte le morceau qu’on a repris à Alejandro Escovedo, “Died A Little Today”, la dernière chanson du disque. Jason Carmer, le bassiste, a enregistré “Behind The Shade”, il avait déjà fait “Acoustic KO”. On a enregistré l’instrumentation à Berkeley et les voix à Los Angeles. J’ai joué dessus, je l’ai produit et mixé.

R&F : Remontons un peu dans le passé. On perd trace de vous après 1980. Qu’avez-vous fait pendant tout ce temps ?
James Williamson : J’ai fait plein de trucs tout au long de ma carrière. J’étais ingénieur en génie électrique et électronique. Je peux concevoir les prises, ce genre de trucs, mais je n’ai pas fait ça trop longtemps. D’ailleurs ça m’étonne moi-même d’avoir pu le faire, car c’est un boulot vraiment ennuyeux. J’ai vite changé de situation. J’ai ensuite dirigé des gens et j’ai fini cadre chez Sony, où je ne faisais, en gros, plus rien. J’ai arrêté en 2009. Par pure coïncidence, c’est le moment où Ronnie est décédé et The Stooges m’ont demandé de rejouer. Je n’étais guère



James Williamson et Iggy Pop, période “Kill City”

“Ça m’a surpris que Nike veuille utiliser ‘Search And Destroy’ ”

chaud au début, je n’avais pas joué depuis des lustres et je n’envisageais pas de le faire. Mais, puisque j’étais à la retraite... Je connaissais ces gars depuis que nous avions la vingtaine. Il y avait un truc à faire.

Je n’aime pas la musique

R&F : Quel est votre mix préféré de “Raw Power”, celui de David Bowie en 1973 ou celui d’Iggy Pop en 1996 ?
James Williamson : Le mix de Bowie, sans hésitation. OK, je sais bien que ça n’était pas mon opinion au départ mais, après avoir vécu toutes ces années avec... Et puis, c’est celui dont tout le monde se souvient. Ça sonne toujours bizarre quand ça n’est pas celui-là. Je n’aurais pas dû être surpris par le mix d’Iggy, car je sais qu’il n’est pas techniquement compétent en studio. Je crois qu’il a monté tous les potards, tout fait sauter et ça ne sonnait vraiment pas bien en fin de compte.

Photo Archives Rock&Folk-DR

“Alison Mooshart a fait du bon boulot ”

R&F : Vous êtes toujours en contact ?
James Williamson : Avec Iggy, on n’a pas grand-chose à se dire en ce moment. Mais il n’y a pas de raison pour que nous arrêtions de nous parler définitivement. Durant toute notre relation, nous avons passé de longues périodes sans se contacter. A chaque fois qu’on le fait, ça concerne des histoires de boulot. Notre relation c’est : écrire, faire un groupe, ce genre de trucs. En tant que personnes, Iggy et moi n’avons que très peu en commun, donc on n’a pas vraiment de raison de papoter au téléphone.

R&F : Qu’est-ce qui cloche avec le rock’n’roll d’aujourd’hui ?
James Williamson : Je déteste ça. Je n’en écoute pas vraiment, parce que je n’aime pas la musique. Les milléniaux ont tourné ça en quelque chose de totalement différent. Tu connais ce son qu’ils appellent le *millenial whoop ? (se met alors à braire comme un âne). Wa-oh, wa-oh, wa-oh...* C’est leur affaire, moi je ne peux pas m’identifier à ça.

R&F : Vous avez écouté les derniers trucs de Jack White ?
James Williamson : Je ne l’écoute plus tellement. J’ai l’impression que Jack White a simplement besoin d’une carrière. Avec ce son de guitare que j’ai fait sur “Raw Power”, sans drogues, ni basse et avec des voix, voilà Jack White, c’est à peu près tout. Disons qu’il peut sortir un bon son. Personnellement, je ne trouve pas ses riffs particulièrement imaginatifs. J’aime bien Alison Mosshart, je trouve qu’elle a fait du bon boulot sur mon disque.

Le vieux catalogue

R&F : Toute chance de réunir The Stooges semble réduite à néant, maintenant que Ron et Scott Asheton ne sont plus là...
James Williamson : Je ne pense pas en effet que cela se reproduise. Ça n’aurait plus aucun sens avec juste moi et Iggy. On a fait ce qu’on a pu, pendant tellement longtemps, je l’ai pratiquement fait dix ans. C’est fini, même si je me laisse toujours un peu de marge de manœuvre, car on ne sait jamais ce qui peut se passer dans le futur. Mais je m’amuse tellement avec ce groupe et ce nouvel album, que c’est le dernier de mes soucis. Je suis content de ce que nous avons fait, et je veux que les gens l’écoutent. Frank est à fond, il continue à écrire des nouvelles chansons. Je continuerai tant que c’est plaisant et que les chansons me viennent rapidement. Pour les tournées, on fera tout ce qui fait sens. L’album contient onze chansons, ce qui n’est pas assez pour un concert. On puisera assurément dans le vieux catalogue des Stooges. Je vais les choisir, car je ne veux pas que ça sonne comme une session plan-plan des Stooges. Les gens viennent me voir, ça compte pour eux, ils veulent entendre le son des Stooges. C’est quelque chose de bien caractéristique. Je sais que beaucoup de gens essaient de jouer certaines de ces chansons, mais ils ne sonnent pas toujours si bien que ça... J’espère que les gens continueront à écouter ce truc, à l’apprécier, il y a dans cette musique un peu plus que du hard rock rectiligne. ★

Album *James Williamson & The Pink Hearts “Behind The Shade” (Leopard Lady)*

Il était Charlie

Charlie Haden était un contrebassiste et compositeur américain qu’on pourrait tenter de décrire comme un libérateur du jazz. Grand improvisateur au jeu terrien et aux convictions progressistes, maître du *less is more*, il fut membre original du Ornette Coleman Quartet, a également sculpté ses notes auprès de John Coltrane et Archie Shepp et été compagnon de route du pianiste Keith Jarrett. En 1969, en pleine guerre du Vietnam, Charlie Haden fonde The Liberation Music Orchestra et compose une symphonie utopique avec des chants révolutionnaires de la guerre d’Espagne. Mort à 76 ans en 2014, Haden figure sur plus de deux-cent cinquante albums.

R&F : Comment avez-vous réagi quand vous avez entendu “Search And Destroy” dans la pub Nike ?
James Williamson : Ça ne m’a pas posé de problème. La façon dont ça marche, c’est que les agents contactent l’éditeur qui a lui-même des agents qui les contactent pour leur donner l’autorisation. Ils demandent alors aux artistes pour savoir s’ils sont d’accord. Je n’avais pas besoin de ça. Ça m’a surpris que Nike veuille utiliser “Search And Destroy”. La publicité est très *Just Do It*, mais tu vois tout de même quelqu’un qui vomit et d’autres choses bien crades dedans. Cette pub a été diffusée pendant les finales NBA aux Etats-Unis, qui rassemblaient une énorme audience. Rapidement, les autres annonceurs ont demandé qu’elle soit retirée de l’antenne car les gens étaient choqués de ce qu’ils avaient vu. J’ai trouvé ça vraiment cool.

R&F : Retrospéctivement, que pensez-vous de “Ready To Die” ?
James Williamson : J’ai été un peu déçu. Iggy n’a jamais été doué pour faire des albums. Il n’aime pas vraiment ça, il n’a pas la patience. En gros, il l’a fait parce que je voulais le faire, il a à moitié écrit des paroles, il avait quelques idées, des semi-chansons. Mais ça n’est pas son meilleur travail à mon avis. “Ready To Die” avait ses moments, il y a quelques bons riffs, des bons trucs.

Photo DR

“Personne n’était d’accord avec personne”

Alternatif quoiqu’extrêmement vendeur à l’époque, le big band est de retour, 30 ans après “Mlah” et 25 ans après la mort de son chanteur Helno. Le guitariste **Stéfane Mellino** raconte le tout.

LES NEGRESSES VERTES

RECUEILLI PAR H.M.

L'HISTOIRE DES NEGRESSES VERTES s'est poursuivie jusqu'en 2001, et pourtant, pour beaucoup, elle s'était terminée en 1993, six ans après leurs débuts, au moment de la mort de Helno, leur chanteur charismatique. A l'occasion de la réédition de toute leur discographie, elle reprend pour fêter l'album avec lequel tout a commencé et le groupe (remanié) repart sur les routes pour deux ans à l'occasion d'une consistante tournée internationale. Stéfane Mellino, l'un des fondateurs de cette iconoclaste tribu, revient sur ce parcours insolite.

L'essence même des chansons

Rock&Folk : Le groupe était-il en sommeil ou dissous ?
Mellino : On ne fait plus rien ensemble depuis dix-sept ans. Quelqu'un avait souhaité prendre quelques années de recul, tout le monde n'était pas de cet avis, mais c'est la dictature des minorités. Je suis passé à autre chose : avec Iza, on a monté un groupe *(Mellino)*, écumé les bars pour se refaire une identité musicale et sorti trois albums. Polo est allé dans le Larzac, il a également monté un groupe, Le Rétif. Nunuche s'est mis à faire des musiques de film, Mathias a acheté un hôtel dans une station de ski, bref, tout le monde est parti sur des voies différentes.

R&F : Ces retrouvailles sont-elles le fruit d'une opportunité ?
Mellino : A chaque concert de mon groupe, j'étais sollicité et je répondais : *"Je ne suis pas les Négresses à moi tout seul, je ne peux pas décider une reformation d'un claquement de doigts..."* En 2015, on me contacte pour une participation à une tournée Top 50. Après hésitation, j'accepte en tant que Mellino des Négresses Vertes, je me tape la tournée des Zénith en chantant seul "Voilà L'Eté", "Zobi La Mouche", et je constate que nos chansons sont restées dans la tête des gens. L'organisateur veut monter une tournée sur notre nom, j'en parle aux autres, il nous fallait une idée, et l'occasion a été les trente ans de "Mlah". On est cinq historiques, seul Mathias a refusé : *"J'ai tourné la page, c'est du passé."* On a embauché un accordéoniste avec lequel on avait déjà travaillé et une pointure à la batterie. Le tour de chant est consacré à "Mlah" dans son intégralité et, pour le rappel, on parcourt le reste du répertoire sur quatre-cinq titres. On reprend l'essence même des chansons, sans samples et en restant fidèles aux versions d'origine.

"Helno était un mélange de Joe Strummer et Shane MacGowan, on le surnommait Joe Streumon"

R&F : Quelles sont vos premières impressions de tournée ?
Mellino : A la fin des concerts, au lieu de rester à debriefer dans les loges, on retourne dans la salle signer des affiches et c'est le choc émotionnel. Dernièrement, une dame a amené son gamin : *"Il a vingt ans et il s'appelle Helno."* Un type a même appelé son fils Mellino ! On retrouve des anciens fans, mais ça ouvre aussi sur un autre public : leurs enfants ou ceux qui étaient trop jeunes pour nous avoir vus en concert.

L'album de la survie

R&F : Comment avez-vous géré l'après Helno ?
Mellino : On était rentrés tard de Taratata. Quand j'émerge, à neuf heures, la maison de disques me contacte et m'annonce son décès. Je leur réponds : *"Vous êtes cons, c'est son frère jumeau qui a dû faire une OD."* Helno en tournée ne prenait rien, d'ailleurs il ne pouvait pas aller sur scène shooté, ses prestations étaient trop physiques et on ne l'aurait pas toléré. J'appelle chez sa mère qui me confirme la nouvelle. A notre maison de disques, je propose de faire comme Joy Division qui est devenu New Order après la mort de Ian Curtis : *"On change de nom. On ne peut plus être les Négresses sans Helno, il représente 80% des textes il est notre figure de proue. On est décapités."* On m'a répondu que les Négresses étaient un véritable groupe, ce qui m'a convaincu...

jusqu'au jour où on s'est retrouvé devant la feuille blanche. On a mis tout notre cœur dans "Zig-Zague" parce que c'était l'album de la survie, mais si on avait eu de la lucidité, on aurait dû prendre immédiatement le virage de "Trabendo". On n'a pas su le faire, on n'a pas été épaulé. Avec le recul, je me dis qu'il aurait fallu appeler Arno : il était le seul chanteur qui pouvait remplacer Helno, mais on ne l'a su qu'après. On a donc continué tant bien que mal.

R&F : Etait-ce une solution satisfaisante ?
Mellino : A l'étranger, ça ne changeait rien car ils privilégient le côté musical et l'identité du groupe. Ils se focalisent sur l'image du poulbot parisien et l'énergie qu'on déploie. En France, on a tout de suite constaté que les salles étaient coupées en deux. Ça tenait la route, mais il n'y avait plus le phare. Quand je vais voir un groupe, je regarde le chanteur en premier. A ce titre, Helno ne passait pas inaperçu : il était un mélange de Joe Strummer et Shane MacGowan, et on le surnommait Joe Streumon !

R&F : N'était-il pas incontrôlable ? Quand on vous a suivis en tournée, on a constaté qu'il provoquait les journalistes, pendant que vous arrondissiez les angles. Et vous n'appréciiez guère lorsqu'il décidait de voyager en stop entre deux concerts…
Mellino : Il a eu quelques petits pétages de plomb, mais on le contrôlait. Une fois, on s'arrête dans une station-service, on le voit revenir en courant et se mettre au lit dans le bus comme s'il dormait. On voit sortir la meuf de la boutique : *"Il m'a piqué une peluche !"* On lui a fait la morale... C'était un mec qui savait écouter, un taiseux qui restait à l'écart des grandes discussions mais pouvait en ressortir la synthèse dans ses textes car il avait tout dans la tête.

R&F : Etes-vous restés en contact avec les groupes de cette époque ?
Mellino : La grande mode, c'était de taper sur Le Pen en concert ; on ne l'a jamais fait car on trouvait cette attitude facile et démago. Les Négresses se caractérisaient par la coexistence de gens complètement différents : on pouvait avoir des discussions agitées et des tensions fortes, personne n'était d'accord avec personne, mais on se retrouvait sur les chansons. Les groupes dont je parle nous ont tous tourné le dos à l'époque, on était des vendus pour eux. Je suis tombé sur une interview de Loran Béru où il déclare qu'il nous en veut parce que Virgin a donné de la tune à un mec comme Helno. Il y a eu plein de réactions de ce genre. En jouant avec mon nouveau groupe, j'ai revu tous ces gens qui nous regardaient un peu de haut avec Iza : *"Alors, vous avez eu du succès et maintenant vous êtes dans des rades ?"* La musique, c'est mon métier et ma passion, jouer c'est le sel de ma vie, les Négresses c'était super mais je m'en fous, je vis au jour le jour, j'ai ce patrimoine en moi. Je ne veux pas me morfondre sur mon passé glorieux qui est mort et enterré, mais je ne le renie pas pour autant.

Voilà le chèque

R&F : Envisagez-vous une suite discographique ?
Mellino : On n'envisage rien. Un album aujourd'hui, ça sert à quoi ? C'est le piège : en France plus personne ne fait de développement. Les maisons de disques ? Au secours ! Aujourd'hui les Négresses n'auraient aucune chance, à moins que... Les coups de chance existent : à nos débuts, on voyageait avec nos propres bagnoles, on croise les Rita Mitsouko, on leur explique qu'on rêve d'un bus mais qu'on ne peut pas se l'offrir. *"Il coûte combien ? Dix mille balles ? Tenez, voilà le chèque, vous nous rendrez les sous quand vous les aurez."* Et ils nous ont payé notre bus, ce qui nous a permis de tourner partout. ★

Réédition *"Mlah" (Because)*

Photo DR

Les Négresses et "Mlah"

La tribu se forme en 1987 avec des musiciens qui ont pour la plupart une solide expérience et viennent de divers groupes (Les Maîtres, Les Ouvriers, Lucrate Milk) ou de la troupe de Zingaro. *"On était influencé par plein de trucs et le fait de prendre des guitares sèches et un accordéon a été déterminant. On voulait pouvoir jouer tout le temps et partout, y compris dans la rue, aux puces de Saint-Ouen, où on habitait, dans le métro. C'est le premier élément qui a conditionné le son."* Le groupe écume les bars et, dans un premier temps, le chanteur Helno peut jongler avec ses activités de choriste avec Bérurier Noir... avant de devoir choisir : *"Un jour on jouait dans un bar, chez Max, et il avait un concert avec les Bérus. On a dit à Helno :* 'si tu vas à ton concert, on va chanter à ta place.' *Le soir, on n'avait pas joué deux notes qu'on l'a vu débouler :* 'C'est bon, j'ai arrêté avec les Bérus.' *Avec nous, il était mis en valeur, avec les Bérus il lapait les chaises. Ils lui saoulaient la gueule pour qu'il fasse n'importe quoi."*
Très vite, ils sont signés par Peter Murray (qui a aussi découvert Zebda) : il les aiguille sur Clive Martin qui les fait travailler d'arrache-pied pour enregistrer un premier album fin 1988 après trois semaines de répétitions intensives et un mois et demi de studio. Mais à sa sortie, le disque ne décolle pas et la tournée piétine : *"Quand on a vu les précommandes, on a déchanté : quatre cents ! Il envisageait de nous rendre notre contrat et a eu alors l'idée géniale de faire remixer 'Zobi' par un petit gars qu'il connaissait, William Orbit. Au lieu d'organiser des concerts à Paris, il nous emmène en Angleterre : il ne pouvait pas trouver mieux et plus fort. On arrive à Londres, le morceau tournait dans les clubs et on nous réclamait partout."*
Porté par "Zobi La Mouche", "Mlah" connaît un surprenant succès. Inconnus quelques mois auparavant, les Négresses deviennent, dès l'automne 1989, un véritable phénomène qui crée l'événement et remplit des salles de plus en plus grandes. En 1991, le nouvel album "Famille Nombreuse" enfonce le clou avec de nouveaux tubes ("Face A La Mer", "Sous Le Soleil De Bodega"). Le groupe tourne partout en Europe et est l'une des rares formations françaises à pouvoir se vanter d'une véritable carrière internationale. Mais en 1993, Helno décède d'une overdose d'héroïne. Les autres décident de poursuivre l'aventure en terminant le disque qu'ils avaient débuté ("Zig-Zague") puis en entamant une nouvelle tournée. Mais une bonne partie du public les lâche et le virage electro entrepris en 1999 ("Trabendo") n'y changera rien.
La grande époque des Négresses n'aura duré que quatre ans et des deux disques fondateurs, "Mlah" brille d'un éclat particulier : sans le moindre temps mort, porté par une maîtrise instrumentale et une énergie insatiable, il offre tous les ingrédients qui ont constitué les bases de leur carrière. Il revendique un éclectisme qui fait mouche à l'époque. A la fin des années 80, le rock français est dominé par la reconnaissance puis l'éclatement de la scène alternative. L'apogée de Bérurier Noir marque l'agonie d'un rock post-keupon. Des tas d'autres groupes de cette mouvance s'engouffrent dans de multiples directions : le rhythm'n'blues pour les Satellites ou La Souris Déglinguée, la chanson populo pour Pigalle, le melting pot dansant pour La Mano Negra qui fait ses premiers pas dans l'ombre des Casse-Pieds... Les frontières musicales sautent sous l'impulsion de duos : Niagara qui est passé de la pop au heavy rock, et surtout Les Rita Mitsouko qui ont imposé le décloisonnement tous azimuts. Après avoir pogoté pendant des années, les rockers veulent danser et pratiquement tous les titres de "Mlah" leur en donnent l'occasion grâce à cette mixture transculturelle réussie qui intègre ska, flamenco, raï, rock et tradition française.
L'apport d'Helno est indéniable. Il écrit pratiquement tous les textes qui sont souvent morbides et hantés par la mort. La musique est festive, mais les paroles sont mortifères, comme ce fut le cas pour "Marcia Baila" des Rita : *"Helno c'était cette forme de poésie très noire. Il voulait porter les souffrances du monde entier. Ce paradoxe entre la musique et les paroles ouvrait toutes les possibilités."* Et ses performances scéniques garantissent une spontanéité et une proximité avec le public qui apprécie son aspect imprévisible et boudera le groupe après sa disparition. H.M.

“Paul McCartney a été notre premier client”

BARRY MILES

Editeur, galeriste, ami des Beatles et de la Beat Generation, cet Anglais a fait mieux que connaître les sixties, il y a participé. Il se les remémore ici.

RECUEILLI PAR AGNES LEGLISE

AUCUNE CARTE DE VISITE NE PEUT RENDRE JUSTICE AUX MULTIPLES CASQUETTES DE BARRY MILES, gentleman auteur et essentielle, quoiqu’il s’en défende, figure des sixties british les plus folles. Dans une Angleterre alors au faîte de son énergie créatrice et de son inventivité, Barry Miles, ex-futur peintre devenu libraire puis éditeur de revues et de poésie, a littéralement rencontré et fréquenté chaque nom de l’art et de la musique. Il est, depuis, devenu biographe et journaliste et déploie dans chacun de ses livres, son intimissime connaissance de cette époque et le même humour et le même charme follement britannique qui lui ont sûrement valu cette incroyable brochettes de potes. Son dernier livre, “In The Sixties”, regorge d’anecdotes et de récits de première main sur cette explosion que fut cette décennie, même si l’air malicieux qu’il arbore toujours nous laisse espérer que ce délicieux bavard n’a peut-être pas encore tout dit.

A comme **art**

“C’est vraiment par accident que j’ai rencontré tous ces gens. Bien sûr j’ai eu la chance d’aller dans une école d’art et ça a vraiment tout changé pour beaucoup de gens de ma génération. Ça n’a pas forcément donné beaucoup d’artistes mais ça a donné beaucoup de rock’n’rollers, ce qui a changé notre point de vue culturel. J’étais un de ceux là, j’ai commencé par la peinture mais je n’étais pas bon et je me suis tourné vers les livres et l’écriture.”

B comme **Burroughs**

“J’ai commencé à correspondre avec Burroughs quand il était à Tanger. J’éditais une revue de poésie, alors je lui ai demandé un manuscrit et il m’a répondu avec un texte qu’on a publié dans une anthologie. On est devenus amis, on passait du temps ensemble et j’ai transformé mes exercices littéraires en une revue, International Times, qui a été le premier journal underground en Europe. Bill était très excité par tout ça et a immédiatement commencé à écrire pour nous, dès le deuxième numéro. Il était très intéressé par l’idée d’une presse underground, qui lui permettait d’être publié très rapidement, ce qu’il ne pouvait bien sûr pas faire avec ses livres. Il aimait aussi le fait que ces magazines avaient une bien plus grande audience qu’une revue de poésie. Au début de la presse undergound, il y avait alors un syndicat, l’Underground Syndicate, qui permettait à tous les articles publiés dans un de ces journaux d’être publié par n’importe lequel autre journal underground dans le monde. Burroughs a atteint comme ça un énorme public et gagné ses galons de révolutionnaire, parce qu’avant, il n’était pas connu comme un radical ou un mentor pour la jeunesse. Quand Ginsberg professait la paix et la méditation, Burroughs disait que la seule fleur qu’il aurait voulu offrir à un policier est en pot, lancée d’une fenêtre élevée. Je crois que c’était le mélange de ses idées politiques, qui étaient souvent n’importe quoi, mais qui bizarrement, avaient une sorte de vérité poétique et puis, surtout, de sa magnifique écriture. Pour moi, c’est lui la figure clef de la Beat Generation.”

C comme **client**

“J’avais besoin d’un endroit pour les caisses de livres avant l’ouverture de la librairie et on a entassé ça chez les parents de Peter Asher. Paul McCartney y vivait, Jane Asher était sa fiancée et, en rentrant tard le soir,

Collection Barry Miles-DR

Barry Miles, librairie
Indica, avril 1967

il a pris l'habitude de fouiller les piles de livres, choisissait ceux qui le tentaient et nous laissait un mot pour qu'on se fasse payer, il a été notre premier client."

D comme **dollars**

"Chez les Asher, c'était comme la maison dans Peter Pan et au dernier étage, là où autrefois vivaient les domestiques, à côté des toilettes, une petite chambre de bonne, c'est là que vivait McCartney, depuis des années, depuis 1963 et on était en 1965 ! Il avait un petit lit. A côté de la fenêtre il y avait un piano de cabaret, assez bas pour que le public vous voie quand vous jouez et sur lequel il a composé des choses comme 'Yesterday'. Il y avait un grand placard. Une fois il m'a demandé d'aller lui prendre une paire de chaussettes dans un tiroir et en fait les tiroirs étaient pleins de liasses de dollars. Les Beatles revenaient d'une tournée américaine et il les avait complètement oubliés là. Le seul indice qu'il était un Beatles était sa basse et l'ampli avec Beatles *peint au pochoir dessus. Et sous le lit, des piles et des piles de disques d'or qui glissaient et sur lesquels on marchait. Paul n'était pas matérialiste du tout."*

E comme **états seconds**

"En 1970, William Burroughs m'a demandé de cataloguer ses archives et c'est là que j'ai commencé à bien le connaître. Pendant 7 mois, on se voyait presque tous les jours et, systématiquement, à 18 heures, il regardait sa montre et se versait une quantité industrielle de scotch et soda. La soirée pouvait commencer. J'ai atteint le stade où je vomissais pour pouvoir aller dîner, j'arrivais à peine à avancer. Il buvait des quantités phénoménales, il devenait complètement incohérent mais il avait une énergie folle."

Indica Bookshop And Gallery, 1965, de gauche à droite : Barry Miles, John Dunbar, Marianne Faithfull, Peter Asher et Paul McCartney

Photo John "Hoppy" Hopkins/ Collection Barry Miles-DR

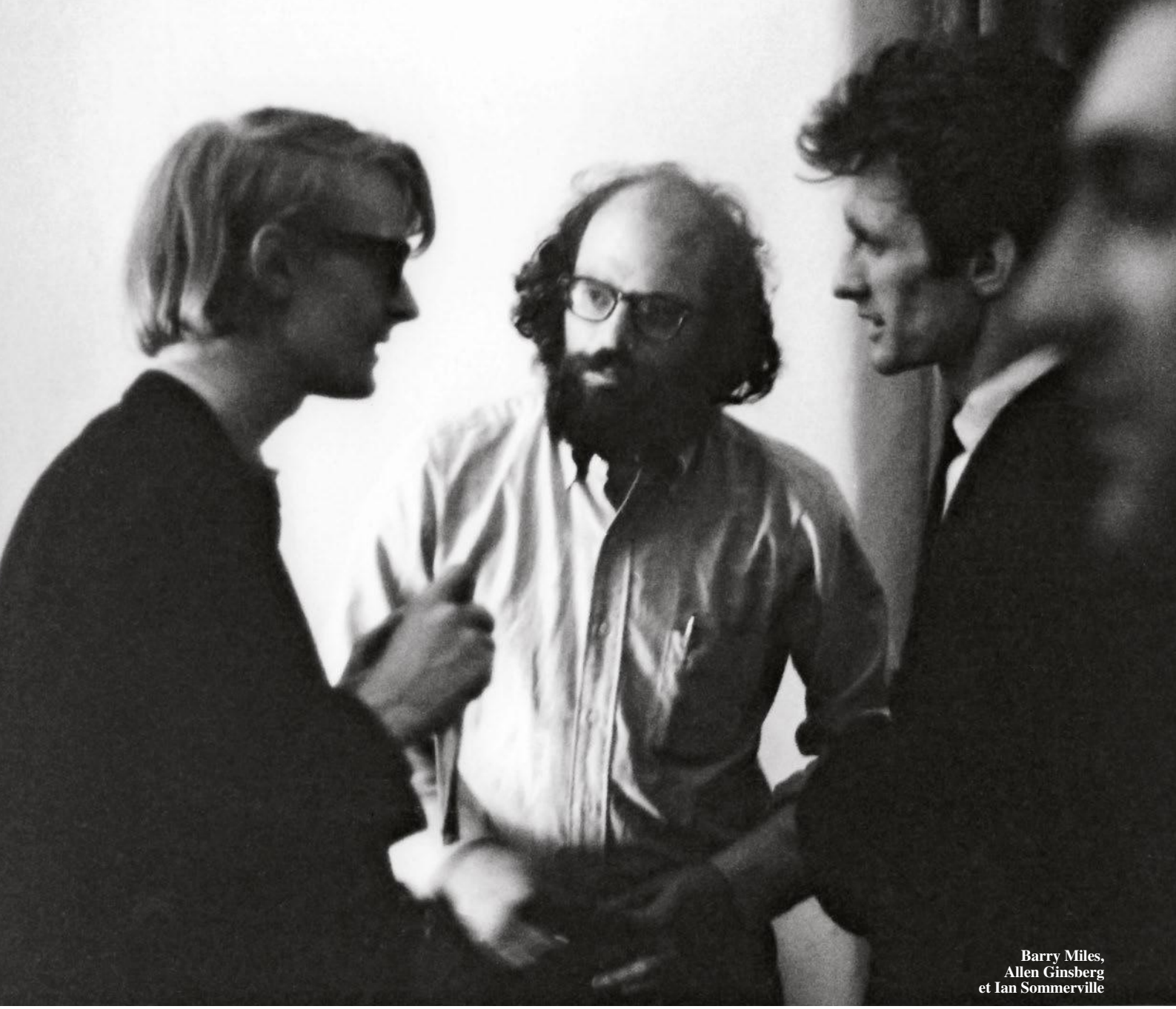
F comme **Faithfull**

"J'ai donc ouvert Indica Books and Gallery avec John Dunbar et Peter Asher. Dunbar était marié avec Marianne Faithfull. A l'époque, elle était déjà très connue et ils vivaient dans un immense et luxueux appartement. Il y avait une étrange division chez eux, entre ceux, assis dans le salon, qui fumaient de la dope, écoutaient de la musique, des hippies typiques et derrière, dans le fond de l'appartement, la mère de Marianne, baronne autrichienne, la fille au pair et le bébé. Deux mondes et Marianne au milieu. La baronne sortait quand même parfois de ses quartiers pour nous voler nos cigarettes avec un culot qui nous sidérait, fauchés comme nous l'étions."

F comme **femmes**

"Quand nous avons édité la revue Long Hair, il y avait 70 hommes au sommaire et pas une seule femme ! J'ai honte maintenant, mais personne n'y a pensé à ce moment-là. C'était une époque encore très sexiste."

"Brian Jones aurait été un bon criminel : intelligent, froid, perturbé"



Barry Miles, Allen Ginsberg et Ian Sommerville

G comme **Ginsberg**

"Quand il habitait chez moi, il a eu 39 ans et il voulait avoir les Beatles à sa fête d'anniversaire. Des amis à lui ont dessiné de très belles invitations et John Lennon et Cynthia, George Harrison et Pattie Boyd sont venus à la fête. Mais Allen, à ce moment là s'était entièrement déshabillé, en birthday suit, *tout nu donc, et il accueillait les invités avec son slip sur la tête et un écriteau* 'Ne pas déranger' *accroché au sexe. Les Beatles l'ont bien pris mais ils ont d'abord vérifié qu'il n'y avait aucun photographe dans le coin. Ils ont bu un verre et, quand ils sont partis, j'ai demandé à John pourquoi il partait si tôt. Il m'a répondu qu'on ne se tenait pas comme ça devant des filles. Pourtant, quelques années plus tard, lui aussi finalement serait nu sur la couverture d'un de ses albums* ('Unfinished Music No 1 : Two Virgins', 1968)."

H comme **héritage**

"Nous avions eu alors des visions mégalos où nous imaginions utiliser le pouvoir des Beatles pour changer le monde, avec notre propre chaîne de télévision, notre station de radio, notre journal, etc. Finalement, les drogues ont empêché la réalisation de la plupart de ces projets mais la révolution culturelle a perduré, les droits des femmes, des homosexuels, des minorités, la contre-culture, tout ça vient de ces années-là et ça a changé les choses."

I comme **Indica**

"J'ai trouvé du boulot chez Better Books, une librairie londonienne et c'était de loin la meilleure librairie d'avant-garde, un vrai centre culturel. C'est quand la librairie a été vendue que j'ai pensé à en ouvrir une. Quelqu'un m'a alors parlé de John Dunbar qui voulait ouvrir une galerie et lui en a parlé à Peter Asher. C'est ainsi qu'est née Indica Bookshop and Gallery. La sœur de Peter Asher, Jane, était la fiancée de Paul McCartney et il nous a non seulement en partie financé mais il a participé à tout, même les travaux de remise en état. Sauf qu'il fallait mettre des bâches sur les fenêtres pour ne pas être harcelés par les fans agglutinés dehors."

J comme **Jones**

"Je l'ai connu avant tout le monde, il est aussi de Cheltenham. Je l'ai toujours connu en fait. Brian Jones aurait été un bon criminel : intelligent, froid, perturbé. Il avait un truc avec les filles mais les traitait horriblement mal. Quand Brian quitta les Stones, ce fut la fin. Ensuite tout n'allait être qu'une pâle imitation. Je le pense toujours."

L comme **LSD**

"Certains pensaient vraiment que le LSD allait changer le monde, que la révolution psychédélique serait une avancée. Le LSD était encore légal.

La BBC, la télé nationale, en a même un jour distribué gratuitement à tout le monde et s'est retrouvé à filmer une foule d'une centaine de personnes prêtes à tout pour en prendre."

M comme **marijuana**

"Burroughs allait voir un médecin qui lui prescrivait de la marijuana parce qu'il était parano et il était parano parce qu'il avait peur d'être arrêté parce qu'il fumait ! Il fumait partout, dans les restaurants, il était persuadé que personne ne le remarquait sauf que ça sentait évidemment très fort mais il avait l'air si convenable, avec son costume de gentleman et son air guindé, que personne n'a jamais rien dit."

N comme **"Naked Lunch"**

"Le poème 'Howl' de Ginsberg avait donné forme à mes idées hétéroclites mais c'est 'Le Festin Nu' qui m'a réellement ouvert les yeux, un immense choc esthétique, à des kilomètres de ce que je connaissais. On avait Dickens, c'est tout, je ne savais pas qu'on pouvait écrire comme ça, c'était splendide. J'ai été sonné. Burroughs est le plus grand."

P comme **post-war**

"L'Angleterre d'après-guerre était sinistre. Le dimanche, certaines municipalités enchaînaient même les balançoires dans les jardins publics et certaines rues de Londres n'avaient pas l'électricité dans les années 60. Les hommes d'affaires portaient des chapeaux melons et des parapluies et sur les portes des pensions à Londres, il y avait des panneaux où était écrit : 'pas d'Irlandais, de Noirs et de chiens'."

P comme **Patti**

"Patti Smith est un jour allée voir Blondie, l'a prise à part et lui a dit qu'il n'y avait pas de place pour deux femmes rock stars et que ça serait elle. Point. Debbie Harry l'a envoyée se faire voir et, un ou deux ans plus tard, c'est elle qui est devenue une star."

R comme **ragots**

"Ginsberg adorait les ragots et, quand j'ai habité chez lui, pendant plusieurs mois, je lui racontais ceux que je connaissais. C'est lui qui a insisté pour que je tienne un journal à l'envers. Il adorait les histoires sur les Beatles, les Rolling Stones, toute la scène underground et il me répétait : 'écris-le, écris-le.' *J'ai acheté des carnets et pendant plusieurs mois, j'ai écrit tout ce dont je me souvenais, tout, c'était encore récent et je pouvais encore me rappeler les détails, comme la robe que la femme de George Martin portait à une soirée. Ensuite je l'ai mis en forme, en m'appuyant sur des journaux, des lettres, tout ce qui pouvait aider à dater les évènements. J'en ai rempli à rebours des centaines de pages."*

S comme **Stones vs Beatles**

"On parle toujours de la rivalité entre les Stones et les Beatles mais, en réalité, il n'y en avait pas. Mick Jagger et Paul McCartney avaient l'habitude de se voir avant les sorties de single et d'albums, ils sortaient leurs agendas et se mettaient d'accord sur la date de sortie. Pas question que les disques paraissent en même temps et que l'un batte l'autre, ni les Stones ni les Beatles ne voulaient ça, surtout pas !"

"Finalement, les drogues ont empêché la réalisation de la plupart de ces projets"

T comme **truite**

"Richard Brautigan avait eu l'idée de faire des enregistrements chez lui, dans sa cuisine. De lui se déshabillant ou faisant son café et on s'en est servi pour son album. Il lisait des poèmes, des textes et a lu 'La Pêche A La Truite En Amérique' avec, en fond, le son de la rivière même où il pêchait les truites de son livre. L'album a fini par sortir en 1970 en Amérique."

U comme **underground**

"Quand on a lancé International Times, en 1966, on a organisé une immense rave psychédélique où Soft Machine et Pink Floyd ont joué. C'est une fête qui a vraiment marqué la naissance d'une contre-culture et le journal est devenu une référence. La presse underground était le seul moyen de diffuser cette véritable révolution socioculturelle et nous sommes devenus assez importants pour que le gouvernement essaie de nous fermer, mais Paul McCartney nous a toujours soutenu. On a tenu un bout de temps malgré les arrestations, les saisies, la censure."

Y comme **Yoko**

"J'ai très tôt vendu des œuvres de Yoko, je devais être le seul à Londres, à l'époque. Lorsqu'elle y a enfin déménagé, elle est bien sûr venue à Indica. Et là, la veille de son vernissage, elle a rencontré Lennon. Lui était là pour se défoncer avec John Dunbar mais ils se sont tout de suite plu. Lennon est finalement parti et elle a tout fait pour rester avec lui, même l'accompagner jusqu'à la voiture, avec son mari qui l'encourageait, ce qui était, disons, un peu surprenant."

Z comme **Zapple Records**

"Avec Paul McCartney, nous avons eu l'idée de faire, parallèlement à Apple Records, des disques d'interviews d'écrivains et de musiques d'avant-garde. Nous n'avons eu le temps de ne sortir que 2 disques, un de John et Yoko et un de George Harrison, avant qu'Allen Klein, le manager des Beatles ne ferme la compagnie. Nous avions prévu de sortir aussi un disque de Richard Brautigan lisant ses œuvres. Mais, j'ai eu une histoire avec sa copine et il ne me parlait plus, alors il l'a sorti seul."

Z comme **Zappa**

"Contrairement à ce que Zappa pensait, Zapple n'a pas été inspiré par son nom. C'est Lennon qui a eu l'idée, en pensant à Apple Records. A et Z. Mais c'est son 'Freak Out !', le premier concept album, qui a donné l'idée aux Beatles d'en faire un eux aussi et cela a donné 'Sgt. Pepper'. Zappa est venu à Londres mais il a préféré repartir en Californie. Pourquoi ? Je crois qu'il aimait bien régner là-bas, alors qu'à Londres, il n'était pas le seul prétendant au trône." ★

Livre ***"In The Sixties" (Castor Music)***

Photo John "Hoppy" Hopkins/ Collection Barry Miles-DR

“Le ciel était notre couverture, le sable notre oreiller, c’est sur la plage que nous sommes tombés amoureux”

Sea, Songs & Sun

L’été n’inspirerait-il que d’horribles “Tomber La Chemise” ? Non ! Contre le coup de soleil, la crème des tubes estivaux, où chaque artiste chante la saison chaude, à sa manière. Vacances toxiques, nudistes ou cafardeuses ? Le choix est vaste.

PAR BENOIT SABATIER

Photo Kent Gavin/ Mirrorpix/ Getty Images

21 juillet 1976, Keith Moon et le mannequin Anette Lax sur la plage de Malibu

01 "Holidays In The Sun"
Sex Pistols

Des *"vacances au soleil"* ? Le narrateur préfère visiter Belsen, l'ancien camp de concentration : vive les périples éducatifs ! Rotten introduit le morceau par "*Vacances bon marché dans la misère d'autres peuples*", détournant la théorie situationniste sur le Club Med — les congés sont une aliénation de plus. Johnny veut nous *pourrir* nos vacances ?

02 "Summer Wine"
Nancy Sinatra & Lee Hazlewood

Marie Laforêt chante le morceau en français : *"Le miel de l'amour qu'on boit jusqu'à se griser/ C'est cela que l'on nomme le vin de l'été"*. Une femme fait picoler un homme pour le détrousser. Le type se réveille seul, avec gueule de bois et poches vides. Pas furax : il ne demande qu'à biberonner encore le vin d'été.

03 "Ana"
Pixies

Sur la plage, le narrateur est fasciné par une surfeuse : *"Nue au soleil, elle retourne dans la mer, bye, oubliant tout le monde, tout là-haut, montant une vague"*. Surf rock ? Tube nudiste, plutôt.

04 "Our Summer Song"
Roy Orbison

Les chansons estivales célèbrent l'hédonisme ? *"L'été arrive de nouveau, et je suis encore seul"*. Gros cafard, le ciel bleu n'y peut rien.

05 "Hot Fun In The Summertime"
Sly And The Family Stone

Sorti alors que Sly Stone fait sensation à Woodstock, en plein août 1969 : succès. *"Ces jours d'été/ C'est là où j'ai eu le plus de fun"* : une ode aux joies estivales, et la mélancolie du temps qui passe — bientôt, ce sera l'automne.

06 "Oh Yeah"
Roxy Music

"Ils jouent Oh Yeah à la radio/ C'est alors devenu notre chanson/ Et ainsi de suite, tout au long de l'été". Bryan Ferry : *"Je voulais retranscrire avec nostalgie cette ambiance américaine, les soirées d'été longues et chaudes dans les drive-in."*

07 "The Sweet Sounds Of Summer"
The Shangri-Las

"Le ciel était notre couverture, le sable notre oreiller, c'est sur la plage que nous sommes tombés amoureux". Il y a aussi la version séparation, "Remember (Walkin' In The Sand)", où *"marcher sur le sable, main dans la main"* n'est plus qu'un vieux souvenir. Billy Joel, 15 ans, pour la première fois en studio, tient le piano, le compositeur-producteur Shadow Morton lui hurlant : *"Joue pourpre !"* Billy ne pige pas — et n'a jamais été payé.

08 "Summer In Siam"
The Pogues

Un voyage dans le temps : le Siam n'existe plus depuis 1939 — intitulée "L'Eté En Thaïlande", la chanson n'aurait pas eu la même poésie.

09 "Summer In The City"
The Lovin' Spoonful

En ville (ici, New York) l'été est plus chaud, plus électrique. Pour rajouter de la tension, le groupe fait appel à un *"bruiteur juif vieux et hilarant"*, incorporant le son de klaxon d'une Coccinelle (la Volkswagen), un embouteillage, et le boucan final d'un marteau piqueur. Numéro 1 de l'été 1966.

10 "Midnight Summer Dream"
The Stranglers

Ici, c'est le côté nocturne, shakespearien et rêveur qui domine. Pour la face solaire, opter pour "Always The Sun".

11 "Trans-Europa Express"
Kraftwerk

Voyager en train ? OK, mais dans le plus chic de tous : le Trans-Europ-Express, uniquement constitué de premières classes et d'une voiture-restaurant prestigieuse. *"Rendez-vous sur les Champs-Élysées/ Quitter Paris le matin/ A Vienne, s'assoir dans un café nocturne/ Connexion directe/ From station to station retour à Düsseldorf/ Rencontrer Iggy Pop et David Bowie"*.

Deux frangins blancs comme des cachets d'amphétamines

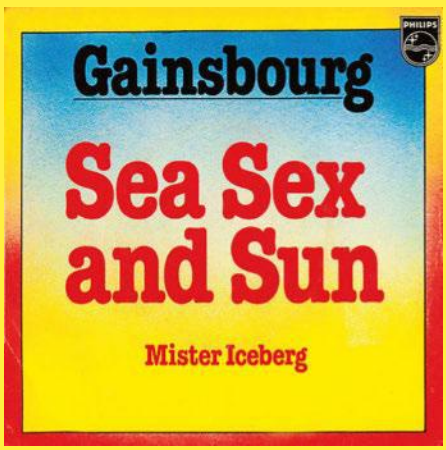
12 "School's Out"
Alice Cooper
"Il fallait que je capture cet extraordinaire moment de libération, le dernier jour d'école, quand enfin l'été peut commencer." Sorti en avril 1972, le single devient trois mois plus tard un tube, et à jamais un hymne de l'été.

13 "Summer '68"
Pink Floyd
Rick Wright raconte le coup d'un soir avec une groupie, dans une chambre caniculaire, alors que ses *"amis sont couchés au soleil"*.

14 "Let's Go Surfing"
Sparks
Il est possible, avec les Sparks, de passer l'été chez soi tout en effectuant un sacré périple : "Let's Go Surfing", "Moon Over Kentucky", "Le Louvre", "Bon Voyage", "French Pineapple", "Girl From Germany", pour finir à "Sextown USA".

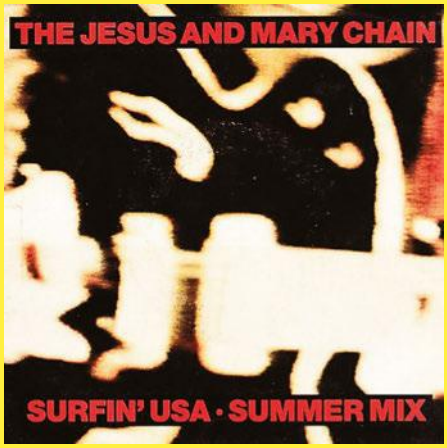
15 "Whitest Boy On The Beach"
Fat White Family
Il ne s'agit pas d'un problème de crème solaire. Dans les rues, le chanteur Lias Saoudi, d'origine berbère, est traité de bronzé. Sur la plage, avec le cadavérique Saul Adamczewski, ils font maladifs.

16 "Sea Sex And Sun"
Serge Gainsbourg
"*Le soleil au zénith/ Me surexcitent/ Tes p'tits seins de bakélite/ Qui s'agitent*". En voilà assez pour que le pervers Gainsbarre, qui vient d'avoir cinquante ans, matant une ado sur la plage, s'exclame : *"Je ressuscite"*. Générique du film "Les Bronzés".



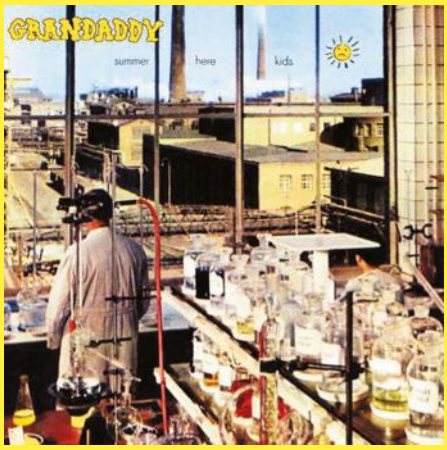
17 "They Don't Care About Us"
Michael Jackson
Le thème est sans saison (violence et oppression), mais la musique estivale, avec ses percussions brésiliennes. Un clip a été tourné à Salvador de Bahia, avec 200 membres du collectif Olodum. Metteur en scène : Spike Lee, spécialisé dans les étés bouillants — "Do The Right Thing", quand la chaleur vire à l'émeute.

18 "Good Vibrations"
The Beach Boys
Les *Garçons de Plage* continuent de célébrer l'été avec une chanson surf un peu spéciale — *Lucy on the Surf with Diamonds*, le buvard remplaçant les vagues : un *ride* dont l'on ne sort même pas trempé.



19 "Surfin' USA (Summer Mix)"
The Jesus & Mary Chain
Les deux frangins british, blancs comme des cachets d'amphétamines, n'ayant jamais vu une plage de leur vie, reprennent l'hymne surf ?! En face B, le démentiel "Kill Surf City", où les Reid promettent de *"carboniser Surf City avec une bombe nucléaire"* : plus probant.

20 "Alegria, Alegria"
Caetano Veloso
Chanson située *"sous le soleil de presque décembre"* — période d'été, au Brésil. En citant Brigitte Bardot, Veloso rend indirectement hommage à La Madrague. A enchaîner avec "Panis Et Circenses" d'Os Mutantes, autoproclamée *"chanson éclairée par le soleil"*.



21 "Summer Here Kids"
Grandaddy
Jason Lytle en rajoute une couche sur sa ville californienne, Modesto, qualifiée de *"super pour y vivre, horrible à visiter"* : malgré ce que disent *"les infos touristiques"*, *"l'été est ici un mensonge"*.

22 "The Modern Age"
The Strokes
A première vue, il s'agit d'un flirt d'été, avec *"sun"* et *"fun"*, et puis on pige le double sens : l'amourette prend des airs de vacances artificielles.

23 "Mideast Vacation"
Neil Young & Crazy Horse
Sur un album complètement mésestimé ("Life", 1987). Young raconte l'histoire d'un vétéran qui part en vacances avec sa famille au Moyen-Orient. Ils se font massacrer. Alors qu'il est immolé, il peut faire un bilan : *"My vacation was complete"*.

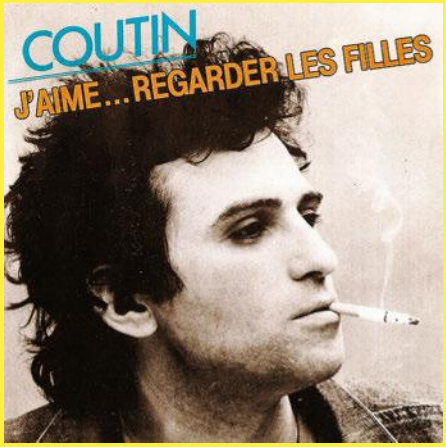
24 "I Love LA"
Randy Newman
"Tout le monde est heureux, parce que le soleil brille tout le temps". Attention : l'album s'intitule "Trouble In Paradise" — il y a toujours une ironie qui lézarde chez Newman.

25 "Voyages"
Polnareff
Instrumental psyché-funk qui fait voyager très loin. Pour ne jamais atterrir, enchaîner avec "Holidays", *"c'est l'avion qui habite au ciel"*.

26 "Holiday In Waikiki"
The Kinks
L'histoire d'un Anglais qui gagne des vacances à Waikiki, le voyage est gratuit, mais sur place tout est payant. Ce qui permet à Ray Davies de chanter "*It's a hooka hooka on the shiny briny on the way to Kona*".

27 "4th Of July, Asbury Park (Sandy)"
Bruce Springsteen
La fête nationale tombe l'été, l'occasion pour le boss de se rappeler cette journée estivale dans Asbury Park, et la fille sur laquelle il flashe. Sa copine, Diane Lozito, détestait cette chanson, persuadée que Sandy n'était pas fictive. Alors que Springsteen parle avec mélancolie de cet endroit qu'il quitte.

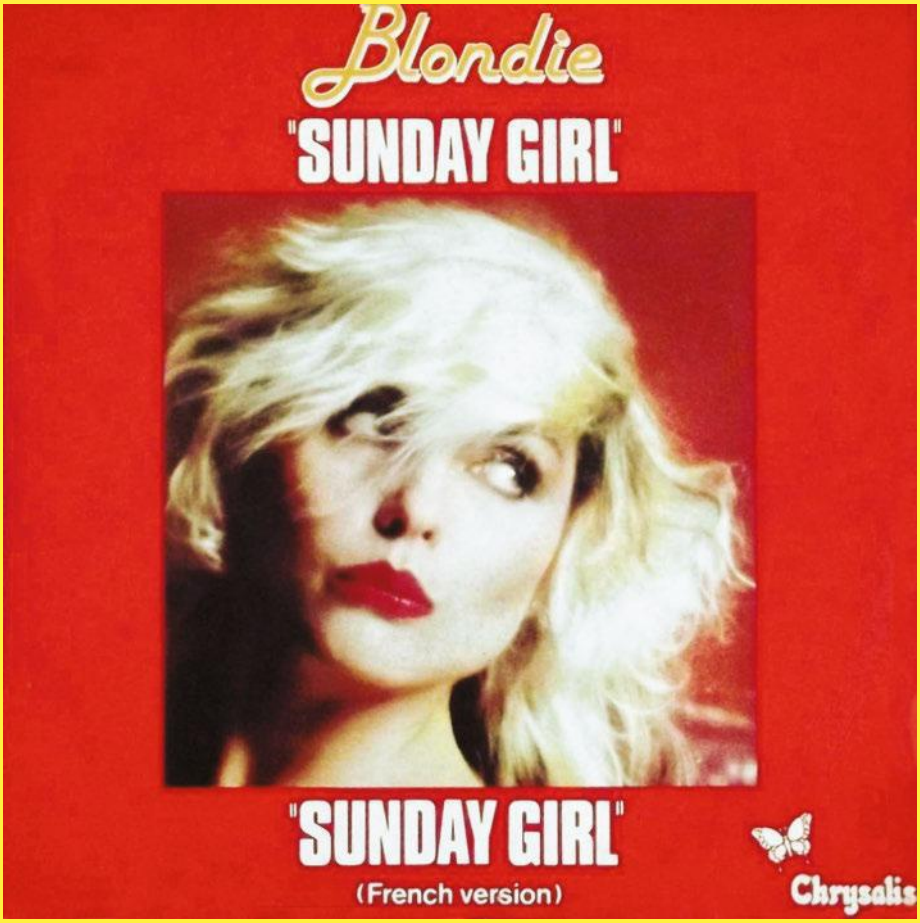
28 "Creme Brulee"
Sonic Youth
Les New-Yorkais sont aussi responsables d'une impeccable cover d'un classique des Beach Boys ("I Know There's An Answer"). Ici, Kim Gordon n'arrête pas de répéter : *"Toi et moi brûlant en été"*, mais le rapport avec la crème brûlée ? *Il y a forcément une réponse*.



29 "J'aime... Regarder Les Filles"
Patrick Coutin
"...qui marchent sur la plage, leurs poitrines gonflées par le désir de vivre, quand elles se déshabillent et font semblant d'être sages". Avant d'être un voyeur, Coutin bossait à Rock&Folk — ceci expliquant peut-être cela.

30 "Desire"
Yello
"Le soleil souffle la lune, la chaleur matinale dépose un mince film de sueur sur mon visage, je brûle au soleil du matin". Qui dit chaleur dit désir — *"pour des yeux inconnus, pour un nom inconnu"*. Chez les Suisses, l'anonymat reste de mise.

31 "Bernie's Holiday Camp"
The Who
Chanson pour le film "Tommy". Dans le camp de vacances de son beau-père, le petit Tommy est ébloui par les activités : *"Quand je serai grand, j'aurai mon propre camp, il fera toujours beau, ce seront des vacances éternelles"*. Vœu exaucé avec "Tommy's Holiday Camp", composé par Keith Moon.



Remonter le moral de Debbie

32 "Sunday Girl"
Blondie
La *french version* dit : *"Quand je t'ai revu cet été, j'ai décidé, si ton amour était pareil au mien, je peux être Sunday Girl"*. Chanson écrite par Chris Stein pour remonter le moral de Debbie : leur chat (nommé Sunday Man) avait disparu. Ils ne l'ont pas revu cet été, ni le suivant.

33 "Right Now For You"
Al Kooper
"Les mésaventures tragiques d'un après-midi d'été, où les voisins se cachent derrière la clôture et hurlent à la lune". Kooper décrit-il sa participation à l'enregistrement du "Long Hot Summer Night" de Jimi Hendrix ?

34 "The KKK Took My Baby Away"
Ramones
"Elle est partie pour les vacances, elle a dit qu'elle allait à LA, mais elle n'y est jamais arrivée". Joe raconte comment Johnny lui a chouré sa copine — comparant son collègue au Ku Klux Klan. Il y a aussi l'ode à la plage de leur adolescence, "Rockaway Beach" — à la *Bitch Boys*.

35 "Summer's Day Song"
Paul McCartney
Une berceuse, sur l'excellent "McCartney II". Il avait déjà composé "Good Day Sunshine", après avoir écouté "Summer In The City". Harrison, alors qu'il se caillait dans le jardin de Clapton, aura une idée similaire, une conjuration : "Here Comes The Sun".

36 "Summer Babe"
Pavement
La *fille de l'été* de Malkmus, c'est l'ex d'un copain qu'il ne sait comment aborder. Elle est son été, mais rien n'est consommé. Il est où le machisme du rock'n'roll ?

37 "Le Sud"
Jacno
Reprise du classique de Nino Ferrer, où le Sud symbolise l'été, un endroit où il fait bon vivre. Il y a toujours un sud de quelque part, s'est dit Jacno — les vignes bordelaises, c'était son Sud.

38 "Rock Lobster"
The B-52's

"Boys in bikinis/ Girls in surfboards/ Everybody's rockin' ", et la *beach party* devient surréaliste, avec l'incruste de homards et piranhas, sans oublier une baleine en maillot de bain. Chérie, qu'est-ce que tu fais là ?

39 "Happy Holidays"
Hermine

Alors que tout le monde part se dorer en slip de bain, la narratrice et son cafard restent coincés dans leur lotissement. Un voisin craque et se défénestre. Plus que *happy* : *Suicide Holidays*.

40 "Holiday"
Metronomy

Où il est question de *"bikini"*, de visiter *"Paris"*, *"Germany"* et *"Rome"*, pour finalement ne pas bouger, la faute à la jalousie. Dans "The Bay", Metronomy célèbre directement l'English Riviera. Restons chez soi.

41 "Here Comes The Summer"
The Undertones

"Les filles avec leurs visages bronzés, allongées sur les plages, toutes couvertes de sable, leurs longues jambes au soleil, elles savent qu'elles sont belles" : bizarrement, leur hit sur la frustration, "Teenage Kicks", a été composé avant.

42 "Due Mondi"
Lucio Battisti

La pochette montre un soleil couchant en été avec fanfare d'enfants. Quand les gamins vont enfin se pieuter, Battisti peut parler de *"vine"* et *"sesso"*, place au mot d'ordre : *"Faites l'amour dans les vignes"*. Quelques années plus tard, c'est toute l'italo-disco qui célébrera l'été et l'érotisme.

43 "Celebrated Summer"
Hüsker Dü

L'été ? Période idéale pour zoner et se retourner la tête. *"La fin de l'école, c'est le moment de devenir incontrôlable"*. Ou encore : *"Se bourrer la gueule sur la plage, ou jouer dans un groupe"*. Voilà un honnête programme.

44 "Back At The Funny Farm"
Motörhead

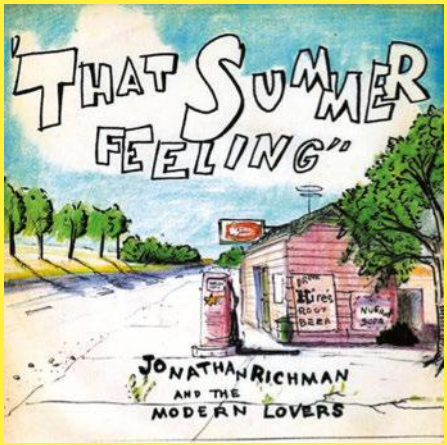
"Reste calme, ne t'inquiète pas, c'est juste des vacances". Drôle de villégiature : la *"ferme marrante"* de Lemmy, c'est une clinique, HP ou désintox. *"J'ai l'impression que mes deux jambes sont mortes, quelle était cette injection ?"*. Bonnes vacances !

45 "Love Always Remains"
MGMT

"L'océan et le soleil sont toujours là, pour vous rendre heureux". A l'image de sa première pochette, les débuts de MGMT sont un grand trip estival. Et le duo n'est toujours pas passé de saison.

46 "Holiday In Cambodia"
Dead Kennedys

Que faire d'un crétin ? L'envoyer *"where you'll kiss ass or crack"* : au Cambodge, sous le régime de Pol Pot, pour des vacances punition. Biafra a refusé que le morceau soit utilisé par Levi's, le reste du groupe lui a collé un procès.



47 "That Summer Feeling"
Jonathan Richman And The Modern Lovers

"Cette sensation d'été va revenir un jour te hanter" : selon l'auteur, ce qui arrive l'été laisse toujours des marques profondes (il n'est pas question des coups de soleil).

48 "Someone Somewhere In Summertime"
Simple Minds

Qui et où, on ne sait pas, mais quand, oui : en été. Un des rares bons morceaux des *Esprit Simples* — il y a aussi "Big Sleep", mais là, on ne sait même pas quand.

49 "Sunshine Superman"
Donovan

Sunshine, c'est le nom de code du LSD. Ce hit prépare le terrain à un premier été de l'amour (1967), qui enfantera un genre musical : la sunshine pop — de "Let's Go to San Francisco" à "Time Of The Season". Faites l'été, pas l'hiver.

50 "Higher Than The Sun"
Primal Scream

Rejeton du second été de l'amour (1988), quand l'acid house contamine le rock, de New Order ("Technique") aux Stone Roses. L'ecstasy est le nouveau sunshine.

51 "Holiday"
Madonna *vs* Happy Mondays

Même titre, deux visions. Les vacances, pour Madonna, c'est *"celebrate"*, *"It's time for the good times"*. Pour les Mondays : *"I smell dope, I smell dope, I am smelling dope"*. En fait, l'idée est la même : le congé, c'est d'abord pour les neurones.

“Les années 80 commencent ici”

THE CURE

Le groupe de Robert Smith célèbre ses 40 ans d’existence. Quatre décennies de mélancolie adolescente et de réinvention musicale ici analysées.

PAR ALEXANDRE BRETON

LA SCENE SE PASSE EN 1986, *annus horribilis* où les hideux Europe monopolisent les charts internationaux. Le nuage radioactif en provenance de Tchernobyl s’est, par miracle, arrêté à la frontière franco-belge, un ancien nazi est élu président en Autriche et Paris vient de subir une vague d’attentats. L’époque est sinistre. Mais, il y a la musique, des musiques tristes, parfois dansantes mais tristes, que l’on attrape tard le soir sur Ouï FM ou Radio Enghien, que l’on se procure chez Armadillo à Toulouse ou Lolita à Perpignan. De l’oxygène, la mélancolie en insuffle, par salves, et notre noirceur est un refus, un garde-fou dressé contre tout ce que ce monde a de sordide.
A la fin de “Pornography”, dans une sorte de vortex assourdissant, on avait bien entendu Robert Smith hurler : “*I must find this sickness/ Find a cure*”, et rien, pour beaucoup d’adolescents, ne pouvait être plus fédérateur. Un remède. Un remède à la fois puissant et paradoxal.

Photo Claude Gassian

En cette année 1986, pour la première fois depuis sa création officielle en 1978, The Cure ne sort pas de disque, mais une compilation, "Standing On A Beach" — deux fois disque d'or en France — et revisite déjà son passé en remixant un single inaugural, "Boys Don't Cry". Passant de l'obscurité à la lumière, le groupe franchissait un seuil décisif en accédant — pour le meilleur et pour le pire — à la reconnaissance internationale, devenant ce qu'on appelle une *valeur sûre* depuis la sortie, fin août 1985, de son sixième album, "The Head On The Door" dont s'écouleront plus d'un million d'exemplaires. Acheté 75 francs aux Halles, la pochette exhibait un visage terrifié, au flou jaune verdâtre, avec ce qui ressemblait à un feu follet au-dessus de la tête, deux mains atrophiées sur la bouche et une troisième, plus large, près de l'oreille gauche, le tout sur fond noir glauque. On apprendra que cette tête affreuse faisait référence à une vision nocturne de Smith qui, enfant, la voyait surgir au-dessus de la porte de sa chambre, peut-être à la même époque que ces visions hallucinées d'une fillette qu'il nommera "Bunny" et croira, plus tard, rencontrer dans un aéroport, lui inspirant la ballade triste "Catch" sur l'album "Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me" de 1987. Ce visage effrayé était aussi, dira Smith, celui de sa petite sœur Janet, elle-même compagne de Porl Thompson, ami d'adolescence et guitariste virtuose au sein des premières formations pré-Cure, qui rejoindra ensuite le groupe en 1984, pour l'album "The Top". Thompson était en outre le co-fondateur, avec Andy Vella, de la société de design Parched Art, qui signera la pochette grise de "Faith", en 1981 et celle, plus *flashy*, de "The Top", en 1984. En plus de sa musique, The Cure imposait une dimension visuelle forte qui jouera à plein dans cet emballement autour d'un groupe qui, en faisant danser sur des paroles comme *"Yesterday I got so old, I felt like I could die"* ("In Between Days"), avait, plus qu'aucun autre, rendu pop la mélancolie et mélancolique la pop.

Robes à fleurs

La scène, donc. On est le 4 octobre, c'est un samedi en milieu de soirée. Michel Drucker, coincé dans son costume-nœud papillon noir, s'est entretenu avec les acteurs principaux de la série "Dallas" et Champs Elysées touche à sa fin. "*Zeukiour*" annoncé, retentissent aussitôt les trois premiers accords de "Boys Don't Cry". La caméra glisse alors de la Stratocaster de Laurence Tolhurst (sic) à la basse de Simon Gallup pour finalement montrer, dans ce décor pompier, Robert Smith, méconnaissable, entortillé gauchement autour de son pied de micro. C'est du playback, mais le clou, c'est le look : Smith, maquillé comme une putain de boulevard, porte les cheveux courts et le groupe arbore de vilaines robes à fleurs mal taillées. Tout cloche, mais la farce est évidente, totalement à contre-courant de l'imagerie sombre et flamboyante qui s'est répandue comme tâche d'encre autour de Robert Smith. Deux minutes trente plus tard, le public endimanché applaudit par courtoisie mais fait la gueule. Quant à Drucker, toujours souriant, malgré les 41% de bonus d'audience récoltés il ravale sa colère. Cette scène est à double-fond.

Elle confirme le tournant amorcé plusieurs mois auparavant par un groupe qui dorénavant naviguera entre deux eaux : l'underground et le commercial, l'intimisme et l'exubérance, l'introspection et la légèreté pop. En France, on parle de *Curemania*, un phénomène dont même Le Monde se fera l'écho. Et Smith est devenu un *personnage*, jouant de gaucherie et de malice, omniprésent jusque dans les magazines pour midinettes comme OK ou Podium. Lors des manifestations d'hiver contre la loi Devaquet, c'est un clone de Smith qui fait la couverture de VSD ; de partout, surgissent des hordes de sosies, en costume noir large, yeux cernés de khôl, cheveux crêpés montés en araignée. Au premier concert du groupe à Bercy, en décembre 1985, 20 000 *Robert Smith* dansent sur "A Forest", pleurent sur "Charlotte Sometimes". Seul Bowie, lors de sa prestation à la BBC en 1972, généra un tel effet d'identification massive. Un devenir alien refaisait donc jour, fascinant. Le point commun entre les deux phénomènes étant, par ailleurs, cette ambiguïté sexuelle, un trait certes saillant des années 80 (Soft Cell, Depeche Mode), mais poussé à un point paroxystique dans la Curemania. Avec cet élément à la fois baroque et austère : l'exubérance capillaire, la tenue endeuillée. Ce phénomène ne manquait pas de sel pour un groupe dont la presse anglaise, six ans auparavant, s'amusait à pointer qu'il ne ressemblait à rien ! "*Ils ont l'air si jeunes, comme des fils de familles sans histoires, protégés et propres*", écrivait Dave McCullough dans Sounds en 1979... Mais ce qui se passe, à ce moment-là, c'est non seulement un changement de cap musical — une renaissance — mais aussi l'émergence d'un trait distinctif de la réception du groupe : Cure devient un groupe clivant, qui suscite crispation et adulation, y compris au sein de son public — ou de *ses* publics, plutôt. Et s'il est un *remède*, celui-ci n'est pas sans effets secondaires, liés à son parcours et à son impact profond depuis 1979.

Cure suscite crispation et adulation, y compris au sein de son public

Après avoir changé plusieurs fois de noms depuis ses débuts en 1973 — Obelisk, Malice, Easy Cure — et de personnel, The Cure, trio de gamins de 19 ans (Robert Smith, Lol Tolhurst et Michael Dempsey) tous originaires de la cité-mouroir de Crawley, au sud de Londres, débarque avec un album hésitant esthétiquement, marqué par le minimalisme nerveux de Wire ou des Buzzcocks : "Three Imaginary Boys". Les trois ont déjà bien écumé le circuit des pubs et salles locales, dont le Rocket à Crawley. Un titre, "Heroin Face", publié sur la face B de la version cassette du live officiel "Concert" de 1984, témoigne de leur son à cette époque, 1977 : du punk binaire, avec cette voix hargneuse de Smith, jouant sur une Top 20 dégotée 20£ chez Woolworths. Publié en mai 1979 par Fiction, le tout-jeune label du visionnaire Chris Parry (en 1977, il signera The Jam, Sham 69 et Siouxsie), l'album jouit d'une couverture médiatique notable. Ian Birch du Melody Maker lance les paris : *"Les années 80 commencent ici."* L'album avait été précédé par deux *singles* à l'efficacité folle, en 78 : le camusien "Killing An Arab" et le spleenétique "10:15 Saturday Night", composés par Smith à 16 ans. Suivront, en juin 79, le *beatlesien* "Boys Don't Cry", qui ne convaincra guère, puis, en novembre, "Jumping Someone Else's Train". Ces premiers singles, marqués par une écriture déjà assurée, annoncent déjà la bipolarité musicale de Cure : un versant pop, un versant introspectif, versatilité qui restera l'une des caractéristiques du groupe et façonnera sa discographie où alterneront les albums à tonalité dominante pop — "Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me" en 1987, ou "Wish" en 1992 — et ceux plus sombres — la trilogie de 80-82, "Disintegration", en 1989, "Bloodflowers", en 2000 ou "The Cure", en 2004.

Suite page 54

THE

TOP 10 THE CURE

PAR BENOIT SABATIER

01 "Boys Don't Cry" *(1980)*

Le premier Cure sorti aux Etats-Unis : une version remaniée de l'album anglais, "Three Imaginary Boys". Sur les treize morceaux,

cinq fantastiques ("So What ?", "Meat Hook", "It's Not You", "The Weedy Burton", plus la reprise de "Foxy Lady") ont été remplacés par trois singles encore meilleurs : "Jumping Someone Else's Train", "Boys Don't Cry" et "Killing An Arab" — plus le puissant "Plastic Passion", et "World War". Bref, en alliant le génie mélodique des Buzzcocks et la mélancolie de Joy Division, le Cure des débuts défonce tout.

02 "The Head On The Door" *(1985)*

Disque d'or en France, Grande-Bretagne et même aux Etats-Unis, vidéos matraquées sur MTV : place à la Curemania. Tous les morceaux sont signés Smith. Les sectaires de l'époque

se plaignent d'une compromission pop, comme si The Cure n'avait jamais été pop. "In Between Days", "A Night Like This", "Push", "The Baby Screams", "Close to Me", "Sinking", l'album regorge de grands morceaux addictifs, chantés d'une voix unique, magnifique. Tour de force : mixer le glauque et le lumineux, le désespéré et le coloré, rendre stroboscopique le claustrophobique.

03 "Pornography" *(1982)*

Clôt la trilogie *dark*. "Seventeen Seconds" et "Faith" concourent au même niveau, mais "Pornography" possède un son moins maigrelet, vaporeux, plus soufflant, compact,

aussi oppressant que flamboyant. Dès le premier morceau, les 6 minutes 42 de l'ahurissant "One Hundred Years", on se prend en pleines oreilles une cold wave devenue spectorienne. Un "Cold Turkey" post-punk, "Les Fleurs Du Mal" eighties, l'aboutissement du *no future* : pas de colère, de souffrance, de remède, d'échappatoire, de paradis artificiel, la musique ne doit exprimer que noirceur, morbidité, nihilisme et désespoir, avec un son tribal, glacial, martial, sépulcral, tétanisant. Une époustouflante plongée au cœur des ténèbres.

04 "Seventeen Seconds" *(1980)*

Le "Low" ou "Before And After Science" d'une

nouvelle décennie — qui ne s'annonce pas très fendarde. Des lambeaux de mélodies hypnotiques, un chant absent et rare, un son minimal et brumeux, il faut dépasser la monotonie atmosphérique de l'ensemble pour se laisser magnétiser par "At Night", "Three", et les deux sommets : "Play For Today" et "A Forest", extraordinaires.

05 "Japanese Whispers" *(1983)*

Sur ses trois albums précédents, Cure s'est enfoncé dans le glacial. Pas possible d'aller sonder les abysses plus loin : Robert ouvre les fenêtres

pour ses trois nouveaux singles, "Let's Go To Bed", "The Lovecats" et le démentiel "The Walk", produits par Steve Nye (Bryan Ferry, Japan), regroupés sur cet album avec leurs splendides face B. Une compilation transitoire ? Exact, avec des bombes qui coalisent le meilleur de l'ancien Cure (cold wave mélancolique) et du futur Smith (pop sautillante).

06 "Faith" *(1981)*

L'album où l'influence de Neu! se fait le plus sentir (comme chez PiL), mais aussi celle du "Third" de Big Star, pour le côté totalement plombé et carrément bouleversant — le

tout façon minimale gothique : guitare aigre, synthé claustro, rythmique psalmodique, chant affligé... Sommets : "Primary", "All Cats Are Grey", "Doubt", et surtout "The Funeral Party", plus belle chanson d'enterrement de tous les temps. "Charlotte Sometimes", enregistré à la même époque, ne sortira qu'en single.

07 "The Top" *(1984)*

Leur album le plus sous-estimé. Catalogués comme les princes des ténèbres, œuvrant dans

des tons qui vont du gris au noir, les Cure enregistrent un disque psych-pop ultra coloré, avec des flashs de rouge, vert, jaune, bleu... Du trépidant et enjoué "The Caterpillar" au furieux garage-rock "Give Me It" en passant par l'émouvant "Piggy In The Mirror" : une sorte de "Magical Mystery Tour" dans un manoir hanté.

08 "Disintegration" *(1989)*

Les compositions sont d'un excellent niveau (d'un bout à l'autre), l'album possède une cohérence sonore impressionnante, mais en dix ans,

on passe à quoi ? Des Buzzcocks à Genesis : "Disintegration" sonne comme une version post-cold wave de "The Lamb Lies Down On Broadway". Devenu un gros groupe qui joue dans des stades américains, Cure enregistre des chansons plus pesantes. Reste la beauté solennelle d'un chant du cygne.

09 "The Complete B-Side Collection 1979-1989"

Des morceaux pas assez bons pour apparaître sur les albums ? Cette compilation permet de saisir l'incroyable niveau curiste de l'époque.

"A Few Hours After This", face B de "In Between Days" : démentielle. Celle de "Close To Me", "A Man Inside My Mouth" : splendide. Pour la première période : "I'm Cold", "Another Journey By Train", "Splintered In Her Head"... Fin des eighties : "2 Late" (fantastique), "Sugar Girl", "Babble", "New Day". Des morceaux soi-disant mineurs largement supérieurs aux chansons majeures de ces 25 dernières années.

10 "Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me" *(1987)*

The Cure a été un incroyable groupe à singles

— sachant qu'avant cet album, les autres morceaux n'avaient rien de bouche-trous. Ici, deux singles valent surtout le coup, "Catch" et "Just Like Heaven", un classique pop d'une beauté stupéfiante (comme "Friday I'm In Love" sur "Wish"). Ensuite, même les singles passeront pour des morceaux de remplissage. ❑

Tour de force : mixer le glauque et le lumineux, le désespéré et le coloré, rendre stroboscopique le claustrophobique

Photo Frédéric Reglain/ Gamma-Rapho/ Getty Images

Cure devient commercial sans pour autant perdre son intégrité

Certains albums en tenteront la conciliation, tels "The Head On The Door", en 1985, "Wild Mood Swings" en 1996 ou "4 : 13 Dream" en 2008. Sans parler des singles, reproduisant à leur tour ce côté Jekyll et Hyde. Pour cette raison, le groupe est une contradiction, elle-même à l'origine d'un malentendu, dès son premier album. Lorsque "Three Imaginary Boys" est publié, en mai 1979, la première version des Cure a déjà fait son temps, selon Smith qui regrettera d'avoir laissé sortir une compilation de ce que le groupe n'était déjà plus, musicalement, plutôt qu'un reflet fidèle du son qu'il avait en tête. Ce son que lui inspiraient "Low" de Bowie, "Astral Weeks" de Van Morrison ou "Five Leaves Left" de Nick Drake. Résultat, en 1980, Simon Gallup remplace Dempsey à la basse, et Matthew Hartley ajoute le Korg à la palette sonore du groupe. Avec l'aide de Mike Hedges, Smith accouche du son de Cure à travers un album crépusculaire, cérébral et minimaliste, quasiment écrit en une nuit comme la bande originale d'un film imaginaire : "Seventeen Seconds". Climats brumeux, instrumentaux en apesanteur, voix lointaine, réverbérations, delay ou effets liquides (flanger) vont dorénavant caractériser le son Cure qui, dès lors, n'a plus d'équivalent. Mais cette quête est aussi une lente descente aux enfers, accélérée par les toxiques. Passant du gris à l'anthracite, "Faith" suit en 1981, plongeant le public des débuts dans un nouveau désarroi. A son propos, Mike Hedges déclarera : *"La plupart des chansons sont faites pour se pendre."* De l'amour de Smith pour la pop il ne reste guère que le single "Primary", au profit de longs thrènes plaintifs. L'écriture acquiert une puissance poétique et une solennité époustouflantes ; la voix s'éloigne davantage, noyée sous une basse sinueuse et des synthétiseurs sulpiciens. Marqué par une série de deuils, Robert Smith, qui se fout pas mal des critiques autant que de l'idée de succès, s'enfonce dans un abîme que l'art cisèle somptueusement, et les concerts sont des messes cathartiques, où il finit souvent en larmes. Cure scelle alors son statut de héraut mélancolique. Un remède paradoxal, donc. La morbidité atteindra son climax avec le trou noir du groupe, "Pornography". Œuvre ultime, sortie en mai 1982, avec sa pochette rougeoyante censée représenter Marilyn Monroe en état de combustion, cet album est excessif à tout niveau, tant par l'économie martiale de la production, co-signée par l'ex-Associates Phil Thornalley, que par l'extrême noirceur des thèmes et du chant de Smith. Ce chef-d'œuvre, s'ouvrant sur le vers définitif *"It doesn't matter if we all die"* ("A Hundred Years") est aussi l'épilogue du groupe qui est devenu une institution *underground ;* les concerts tournent au chaos, Smith est un corps supplicié, grimé, dévoré par ses démons. En juin 1982, c'est l'explosion, The Cure est mort. Mais Smith ne finira pas comme Ian Curtis.

Everest pop

A peine six mois plus tard, virage à 180 degrés, Smith enregistre, avec le fidèle Tolhurst, une *"chanson stupide"*, "Let's Go To Bed". *"Un coup, une magnifique forme de vandalisme musical"* selon Chris Parry. Coup de génie, la vidéo est assurée par Tim Pope, qui avait déjà officié pour Soft Cell, et deviendra l'un des éléments-clés de la nouvelle identité visuelle de Cure et de la confection de ce personnage de clown excentrique de Smith, qui y trouvera longtemps refuge. Suivront la perle synth-pop "The Walk" et le jazzy-bancal "The Lovecats". Parallèlement, Smith rejoint, pour la seconde fois, Siouxsie And The Banshees, pour leur tournée de 1983, immortalisée sur le live "Nocturne". Siouxsie est un pôle d'attraction puissant pour Smith, son double féminin. Dans une interview donnée à la même période, alors qu'on l'interroge sur le thème récurrent du double dans ses textes, Smith confiera regretter de n'avoir pas eu de jumeau en qui se retrouver. Siouxsie, comme plus tard Simon Gallup, remplira cette fonction de *"jumeau par élection"*. A la limite, Robert Smith, à peine deux ans plus tard, se disséminera lui-même dans les millions de clones que son image essaimera, se faisant, dès lors, support d'identification qu'il ne cessera de performer tout en s'efforçant, en vain, de la contredire. Ce mouvement de construction/destruction a sa source dans ce tournant pop qui conduira à notre scène de 1986. Avec "The Top", qui est peut-être le seul album solo de Smith qui s'entoure pour l'occasion de Phil Thornalley à la basse, de l'ex-batteur d'Hawkwind, Andy Anderson et Porl Thompson à la guitare, la trilogie froide semble enfin surmontée. Smith retrouve goût à son groupe — ce dont témoigne le somptueux live officiel "Concert" — et trouvera la formule gagnante, fin 1984, en intégrant le batteur Boris Williams et, de nouveau, l'alter ego Gallup. C'est ce quintette d'une cohésion extraordinaire qui fera accéder Cure à la lumière et durera jusqu'à l'album "Wish" de 1992, exception faite de Tolhurst. Cure devient commercial, sans pour autant perdre son intégrité. Car, si la mélancolie est surmontée, elle l'est par son infusion de la pop, par ce qu'elle y instille. Si bien que la trilogie ne cessera de travailler l'œuvre ultérieure, certes plus éclectique, du groupe qui en portera toujours la trace indélébile, malgré les Everest pop atteints par Cure sur chacun d'eux, tels "Close To Me", "Just Like Heaven", "Lullaby" ou "Friday I'm In Love". Et en même temps, si toute la production ultérieure à 1985 est une manière ambivalente *d'en sortir* — effort prodigieux qui aura pour revers les annonces épuisées de Smith du *dernier* album ou de la *dernière* tournée — en outre, la trilogie demeurera l'aune à laquelle tous les albums ultérieurs seront évalués, par la presse, le public ou Smith lui-même. Et ce qu'il y a de frappant avec les deux albums de la décennie 2000, "Bloodflowers" et "The Cure", sortis respectivement en 2000 et en 2004, c'est leur référence explicite, assumée, à cette origine. Au point que Smith ira jusqu'à présenter, d'une part, l'intention initiale de "The Cure" de 2004 comme une tentative d'aller *plus loin* que "Pornography", et, d'autre part, "Bloodflowers", comme le troisième chapitre d'une trilogie le reliant à "Pornography" et "Disintegration".

Fidélité inouïe

Quarante ans plus tard, de quoi The Cure, et donc Smith son géniteur autant que sa progéniture, aura-t-il été le remède ? Il y a quelque chose de proprement sidérant dans les concerts-marathons du groupe, depuis vingt ans. Le groupe, toujours si généreux et exigeant, jouit d'un statut qui semble inversement proportionnel à la production d'albums, raréfiée — aucun album n'ayant été publié depuis 2008. En revanche, The Cure, devenu essentiellement un groupe de scène, s'est aussi imposé comme son propre archiviste auprès d'un public d'une fidélité inouïe. Les corps vieillissent, mais la voix de Robert Smith, ce chant d'adolescent désespéré ou facétieux, demeure une singularité, un objet artistique à elle seule. Le personnage de Robert Smith est certes devenu une figure monstrueuse, mais dont la monstruosité est une clé de ce que fut ce remède puissant. C'est un corps devenu monstrueux, d'avoir mélancoliquement absorbé notre mélancolie, d'en avoir été le lieu où elle pouvait s'épancher, se rebrancher sur les ressources inouïes de ses rêveries intemporelles. The Cure n'a pas transformé le monde, il a été la musique d'une *résistance mélancolique* au monde. "Out Of This World", comme l'indique explicitement le titre qui ouvre le baudelairien "Bloodflowers". Nous lui avons donné notre boue, il en a fait de l'or. ★

Photo Archives Rock&Folk-DR

“Si vous m’aviez dit que je serais là quarante ans après ...”

THE CURE 7 JUILLET 2018, HYDE PARK (LONDRES)

Devant 65 000 fans cuits au soleil, *Bob* et ses fidèles donnaient dans les bois londoniens un concert-jubilé d’anthologie.

40 ans, jour pour jour, après son premier concert au Rocket à Crawley, dans la banlieue de Londres, The Cure se met en vedette au British Summer Time d’Hyde Park devant 65 000 personnes pour fêter son anniversaire. Plus tôt dans la journée, Goldfrapp, Interpol, The Twilight Sad, Slowdive, Ride et autres groupes sélectionnés par Robert Smith entamaient les festivités sur les différentes scènes. Peu après 20 heures, Robert Smith et ses plus fidèles compagnons (Simon Gallup, Jason Cooper, Roger O’Donnell et Reeves Gabrels) font leur apparition sous un soleil encore de plomb. *“Je parlerai plus tard, pour le moment j’utilise toute mon énergie pour ne pas fondre !”* s’exclame Robert Smith. Le concert commence par “Plainsong”, de l’album “Disintegration” qui avait propulsé le groupe au top 3 des charts anglais en 1989. Pas de nouveaux titres ce soir, beaucoup de hits mais aussi quelques chansons un peu plus obscures comme “Burn”, qui fait partie de la bande originale du film “The Crow” ou le magnifique “If Only Tonight We Could Sleep” de l’album “Kiss Me, Kiss Me, Kiss Me”. Ce fut un set complémentaire à celui du Queens Elizabeth Hall deux semaines plus tôt. Le set principal s’achève sur le titre “Disintegration”, tranchant, Robert Smith criant sa fatalité. Après un court break, ils remontent sur scène pour une enfilade de hits qui ont marqués leur carrière. *“Vous y avez droit, même s’il s’agit du mauvais jour”* lance Robert Smith avant “Friday I’m In Love”, le public, ravi, n’en a que faire qu’on soit samedi. Enchaînement magique, avec “Jumping Someone Else’s Train”, “Grinding Halt”, “10:15 Saturday Night”, “Killing An Arab”. *“Si vous m’aviez dit que je serais là quarante ans après le concert au Rocket, je ne l’aurais jamais imaginé”*, sa voix toujours aussi pure. Robert Smith remercie la foule : *“On se revoit bientôt”*. Le rendez-vous est pris.

GAELLE BERI (TEXTE ET PHOTO)

Setlist

Plainsong/ Pictures Of You/ High/ A Night Like This/ The Walk/ The End Of The World/ Lovesong/ Push/ In Between Days/ Just Like Heaven/ If Only Tonight We Could Sleep/ Play For Today/ A Forest/ Shake Dog Shake/ Burn/ Fascination Street/ Never Enough/ From The Edge Of The Deep Green Sea/ Disintegration

(rappel) **Lullaby/ The Caterpillar/ Friday I'm In Love/ Close To Me/ Why Can't I Be You ?/ Boys Don't Cry/ Jumping Someone Else's Train/ Groinding Halt/ 10:15 Saturday Night/ Killing An Arab**

Un certain chic cool fifties

LA CHEMISE HAWAIENNE

Portée par Elvis Presley, Tony Montana, Harry S Truman ou Ace Ventura, la chemisette à imprimés née dans l'archipel du Pacifique est devenue l'emblème de la décontraction estivale. Voici son histoire.

PAR PATRICK EUDELINE

On va donc se repencher sur la triste affaire de la chemise à col transformable. J'ai treize ans à peine. Le fin du fin est la chemise Oxford, ou Ben Sherman. Avec les longues pointes et tous les détails (trois boutons au col, patte de serrage, etc.) et j'en rêve. Depuis ma naissance, je n'ai porté que des trucs un peu larges, manches courtes… Les Oxford me font rêver. Ce sont celles… de tout le monde en fait ! Je le sais ! Je passe mon temps à inspecter les pochettes de disques au très fourni rayon souterrain du Bon Marché. Mon père m'emmène un jour acheter une chemise. Oui. Aux Magasins Réunis rue de Rennes, destinés à devenir la Fnac quelques années plus tard. J'insiste, bien sûr. Je veux mes pointes boutonnées et rien d'autre. Mon père est parti pour une chemise à col transformable. En clair, le contraire du grand col dont je rêve. Il y a — comment dirais-je ? — clash. Mais je repars triomphant avec ma première Oxford. Couleur pain brûlé, cintrée, idéalement coupée. Je l'userai jusqu'à la corde. C'était ma première fringue rock. J'entrais dans le monde.

Les chemises hawaïennes sont à col transformable.

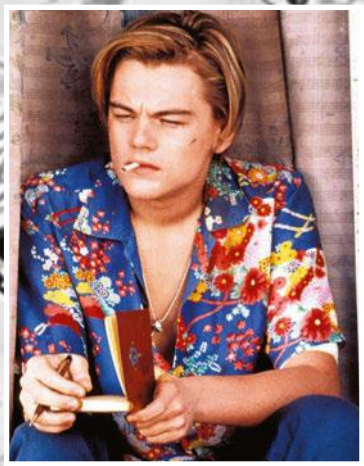
Les chemises hawaïennes reviennent à la mode. Chez Lanvin, Stella McCartney comme chez Kooples. Elles ont toute une histoire. Fascinante. Mais je n'en ai jamais porté. Elles sont l'épitomé d'un certain chic cool fifties à la Elvis/ Brando : je suis né au monde avec les Beatles. Et les goûts qui allaient avec. Mon premier contact avec les chemises hawaïennes, même si je la connaissais déjà, bien sûr, mot et concept, ce fut avec les rétros des Halles. Ces jeunes gens en Cadillac et Dodge décapotables réinventaient les fifties. Ils vivaient parfois dans des appartements à Saint-Maur où le moindre bouton de porte était garanti d'époque… Comme chez Hugo et Chino. L'un d'entre eux allait former les Go-Go Pigalles, l'autre — son petit frère — jouer avec Asphalt Jungle, période "Planté Comme Un Privé". Nous sommes en pleine période Dolls et glam — mais nous réapprenons les fifties, découvrons le rockabilly et toute une culture en noir et blanc dont les Cramps se feront les hérauts. Précédemment, on ne croisait que rockers ou bikers en jeans délavés à corde, santiags, banane et perfectos. Nul *cat*, jamais. Jusqu'en 1973. Mais, soudain, le groupe Sha Na Na et, surtout, Flash Cadillac And The Continental Kids montrent l'exemple. Il y a désormais Fonzie, "Happy Days" et "American Graffiti".

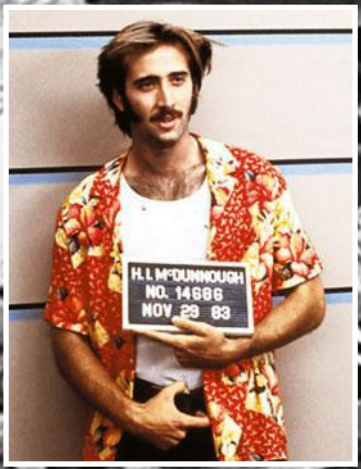
Photo Archives Rock&Folk-DR

Dennis Wilson

Il y a, aux Halles, de nombreuses boutiques de fringues vintage. Où vont les cats — ou rétros ? Il y a nuance. Ces derniers passent leur temps à guetter les rétrospectives Busby Berkeley, écoutent les Andrew Sisters et traînent avec les Gazolines, quand les premiers se concentrent sur Alis Lesley, Jack Scott ou Warren Smith. Les rétros, donc, sont aux Halles, avec leurs innombrables commerces de fripes ou de fringues *Hollywood*. Dans ces échoppes, on trouve des robes de cinéma en vichy, d'authentiques Levi's 501 red tab (et donc larges, comme Dean ou Brando. Je n'ai porté de ma vie que des 505, sixties et étroits et des 511 velours) et la légendaire chemise hawaïenne avec boutons coco.

On pouvait, bien évidemment, trouver à l'aube des sixties naissantes quelque twisters pour arborer ladite chemise : c'était celle d'Elvis dans "Sous Le Ciel Bleu D'Hawaï ! Et les surfeurs première génération l'adoraient. Mais pour le reste de la décennie, on le verra... on ne trouvera que des beatniks largués ou à la plage (Ginsberg ! ou Hunter S Thompson dans "Las Vegas Parano", où l'hawaïenne est omniprésente) ou quelques dealers de mauvais goût pour l'arborer. Il se trouve bien une poignée de s*pécialistes* pour prétendre que la chemise hawaïenne était un emblème hippie...
Ah bon ? Vraiment ? Qui ? Où ? Quand ? Jerry Garcia, un jour de dépression peut-être ? Non, la chemise hawaïenne n'avait pas survécu à l'invasion anglaise. En fait, à l'orée des seventies, on la trouve pour rien dans les surplus. Par le fait, peut-être que certains *hippies des champs*, guère concernés par la mode, l'ont alors adopté pour des raisons d'économie. Sinon... Non. Hippies et chemises hawaïennes, on ne voit pas.
Cette chemise hawaïenne, il est donc temps d'en narrer l'histoire.
Les tissus africains wax, les boubous... Tout cela vient de Hollande.
Aussi vrai que le jean vient de Nîmes. Euh non ! De Gênes.
Et la chemise hawaïenne est en fait... une invention japonaise.
A la fin du 19ème siècle, Hawaï a besoin de main-d'œuvre pour les champs de canne à sucre et *recrute* des immigrés japonais.
Ceux-là travaillent torse nu, ce qui choque les missionnaires.
Ceux-ci imposent donc le port de chemises. Les pauvres ont apporté dans leurs bagages le tissu traditionnel tapa. Avec celui-ci, ils fabriquent une chemise ample, à manches courtes, illustrée à la manière du kimono de fleurs locales dessinées, et boutonnée avec du bois de cocotier. Une ressource locale.
La chemise dite hawaïenne est née. Même si elle ne s'appelle encore que le palaka. Et puis très vite, c'est l'Aloha shirt.
Dès les années 30, elle est plébiscitée par les touristes et militaires en garnison qui la trouvent fort couleur locale, elle fait vite le voyage d'Hawaï aux Etats-Unis. Mais c'est le boom *casual wear* de l'après-guerre qui la lance vraiment. Harry S Truman en est vêtu en 1951 sur une couverture de Life. Les plus belles, les meilleures, celles qui aujourd'hui valent de l'or sur le marché vintage sont fabriquées par Alfred Shaheen ou par la marque américaine Reyn Spooner qui, elle, existe encore.
Et puis surtout... mode de vie Tiki (tahitien, donc), Aloha shirt, chinos et collier de fleurs, guitare hawaïenne (slide !), limbo et hulah hoop (même si ces derniers n'ont rien à voir), vahinés, ukulélés...
Tout cela devient fort à la mode et symbolise un certain hédonisme. L'éclosion de la civilisation des loisirs, en fait. Hawaï est rattaché en 1959 aux Etats-Unis. La messe est dite. Ce sera l'invasion.





Symbolisée par le “Sous Le Ciel Bleu D’Hawaï” de 1961, bien sûr, avec le hit “Blue Hawaii”, mais le film n’est que la crête d’un réel tsunami : les films hawaïens pullulent. Avec Annette Funicello et toute la clique en bikini. “Hawaii”, “Paradis Hawaïen”, “Des Filles, Encore Des Filles !” (avec Elvis encore, dans les deux derniers).
La mode de Hawaï se prolonge jusqu’à 1966.
C’est que... les Beatles sont arrivés ! Et ont mis un point final à nombre de modes. Surf, Hawaï, girl groups, danses par milliers.

L’obsession fifties du début des seventies la relance donc un temps mais le punk la tue. Malgré Tom Selleck (“Magnum”) ou Carlos et leurs efforts pour la réimposer dans les années 80. Enfin... réimposer, c’est un bien grand mot. Antoine nous attriste avec les siennes (lui qui fut si élégant, en costard de velours orange par exemple... mais c’est son côté Gauguin) ainsi que le défunt Corbier. Elle est devenue, quasiment, un argument comique.
Il en reste néanmoins quelques uns pour sauver l’honneur de la chemise hawaïenne. Pacino bien sûr ! C’est la chemise de “Scarface”.

De “Arizona Junior” également... De George Clooney ou de Leonardo Di Caprio parfois. Hélas, cela ne peut suffire.
Jusqu’aux années 2000, c’est une lente et inexorable décrépitude. La qualité se meurt, les imprimés deviennent approximatifs, le look se ringardise... Bottes mexicaines, pantalons de cuir, coupes de cheveux seventies héritées de Keith, Steve et Bowie (non ! je n’emploierai pas l’immonde, ignorante et anachronique expression de mulet !), Perfecto... C’est le lot des plus belles choses. Jusqu’à l’intuition d’Hedi Slimane en 2015. Celui-ci a su flairer, via Doherty et les autres, le retour du rock en 2002 ? Il croit désormais en la chemise hawaïenne. Bingo et carton plein. On en trouve aujourd’hui partout. De pâles imitations, portées par exemple avec — encore ! — un Perfecto (la fringue préférée des présentateurs TV désormais...), mais rien ne vous empêche, ô jeunes gens tentés par les fifties, d’aller fouiller chez Mamie Blue (Paris, rue Rochechouart...) pour dénicher le *genuine* article.
La chemise hawaïenne peut encore claquer des doigts, à la mine de rien. Suffit d’avoir le regard fiévreux qui va avec et de ne surtout pas sourire ou respirer le bonheur. Tout est une question d’attitude. ★

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

24.25.26 AOÛT 2018

VEN. 24 AOÛT

PNL • DIE ANTWOORD
MIKE SHINODA

SAM. 25 AOÛT

THIRTY SECONDS TO MARS
LIAM GALLAGHER
CHARLOTTE GAINSBOURG

DIM. 26 AOÛT

JUSTICE • MACKLEMORE
POST MALONE

ET AUSSI

BLACK STAR (YASIIN BEY & TALIB KWELI) Live Band
CARPENTER BRUT • PARCELS • BONOBO
GLASS ANIMALS • CIGARETTES AFTER SEX
PLK • THE BLACK ANGELS • ANNA CALVI
BICEP Live • **NICK MURPHY** FKA CHET FAKER • **Y.O.T.A**
KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD • **THE LIMIÑANAS**
FAT WHITE FAMILY • WOLF ALICE • YELLE CLUB PARTY
IDLES • GEORGE FITZGERALD Live • **EZRA FURMAN**
MASHROU'LEILA • SOPHIE • DIRTY PROJECTORS
FIRST AID KIT • OCTAVIAN • STEFFLON DON
JESSICA93 • YELLOW DAYS • TAMINO • MNNQNS
HALO MAUD • MALIK DJOUDI • INSECURE MEN
THE PSYCHOTIC MONKS • TERRENOIRE
LORD ESPERANZA • NONAME...

LOCATION SUR ROCKENSEINE.COM,
FNAC.COM,DIGITICK.COM
ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

îledeFrance

RATP · Kronenbourg SAS · Crédit Mutuel · 20 minutes
4 · france•tv culturebox · Coca-Cola · H&M Club · SAINT-CLOUD · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · ANOUS PARIS · inter

Intermède acoustique dans la langue de Zlatan

Melody's Echo Chamber

"BON VOYAGE"

DOMINO

C'était il y a six ans. Six ans, c'est à la fois peu et beaucoup. Melody Prochet venait tout juste de ciseler un opus splendide, miraculeux, avec l'appui d'un Kevin Parker en état de grâce, et l'on pouvait résolument imaginer que l'on assistait alors au sacre d'une nouvelle héroïne de la scène française. Ce premier album, jumeau du désormais classique "Lonerism" de Tame Impala, a fait date. Il a amorcé une indéniable renaissance du psychédélisme à l'échelle mondiale et, à l'intérieur de l'Hexagone, une nouvelle génération de chanteuses a pu émerger : elles s'appellent Juniore, Laure Briard, Halo Maud ou Clara Luciani, et dépoussièrent sans conteste la pop d'ici. En ce qui concerne Melody, le destin a frappé sans prévenir, intransigeant. Une rupture douloureuse, les affres d'une dépression et, pire encore, un grave accident sont venus briser la prometteuse ascension de la Provençale.

Ce genre d'évènement ne peut laisser indemne, et la musique ne fut logiquement, pendant un temps, pas la priorité la plus urgente. On comprend alors d'autant mieux la symbolique de la superbe illustration de couverture de ce "Bon Voyage" au titre paradoxal : la jeune femme y est représentée le regard vague, en train de se raccommoder la poitrine au niveau du cœur... Il est cependant heureux que la lumière ait pu jaillir à nouveau. Une retraite sous le soleil salvateur de son Sud natal, et une rencontre providentielle ont été fondamentales : il s'agit des Suédois de Dungen, formation psychédélique soyeuse qui, immédiatement, a offert ses services pour enluminer les nouvelles et ambitieuses compositions de Melody. Il y a de quoi être surpris avec les sept morceaux de ce second opus. L'auditeur y est bringuebalé, comme dans un long rêve, partageant les tourments de la jeune femme. Par pudeur peut-être, Melody panse ses plaies en anglais d'une voix lasse mais acidulée, et conserve le français pour des capsules poétiques, un brin surréalistes (*"Je danse avec des louves, des elfes et des biches"*). C'est donc un univers onirique, débridé et triste à la fois, qui happe et transporte. L'atmosphère musicale est au diapason, chic et foisonnante : Melody et son orchestre empilent les couches de guitares, Mellotron, violons, flûte, orgues, parties de batterie compactes ou hésitantes, et même castagnettes. "Cross My Heart" en est l'exemple parfait : couplets doux-amers, tripatouillages électroniques, final cinématographique, tout ceci s'entrechoque pour le meilleur. "Breathe In, Breath Out", articulée autour d'un riff affûté, est formellement plus classique, puis le songe reprend avec l'orientalisante "Desert Horse", entrecoupée de soupirs, hurlements, avant une bouleversante confession (*"Mon amour, je saigne toujours"*) qui s'achève sur un solo tournoyant, ensorcelant. Suite à un intermède acoustique dans la langue de Zlatan Ibrahimovic ("Var Har Du Vart ?", ce qui signifie donc : *Où étais-tu ?*), on goûte la superbe "Visions Of Someone Special, On A Wall Of Reflections" qui serpente entre Serge Gainsbourg et comptine lugubre (*"La lumière du soir, éclaire mes idées noires"*). "Shirim", gavée de cocottes rythmiques, est un excipit étonnant et chaloupé à ce passionnant périple. Les vraies belles œuvres naissent souvent des abymes du mal-être et ce "Bon Voyage" inclassable, à l'émouvante détresse, en est l'éblouissante preuve. Il est donc temps de célébrer cette renaissance éclatante — et on l'espère durable.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

Ty Segall & White Fence

"Joy"

DRAG CITY/ DIFFER-ANT

"Hair", l'album collaboratif entre Ty Segall et White Fence paru en 2012 fait partie de ces disques qui ont acquis un statut culte de façon quasi instantanée. Croisement entre deux artistes qui faisaient alors partie de l'underground florissant de San Francisco, c'est le disque qui les a menés au grand public rock et qui, par un simple jeu de frustration (le duo ne l'a quasiment jamais joué sur scène ensemble) a gagné une certaine aura. Sans doute autant mus par l'envie de collaborer à nouveau que de faire cesser les questions récurrentes autour de "Hair", Ty Segall et Tim Presley ont trouvé le temps dans leur emploi du temps chargé pour lui donner une suite. Comme son

prédécesseur, "Joy" est un disque aussi concis (quinze morceaux en trente minutes) que minimaliste. Presley, dont le jeu de guitare est de plus en plus déstructuré, et Segall prennent un plaisir manifeste à expérimenter, à laisser s'échapper leurs idées et à les stopper de façon abrupte alors qu'elles ne semblent pas avoir tout à fait été explorées. Le duo livre un rock psychédélique décharné, volontiers louche et oppressant ("Other Way"), parfois *beefheartien* dans l'esprit. Les morceaux de Segall sont assez identifiables ("Please Don't Leave This Town", "Do Your Hair", "My Friend") et plus accessibles que ceux de Presley, ceux-ci s'avérant plus heurtés et alambiqués ("Good Boy", "Tommy's Place"). Moins évident que "Hair", "Joy" comporte son lot de pépites ("Body Behavior", "Hey Joel, Where You Going With That ?") dans un environnement lo-fi qu'on est heureux de voir Segall retrouver et annonce une tournée du duo, un événement qu'on attend avec une certaine impatience. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Israel Nash

"Lifted"

LOOSE/ MODULOR

La chose a des airs de petite crèche païenne. Rivière en plastique sur laquelle flottent quelques canards, berge couverte d'une tenue indienne parsemée d'herbe (à fumer ?), hibou perché dans un arbre, champignons, guitare, piano, photo du désert... Israel Nash a toujours soigné ses pochettes et celle-ci pose les jalons de son folk rock panthéiste, qu'il propose de classer dans une catégorie sortie de son poncho ("File Under : Hippie Spiritual"). Après deux albums jumeaux, dont "Rain Plains", chef-d'œuvre du genre qu'il s'est inventé (Crazy Horse de 1970 et contemplation du cosmos), Israel Nash est-il en mesure de se renouveler, de toucher un public plus large ? Le barde barbu du Texas n'a pas essentiellement chamboulé sa formule magique, il en a juste varié les dosages. Après une intro féérique, "Rolling On" déploie ces tempos medium qui absorbent l'auditeur en leur sein, mille-feuille de guitares acoustiques/ électriques et refrain extatique. "Looking Glass" déploie la même ferveur, rehaussé par les cuivres du Grupo Fantasma pour une couche supplémentaire de contrepoints. Une petite touche de George Harrison se remarque ici et aussi dans "The Widow", ainsi que

pour le mysticisme général (*"I speak to the wind and the wind speaks to me"*, sur un "Strong Was The Night" d'une beauté intimidante). Le gaillard et ses troupes sont à l'aise sur un tempo plus vif ("Lucky Ones"), des cordes ajoutent à la dentelle instrumentale, mais Nash arpente les mêmes collines du Texas, et leur déclament ses mélodies amples, souvent somptueuses. Sur la pochette, dans les nuages en carton, six lettres en fleurs séchées. "Lifted". Pour *soulevé*, *transporté*. Exactement l'effet produit sur l'auditeur. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Underworld & Iggy Pop

"Tea-Time Dub Encounters"

CAROLINE

Au démarrage, il y a le livre d'Irvine Welsh "Trainspotting", puis le film de Danny Boyle, l'un des plus marquants des années 90. Plus récemment, Underworld et Iggy Pop se sont filé rendez-vous à l'heure du thé dans un palace pour superviser la musique de la suite, "T2 Trainspotting". Après avoir remarqué que "Barbara Barbara, We Face A Shining Future" était sorti le même jour de 2016 que "Post Pop Depression", Rick Smith de l'entité électronique anglaise entraîna le chanteur de Detroit dans une chambre voisine, où il avait installé la moitié de son studio, espérant stimuler son intérêt. Bien lui en a pris. Enregistré en quelques séances dans la piaule, "Tea-Time Dub Encounters" envoie

quatre chansons en vingt cinq minutes d'histoires à écouter sur les pistes. Iggy Pop met le doigt là où il ne faut pas, évoque les sujets importants, pas forcément ceux qui fâchent immédiatement, plutôt les choses de tous les jours comme l'amitié, les T-shirts et les prêts immobiliers. La liberté de l'improvisation virevolte des deux côtés. Underworld balance les jams en proposant un son ambiant inspiré, tandis que l'icône burinée dispose en se marrant avec spontanéité. L'Iguane y assène de lucides vérités frappées au rythme d'un spoken word à la William Burroughs, comme "Bells & Circles" et sa basse obsédante, ni plus ni moins qu'un croisement entre "Lust For Life" et "Born Slippy". Contrairement à toute attente, la musique électronique donne des ailes à la rock star, qui regrette surtout qu'on ne puisse plus fumer en avion, avant d'évoquer, lapidaire et juste, les mots de Gil Scott-Heron. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Gorillaz

"The Now Now"

WARNER

Vive la vie ! Et les bons disques qui la ponctuent. Et merci à Damon Albarn (et son ami Hewlett) de penser avec son cœur et d'aimer avec son cerveau. C'est déjà le sixième Gorillaz et on jurerait que le premier est paru hier. C'est le cas, mais pas sur la même échelle de temps. Enregistré vite fait, sans liste pléthorique de guests, "The Now Now" s'inscrit dans la continuité de ce que tente d'accomplir le groupe virtuel depuis près de vingt ans, tout en se démarquant de son prédécesseur. L'ambiance ici — concoctée par Albarn avec James Ford et Remi Kabaka — est festive, mais ceux qui dansent le font en lévitation au-dessus d'un marécage, avec, de fait, un voile sur leurs gestes. La Terre a chaud aux fusibles, la bêtise gouverne, la téléphonie ronge le cerveau, alors Gorillaz aborde chacun des onze titres réunis ici comme s'il s'agissait de nids à poussière. Les mélodies sont claires, peut-être, mais il n'y a bien qu'elles. Les arrangements crissent dans l'oreille, se frittent dans la reverb, ça filtre à très haute dose. Comme d'habitude, la plupart des rythmes groovent, mais pas trop, jamais trop. Quant à la voix, elle reste l'unique repère lorsque l'album frise le vrillage.

"Humanity", d'emblée et avec George Benson à la demi-caisse, plante un décor qui n'est pas le bon. "Kansas" et ses claps à la Blow Monkeys, "Idaho", un peu fausse parce que la justesse a ses limites, "Lake Zurich", aussi lo-fi qu'instrumentale, et l'entêtante "Souk Eye" sont les sommets d'un album qui se disloque un peu comme banquise au soleil ("Magic City", "One Percent"). Forcément, puisque c'est dans l'air du temps, on n'a pas beaucoup d'autres choix que de se défaire avec. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Jim James

“Uniform Distorsion”

ATO/ PIAS

Il y a eu un moment où l’on a cru Jim James perdu pour la cause. A la découverte du dernier album de My Morning Jacket, précisément : “The Waterfall” (2015) et ses constructions archi-ambitieuses, boursouflées. Le quintette du Kentucky a depuis été mis en mode pause, comme si son leader et exclusif compositeur (James, donc) avait lui-même fait le constat de cette impasse. Depuis, trois projets solos, aux antipodes de tout ça : un album de soul cosmique tourmenté (“Eternally Even”, 2016), un de reprises jazz/ soul/ pop, sobre et beau (“Tribute To 2”, 2017) et cet “Uniform Distorsion” qui marque un nouveau virage. Les onze titres ont été enregistrés en un claquement de

doigts en trio guitare/ basse/ batterie, avec de vieilles accointances du Kentucky, plus un trio vocal féminin. Mot d’ordre : retour au rock. Brut et jouissif. Le titre renvoie à la saturation omniprésente sur chaque riff, chaque solo, mais aussi, James restant un observateur préoccupé de ses semblables, à celle d’un monde dégorgeant d’informations et de stimulations digitales. Bref, le plus important c’est que James a retrouvé un songwriting aiguisé. Pas de fioritures, mais un alignement de *hooks*, refrains qui restent en tête, parties leads héroïques, en droite ligne du Loner. “Throwback”, titre joué par My Morning Jacket, et “Yes To Everything” sortent du lot par leurs lignes mélodiques irrésistibles, mais l’ensemble est très homogène. Jim James vient d’avoir quarante ans et les paroles ont leur importance, bilan amusé d’une existence passée à embrasser les excès, à réitérer les mêmes erreurs, mais, *in fine*, à jouir du simple fait d’être en vie. Un album pour partir en virée le samedi soir, donc, mais un peu plus que ça. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Virginia Wing

“Ecstatic Arrow”

FIRE

Dernier album du duo désormais mancunien, cette *flèche enchantée* n’a pas été baptisée de la sorte pour faire joli. Les amateurs de post-punk combatif, pop et éclairé vont ici en prendre plein les oreilles. En seulement trois albums, la chanteuse Alice Merida Richards et le guitariste Samuel Pillay sont la démonstration parfaite de ce qu’un groupe doit être : une force unitaire capable d’exploser ses limites à chaque nouveau disque. Apparu en 2012 sous forme d’un trio fortement influencé par Stereolab et Broadcast, le groupe évolue peu à peu au profit d’une pop *électro socialiste*, que l’on pourrait décrire comme un subtil mélange entre le krautrock, la musique d’ascenseur et des textes qui auraient pu être écrits par Pete Seeger s’il avait été une femme. Pour cet “Ecstatic Arrow”, les dix titres ont été enregistrés en Suisse chez Misha Hering, le producteur habituel depuis les lointains débuts londoniens. Par rapport au précédent album “Forward Constant Motion”, la voix de Richards a considérablement gagné en assurance. A tel point qu’elle apporte une chaleur et un enthousiasme rarement rencontrés dans le genre robotique dans lequel la jeune femme excellait naguère. En un mot, cette transformation vocale

risque fort d’être le petit plus qui manquait au groupe pour toucher un plus large public. Si l’on rajoute des textes habilement tournés sur la difficulté des rapports humains, un hit potentiel nommé “Eight Hours Don’t Make A Day” et une production au diapason, cet album risque bien d’être une des révélations de l’année pour les personnes qui auront eu la bonne idée de céder à la curiosité. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Danny Goffey

“Schtick”

DISTILLER

La misère de la pop locale nous mène à la conclusion suivante : ce genre musical est trop capital, surtout en 2018 où il est un peu l’alternative à tout ce qui craint fort, pour être laissé en n’importe quelles mains. Celles des Anglo-Saxons, n’en déplaise, sont les plus expertes. Une affaire de gènes et d’ongles peints, c’est certain. Et depuis plusieurs décennies, on sait que ça peut défourailler de partout, surtout lorsqu’on ne s’y attend pas. Danny Goffey, par exemple, si on ne l’avait pas croisé finalement assez souvent depuis la fin de Supergrass, et toujours en bonne compagnie (on se souvient de ses concerts avec Air), on ne l’aurait pas forcément cru capable de décocher un disque

comme ce vrai-faux premier album solo qu’est “Schtick”. Si c’était une fléchette, c’est exactement le bruit qu’elle ferait en se plantant dans le front des sceptiques. Après tout, Goffey (n’)était (que) le batteur du trio d’Oxford et on pouvait penser que la gestion de la suite, pour lui, ne serait pas aussi évidente que pour Gaz Coombes, son leader. Erreur ! Danny Goffey a de la ressource, est malin comme un singe qui brasse les influences sixties et seventies, se laisse ballotter par les courants (mod, punk, new wave), mais ne régurgite pas. Sa pop, comme celle des Members, des Fabulous Poodles, de Talking Heads ou de Ian Dury en leur temps, n’est pas un musée. C’est un faux bordel, un condensé d’énergie bien agencé, un truc compact qui va droit au but, à base de mélodies catchy, porteuses de textes malins, qui tombent comme des couperets. Et puis, “Oh Yes, Hey Hey !”, ce onzième morceau qui clôt le disque, est le meilleur de Syd Barrett depuis sa mort. Alors, respect. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Nine Inch Nails

“Bad Witch”

CAROLINE

Cela fait presque deux ans que Trent Reznor a lancé, sous forme d’une trilogie de mini-albums, ce qui s’imposera avec le temps comme l’un de ses travaux les plus aboutis. Après l’autoréférentiel “Not The Actual Events” en 2016, puis le bien nommé “Add Violence” en 2017 voici donc “Bad Witch”, chapitre final de ce renouveau artistique. Deux éléments jouent ici un rôle fondamental : l’expérience accumulée lors de la composition de musiques pour le cinéma au côté d’Atticus Ross (désormais membre à plein temps), et le fantôme de David Bowie, omniprésent. Le saxophone halluciné de “Play The Goddamned Part” et de “God Break Down The Door”, La rythmique explosive de “Ahead Of Ourselves”, la mélancolie aérienne du chant de “Over And Out” survolant des arrangements qui n’auraient pas dépareillé sur la face instrumentale de “Low” en 1977, tant d’éléments qui rappellent l’influence profonde du mentor David Bowie sur Trent Reznor. L’ancien élève paraît ici reprendre un flambeau spirituel. La puissance symbolique qui se dégage de ce passage de relais entre deux mondes a quelque chose de vertigineux, qui prend tout son sens lors d’une écoute enchaînée de trois

segments de la trilogie. Comme Bowie en son temps, NIN a livré trois albums à la fois indépendants, courts, et formant un ensemble totalement cohérent. L’artiste Reznor, autrefois impulsif et anxieux, a laissé place à un créateur apaisé, sans pour autant avoir perdu de sa hargne. Preuves en sont ces six titres urgents, dissonants, qui regardent, inquiets, un futur sur lequel l’homme a perdu tout contrôle. Un constat difficile pour l’humanité, une chouette opportunité de faire de grands disques pour Nine Inch Nails. ✪✪✪✪✪

JOE HUME

Disques pop rock

Ruen Brothers

"All My Shades Of Blue"

RAMSEUR

Depuis "Aces" et "Walk Like A Man", autoproduits en 2013, la réputation des Ruen ne cesse de grandir (Ruen est la réunion des premières syllabes des prénoms d'authentiques frères, Rupert et Henry Stansall). A leur propos, sont toujours évoqués Roy Orbison et les Everly Brothers, influences dues à un père érudit. Ces références attirent l'attention mais placent la barre trop haut : qui pourrait soutenir de telles comparaisons ? Par ailleurs, elles limitent à tort car, même si tout sur la pochette semble indiquer un album de paléo-rock, on y entend des échos de David Byrne, de Morrissey et de beaucoup d'autres. Originaires de Scunny (surnom de Scunthorpe) à 190 km au nord de Londres, les Ruen sont partis outre-

Atlantique. Là, Rick Rubin (producteur des Beastie Boys, Johnny Cash, etc.) leur permet d'enregistrer dans son studio de Malibu, le Shangri-La (racheté à Bob Dylan), avec l'aide de Dave Keuning, guitariste des Killers, Matt Sweeney, guitariste de Chavez, feu Ian McLagan, organiste des Small Faces, Chad Smith, batteur des Red Hot Chili Peppers, Brendan Benson, compositeur et membre des Raconteurs. On oublie d'emblée cet aréopage tant la personnalité des frères s'impose. Henry (le plus brun) a une manière spéciale de chanter avec des montées surprenantes, dramatiques. Son frère, guitariste, le rejoint pour des harmonies travaillées. La tonalité souvent sombre des paroles justifie le titre général. Outre une jolie reprise de "Make The World Go Away" (Ray Price, 1963), les Ruen conservent du rock des premières années des qualités déterminantes : une exigence pour la mélodie, la structure, la concision, l'exécution ; d'où un résultat intemporel. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

77:78

"Jellies"

HEAVENLY/ PIAS

Alors que les excellents Bees n'ont rien publié depuis "Every Step's A Yes" en 2010, deux des membres du groupe viennent de prendre la poudre d'escampette et fonder leur propre projet au nom mystérieux (on suppute des années de naissance) et impossible à googler de 77:78. C'est Aaron Fletcher, un des deux leaders des Bees — il en était le bassiste et auteur des textes — qui mène ainsi cette entité, accompagné du batteur Tim Parkin. Côté son, on ne change pas une formule qui marche : 77:78 reprend tous les ingrédients qui ont fait des Bees un des groupes les plus appréciés outre-Manche dans le registre pop psychédélique. Sur des mélodies déconctractées, le groupe propose des rythmes doux teintés de soul et de reggae, portés par des instrumentations chaleureuses. Les voix sont susurrées, les basses bondissantes, les claviers scintillants tandis que des cuivres viennent apporter une couleur jazz en arrière-plan. Dans ses meilleurs moments, la formation maîtrise à merveille les grooves nonchalants propres à la rêverie ("Compass Pass", "Love Said (Let's Go)") ou aux déhanchements incontrôlés ("Chili"). Quand il ralentit le tempo et s'aventure dans une musique presque lounge ("If I'm

Anything", "Pour It Out"), l'ennui rôde. Si on ignore les raisons qui ont poussé Fletcher à créer un nouveau groupe (une brouille avec Paul Butler, l'autre cerveau des Bees ?), "Jellies" devrait toutefois combler les fans en attente de nouveauté, ne serait-ce que pour ses brillantes excentricités (telle l'improbable ballade tex-mex "Situations") et s'avère un disque de saison idéal pour les fins d'après-midi caniculaires accompagnées d'un cocktail glacé. ✪✪✪

ERIC DELSART

The Interrupters

"Fight The Good fight"

HELLCAT

Actif sur la scène ska punk de Los Angeles depuis 2011, The Interrupters est un quartette qui n'a pas peur de revendiquer ses influences 2 Tone. Formule aussi classique qu'hors norme, le groupe est uniquement constitué de frères et d'une chanteuse, Aimee Allen. L'ensemble est tellement soudé que la seule comparaison possible est celle des plaques de blindage d'un char Abrams. Avec ce troisième album, le gang présente une douzaine de titres parfaitement en adéquation avec la Sainte Trinité du genre : rythmes sautillants, textes concernés et refrains à beugler en chœur avec le public. Comme il est d'usage depuis la création du combo, Tim Armstrong,

leader charismatique de Rancid, officie à la production en compagnie de Tom Lord-Alge (Blink-182, Santana, Tricky...) Autant le dire tout de suite, le son est pachydermique et idéal pour faire exploser les baffles de n'importe quel dancehall normalement constitué. Quitte à faire hurler les puristes, un peu de modernité sonore ne peut pas nuire à un style popularisé avec les moyens du bord de l'époque. Question musique, les frères Bivona respectent le protocole 2 Tone avec des compositions parfaitement dans la ligne du parti à damier. Ainsi, la chanson "Leap Of Faith" devrait faire rajeunir les fans sophistiqués des Specials, tant ses réminiscences "Ghost Town" sont volontairement évidentes. Parmi les pépites, on notera "Got Each Other" avec Rancid et "She's Kerosene" en guise de hit obligatoire. Album superbement envoyé dans les gencives des fans, ce combat pour la bonne cause risque fort de rencontrer un beau et mérité succès. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Jo Passed

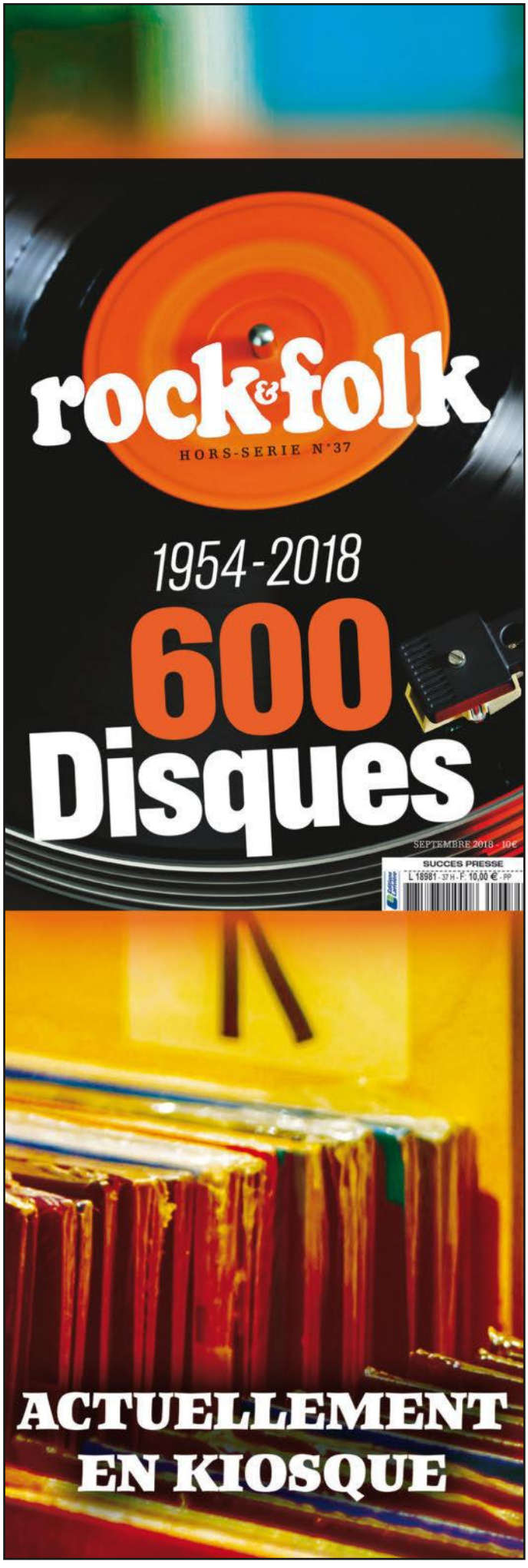
"Their Prime"

SUB POP/ PIAS

Quel est ce doux zéphyr qui souffle sur le label Sub Pop ? Après Moaning, Rolling Blackouts CF et les Forth Wanderers, tous auteurs de vivifiants opus, voici que la maison de Seattle déniche une nouvelle gemme. Sous le sobriquet Jo Passed se dissimule, donc, un certain Joe Hirabayashi, musicien canado-japonais sévissant depuis quelques années au sein de la scène de Vancouver, ville qu'il a dû délaisser pour Montréal sous la pression de loyers toujours plus onéreux. L'exil forcé, la peur de vieillir, le sentiment d'avoir laissé échapper ses meilleurs années, telles sont les angoisses qui inondent les textes cryptiques de ce premier album désincarné et versatile. S'il a été minutieusement composé en solitaire sur une période de trois ans, notre pâle trentenaire à l'impeccable mèche a, par la suite, assemblé un groupe tout à fait paritaire, deux garçons et deux filles, avec notamment la remarquable Bella McKee aux jaillissantes six-cordes. C'est ainsi qu'il a pu donner naissance à ces douze titres déstructurés, chétifs, imprévisibles, construits autour de mélodies obliques et de voix nimbées d'écho, rappelant Syd Barrett et John Lennon, et capables de se fracasser sur des murs de guitares saturées.

Les plus caractéristiques en sont probablement la fascinante "Glass", dont l'irrésistible décollage devrait souffler l'auditeur normalement constitué, mais aussi "Repair" et "RIP". Les Pixies viennent aussi à l'esprit, notamment avec les rugissantes "MDM" et "Millenial Thrash Blues". Enfin, Joe arrange lui-même de soyeux violons sur "Left" et la magnifique "Places Please", conclusion apaisée d'un disque étrangement personnel, au charme certain, et forcément annonciateur de nombreuses splendeurs à venir. ✪✪✪

JONATHAN WITT



Disques classic rock

The Jayhawks

"Back Roads And Abandoned Motels"

LEGACY/ SONY MUSIC

Les Jayhawks ont une histoire compliquée, faite de changements de personnel, de séparations, de retours... Mais ils publient toujours de très beaux albums. Celui-ci ne fait pas exception, même s'il est original dans sa conception : le réenregistrement de chansons que Gary Louris — son leader — a coécrites avec et pour des artistes comme les Dixie Chicks, Jakob Dylan ou autres, et qu'il ne chante pas toutes, à l'image du premier titre, "Come Cryin' To Me", délicieux rhythm'n'blues poppy, interprété par la pianiste Karen Grotberg. De même, le batteur, Tim O'Reagan, chante — très bien — deux chansons. Le syndrome Don Henley ? Ce n'est

pas une blague. Ce disque fait souvent penser au rock californien des années 70, comme si les Jayhawks réussissaient à sonner comme les Eagles ("Need You Tonight") ou Fleetwood Mac ("El Dorado"), deux groupes actuellement très tendance par chez nous, après y avoir vécu quelques décennies de purgatoire... Cet album est raffiné, mélodique, divinement joué, arrangé et chanté, au point de tomber parfois dans une joliesse excessive. Ce groupe qu'on avait découvert en 1991 avec son chef-d'œuvre, "Hollywood Town Hall", et adoré parce qu'il semblait reprendre la flamme d'un Gram Parsons jammant avec les Rolling Stones de 1970, n'a cessé de dériver, après le départ de Mark Olson, vers une musique de plus en plus pop et policée. On oscille donc ici entre le plaisir béat d'entendre de fabuleuses harmonies à la Beach Boys et l'inquiétude d'exploser notre taux de glycémie — notamment sur les deux nouveaux titres de Louris, "Carry You To Safety" et "Leaving Detroit", emblématiques de cette nouvelle direction *middle of the road*. Un album presque trop parfait. ✪✪✪

STAN CUESTA

Jennifer Warnes

"Another Time, Another Place"

BMG

Célèbre pour ses duos souvent utilisés par le cinéma, face à Joe Cocker, BJ Thomas ou Bill Medley, Jennifer Warnes a aussi beaucoup collaboré avec Leonard Cohen. Reconnaissant, il lui avait offert "First We Take Manhattan". Ainsi occupée, elle n'a guère de temps pour ses propres albums : le précédent, "The Well", est sorti il y a dix-sept ans. Outre son ami Cohen, Jennifer Warnes, née en 1947, a récemment perdu plusieurs proches, ce qui explique qu'elle choisisse comme première plage "Just Breathe" (Pearl Jam, 2009). Eddie Vedder y souligne une évidence : *"Every life must end (…) I know someday we must go"*. Une orchestration soignée accompagne un chant gracieux qui exclut toute tristesse. Débuté par une évocation du deuil, le disque s'achève sur une note d'optimisme, "Why Worry" (Dire Straits, 1985) qui affirme qu'après la pluie vient le soleil. Ce Mark Knopfler, quel poète. Jennifer Warnes aime "So Sad" (Mickey Newbury, 2001) au point de l'enregistrer une nouvelle fois après sa version avec Robert Michaels (2005). Guitares acoustiques et batterie aux balais montrent que la réalisation — peaufinée avec un compagnon attitré, Roscoe Beck —

vise un dépouillement mettant en valeur à la fois la voix et les chansons. De cette manière, l'arrivée d'un Hammond ou de cordes prend tout son sens. Les parties de contrebasse et de slide sont sublimes. Sûre d'elle, la chanteuse ose "Tomorrow Night" (1939), déjà adoubé par Presley et Dylan ; et "I See Your Face Before Me" (1937) après Sinatra ou Peggy Lee... Vu ses belles possibilités, vocales, émotionnelles, elle aurait tort d'en priver les connaisseurs. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Buddy Guy

"The Blues Is Alive And Well"

SILVERTONE/ SONY

Revenu de toutes les défaites et de toutes les conquêtes, Guy s'est posé sur le perchoir doré de Silvertone il y a presque 30 ans. Le gros de sa carrière se concentre là, finalement. A intervalles réguliers, il livre ces colis de plus en plus funèbres, contenant toujours de bonnes choses, parfois inattendues. Dans celui-ci, on trouvera bien une wah-wah plus funky, un jump tachycardiaque, mais Guy campe surtout sur des blues lents et mélodieux magnifiquement chantés, arrangés comme s'il n'y en aurait plus jamais d'autres, quelques-uns bercés par la brise de Muscle Shoals, et des blues-rock agressifs, un style dont il est un peu l'inventeur. Finies les piailleries expressionnistes des années 80, finis aussi ces

écorchures de Strato plus sauvages que belles. Chant et jeu, aujourd'hui Guy s'épanche avec décence, ne laisse déjanter sa gratte qu'en fin de chanson. Les échotiers du rock auront leur content d'énurésies avec "Cognac" (les guitares de Guy, Jeff Beck et Keith Richards), "You Did The Crime" (l'harmonica de Mick Jagger) et "Blue No More" (la voix de James Bay), mais les meilleurs moments du disque sont ces méditations angoissées, "A Few Good Years", "The Blues Is Alive And Well", où Guy est inégalable, et cette plongée vers les racines qu'il entame six titres avant la fin, avec "Nine Below Zero", "Ooh Daddy" (le fameux jump), et qu'il termine sur ce qui semble bien être une superbe chute de studio de 0'57, Guy seul à la guitare : "Milking Muther For Ya". On aurait tort de croire que les vieux lions sont la risée des chiens. Guy a plus de 80 ans et chausse du 153. Il gagne une pointure à chaque nouvel album. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Tami Neilson

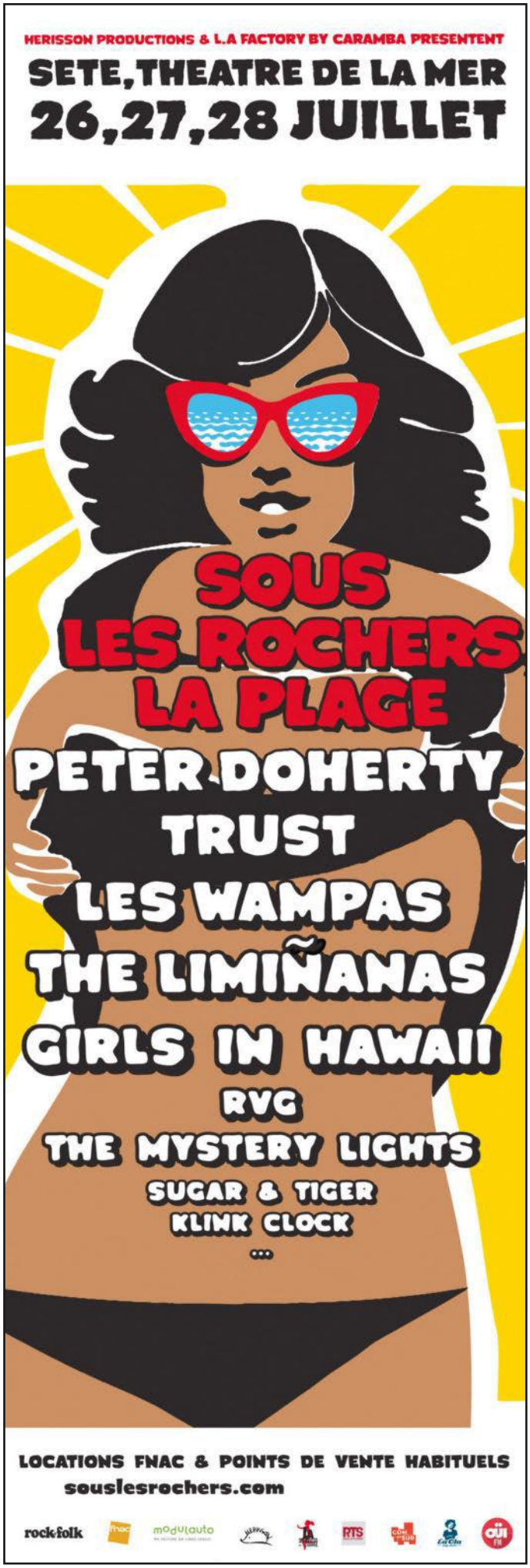
"Sassafrass!"

OUTSIDE

Née en 1977 au Canada, Tami fait partie d'un quintette familial, les Neilsons. Etablie en Nouvelle-Zélande depuis 2007, elle y poursuit une carrière solo remarquée, ses premiers albums, "Red Dirt Angel", "The Kitchen Table Sessions", "Dynamite!" et "Don't Be Afraid" obtenant toutes sortes de récompenses. Secondée par son frère Joshua pour l'écriture et la réalisation, elle développe un répertoire riche en trouvailles. Désignant ailleurs une sorte de laurier, en argot local *sassafras* s'emploie à propos d'une personne qui n'a pas peur de dire ce qu'elle pense. A l'évidence, Tami Neilson correspond à la description. Dans "Stay Outta My Business", qui a le charme et la puissance d'un authentique classique du R&B, elle impose le respect, demandant avec une autorité naturelle à ce qu'on ne se mêle pas de ses affaires. Femme forte, elle réclame l'égalité homme-femme d'une voix affirmée ("Bananas"). Les thèmes comme le féminisme (que l'on détecte au long de l'album, notamment dans "Devil In A Dress") ou les producteurs abusifs du type Weinstein ("Smoking Gun") s'accompagnent d'un néoclassicisme musical de bon aloi. Avec ses allures

années 50, sa frange Betty Page, son maquillage Cléopâtre, Tami Neilson propose un cocktail personnel à base d'ingrédients éternels, rock'n'roll, soul et country blues. On se laisse d'emblée convaincre par le riff de "Diamond Ring", le solo de "A Woman's Pain", la sincérité de "Miss Jones" (dédié à Sharon Jones), la pedal steel hantée de "Manitoba Sunrise At Motel 6" (inspiré par Glen Campbell), la vivacité post-rockabilly de "Kitty Cat"... Du rock qui mérite des couronnes de *sassafras.* ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY



Disques français

Usé

"Selflic"

BORN BAD

Il ne passe ni chez Ruquier, ni à la radio. Au Vélib et aux réseaux sociaux, Nicolas Belvalette, le citoyen qui incarne le projet Usé, préfère le chaos et le courage. Sa réputation de sabordeur allumé lui vient de ses concerts foutraques et sans filet. Mais ce nouvel album au titre délicieux, "Selflic", avec sa pochette surréaliste et son contenu explosif, indique qu'ici, un artiste respire, haut et fort. Un artiste qui accepte de regarder ce que nous sommes sans tortiller, un sourire d'enfant sauvage en coin et l'envie d'en découdre avec la bêtise ambiante. Physiquement, il est un David Guetta à qui tous les physionomistes auraient refusé l'accès des clubs les plus branchés. Il porte le jogging et semble fuir le

shampooing. Et surtout, depuis Ministère AMER, on n'avait pas autant jubilé en écoutant une chanson dédiée aux tuniques bleues : "Danser Un Slow Avec Un Flic" est une merveille boiteuse, un slow presque cold wave et drôle, à la froideur jubilatoire. Usé aime les sonorités bancales, les progressions brumeuses, les climats à la fois poétiques et barbelés. Les bricolages qui doivent autant au hasard qu'à une ténacité admirable. Sa musique dépasse les codes, les obligations, les facilités et propulse celui qui écoute dans un univers de glace et de sueur, de sang et d'absolu. Jean Yanne punk, Choron revenu du Mordor, Usé ne veut pas séduire mais tout emporter. Et il le fait avec une bravoure et une foi absolument fédératrices. Piano d'escalier, synthés de givre, cris possédés, voix habitées, accélérations et trips, beats carnivores et folles cavalcades, les sept chansons de cet album sauvage et comme surgi d'une faille entre deux mondes, sont de jolis et intenses instants de transe. Usé est en fait l'antithèse d'Eddy de Pretto. Il sait que la vérité ne suffit pas. ★★★★

JEROME REIJASSE

Manu

"Entre Deux Eaux — Vol 1"

TEKINI/ ABSILONE / SOCADISC

Depuis la disparition de son compagnon de route et la fin du groupe Dolly qui avait enflammé le rock français de la fin des années 90, la chanteuse-guitariste Manu poursuit sa route en solo, mais pas en solitaire. Après avoir sorti, depuis 2008 sur le label qu'elle a créé, trois albums studio et un live, elle s'offre une parenthèse en compagnie de quatre musiciens dont deux d'entre eux, omniprésents sur tous les titres, pratiquent des instruments qu'elle n'avait pas pour habitude de côtoyer, à savoir la harpe et le violoncelle. Malgré la présence d'une guitare électrique et parfois d'une batterie, ce parti pris acoustique influe directement sur le projet général, une balade apaisée à travers son répertoire qui propose une nouvelle approche de ses chansons en en soulignant la richesse mélodique. Le ton est donné dès la splendide ouverture du disque : "Goodbye" débute a capella avec sa voix aérienne et cristalline avant de s'enrichir progressivement de volutes instrumentales qui se mettent au diapason pour en exacerber la délicatesse nostalgique et le poids émotionnel. Par la suite, "Allée Des Tilleuls" génère cette même grâce empreinte de langueur et de spleen,

que l'on retrouve également à l'occasion d'une reprise du tube de Dolly, "Je N'Veux Pas Rester Sage", revisité tout en douceur sur un tempo lent, bien loin de la furie électrique initiale. Et quand Manu s'ouvre à d'autres influences, elle poursuit dans la même voie, que ce soit avec "A Bout Pas Au Bout", un morceau de Noël Matteï qu'elle interprète avec ce dernier à l'occasion d'un duo pétri de tendresse, ou la reprise d'une ballade crépusculaire de Taxi Girl, "Je Suis Déjà Parti". ★★★

H.M.

Deadwood

"II"

LOLLIPOP

Les opposés s'attirent à ce qu'on dit. Dans le genre qui n'en est pas un, Deadwood se place là. Si le nom renvoie au western shakespearien de la série télé du même nom, le duo franco-belge blues techno noise, au numéro apparemment bien rodé sur scène, souffle le chaud et froid pour un disque qui sort à l'occasion du vingtième anniversaire du label Lollipop. A la voix envoûtante de Violette, également aux claviers et thérémine, répond celle du guitariste *swamp trash* Jeremy sur de longs titres tortueux, souvent bien fichus, dont les cris tribaux évoquent d'abord une Diamanda Galas roucoulant dans la caverne de Captain Beefheart. Pas du genre à participer aux compétitions non plus,

le binôme de freaks a surtout de bonnes idées et les oreilles larges, préférant procéder par couches successives, malaxer les sons pour entraîner le cerveau azimuté de l'auditeur dans les méandres d'une musique hypnotique, parfois gothique, d'autres franchement industrielle, comme jadis pratiquée en nos contrées par des groupes aussi sous-estimés que Double Nelson ou le génial Grrzzz (avec lequel Deadwood a tourné). Impossible de s'ennuyer en plongeant au cœur de ce second acte de chaos abouti, où quelques grotesques ballades surgissent au détour d'une route balisée de boucles hérissées, qui évoquent les berceuses cauchemardesques de Goblin, rhabillées par Lucas Trouble à l'aide de trompette et violon. S'il fallait se donner l'occasion d'être entendu à l'étranger, il pourrait être intéressant d'essayer quelques chansons en français, mais Deadwood a l'air de savoir ce qu'il veut et surtout ce qu'il ne veut pas. ✪✪✪

VINCENT HANON

Loli Froggi Blues

"Live At La Chapelle"

CHAPELLE/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Lol, on le connaît surtout du combo post-punk Extraballe et de Nulle Part Ailleurs quand, avec *Le Groupe*, il ponctuait l'émission de solides étreintes soul rock. Le blues est à tout le monde, on a bien le droit d'en faire ce qu'on veut. Néanmoins la question est : pourquoi renouer ainsi avec les premières années du blues français, quand ledit blues se sentait illégitime avec son verbe trop explicite et ses influences imprécises, en pleine utopie punk du tout-revendicable ? Fin 1970, le trio français Téquila enregistrait déjà ce genre de blues-rock au format pop. Le malentendu vient de l'enluminure : dans Loli Froggi Blues, le dernier mot est peut-être de trop. Parce que si ont dit *rock* plutôt que *blues*, ça s'emboîte nickel : tempos vifs, escaliers acrobatiques, solos percutants, accroches mélodiques, tranches de vie extraverties servies sans roublardise. Malgré ce timbre, ce maintien juvénile et la quadrature spartiate de ses chansons, Lol est à la fois un vrai héros post-punk et un grand guitariste à l'ancienne, sans pose ni artifice. Et comme il joue, il chante et il compose, net, au ligament radio-carpien et à la glande exocrine. Aux Lombards, avec une palette

restreinte (basse, batterie, clavier), Lol enfile 15 vignettes riches en rythme, légères en pathos, plus ou moins mélancoliques ("Vivant Et Bien", "Rain Blues", "Exile"), furieusement rock par moments ("J'Ai Mis Le Feu", "Bon A Rien"), qui sont la BD de sa vie. Maintenant la question est : pourquoi ce rock trop franc, qui renoue sans psychédélisme avec la chanson française des primes années 80 ? Et la réponse est : ta gueule ! ✪✪✪

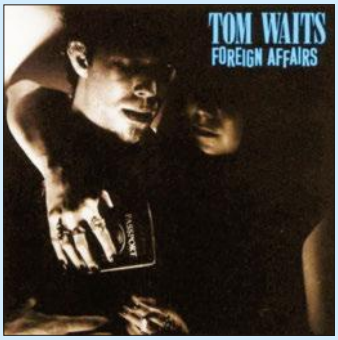
CHRISTIAN CASONI

Rééditions du mois

Tom Waits

"CLOSING TIME", "THE HEART OF SATURDAY NIGHT", "NIGHTHAWKS AT THE DINER", "SMALL CHANGE", "FOREIGN AFFAIRS", "BLUE VALENTINE", "HEARTATTACK AND VINE "

Anti/ PIAS



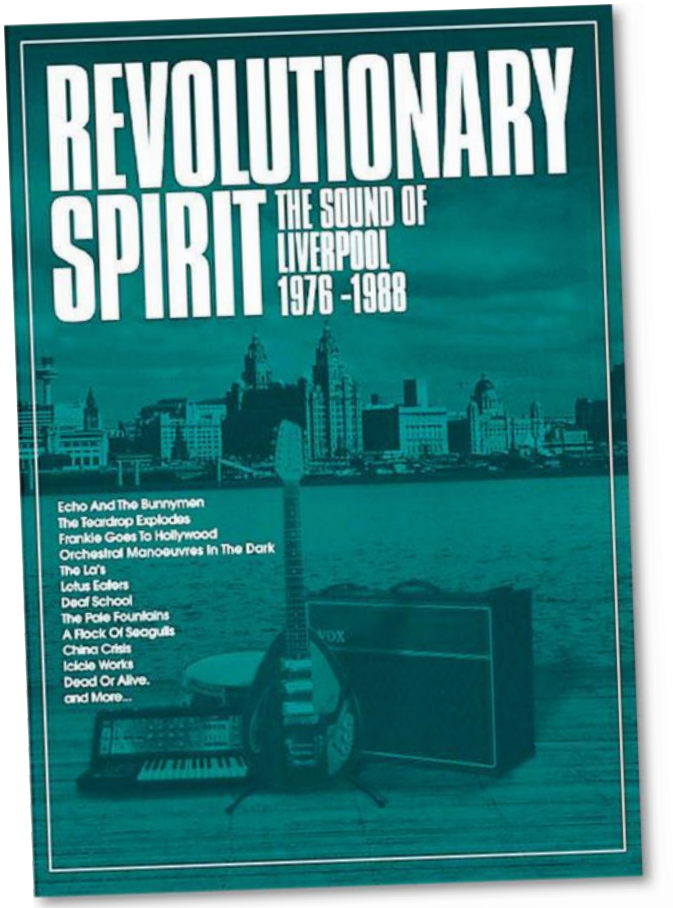
Mythologie du pochtron vivant dans un Los Angeles beat fantasmé

Ceux qui ont eu la malchance de l'interviewer le savent, même s'ils s'en doutaient un peu : chez Tom Waits, tout est faux. Chaque répartie extraordinaire *("Ma femme fait la cuisine au beurre, moi au lard. Quand nous composons ensemble, c'est riche.")* qui semble faire preuve d'une extraordinaire spontanéité est en fait répétée jusqu'à plus soif à tous les magazines, chaque photo prise de lui bénéficie d'une pose soigneusement étudiée... Tom Waits est un personnage qui s'est créé de toute pièce. Pour découvrir qui était le vrai Tom Waits, avant l'entreprise de reconstruction, il faut écouter le premier de ces sept albums parfaitement réédités et remasterisés (d'autant que jusqu'ici, les versions CD étaient assez minables) s'étalant entre 1973 et 1980.
Sur "Closing Time", sa voix — sa *vraie* voix — est légèrement plaintive, un brin nasale, un peu à la manière de Keith Richards lorsqu'il chante des ballades. En cette époque (1973) de hard rock, de glam rock et de country rock, Tom Waits vénère Bob Dylan et sort un premier album gentillet sur le label des Eagles, Asylum (un bon coup pour lui dans la mesure où les Eagles reprendront l'un de ses titres, "Ol' 55"). Il poursuit dans la même veine un an plus tard avec "The Heart Of Saturday Night" et commence à peaufiner son image d'oiseau de nuit angeleno. Musicalement parlant, il resserre les boulons et tend les ressorts : un peu de blues et de jazz surgit dans cet album de transition sur lequel il commence à pondre de vraies bonnes chansons ("(Looking For) The Heart Of Saturday Night", "San Diego Serenade") .
Et puis, soudain, avec "Nighthawks At The Diner", double album et semi faux (puisqu'enregistré dans les studios avec un public invité) live, c'est un autre homme. Il chante désormais comme une mixture de Louis Armstrong et Dr John, adopte un accent grotesque et s'approprie la mythologie qui sera la sienne des années durant : celle du pochtron vivant dans un Los Angeles beat fantasmé, ou dans un film noir des années 40. Il improvise des monologues comme son maître Ken Nordine, fait semblant d'être plus ivre qu'il ne l'est, vire au jazz, abuse des parenthèses rétro ("Nighthawk Postcards (From Easy Street)", "Warm Beer And Cold Women", "Spare Parts 1 (A Nocturnal Emission)", "Eggs And Sausage (In A Cadillac With Susan Michelson)", puis plus tard "Tom Traubert's Blues (Four Sheets To The Wind In Copenhagen)", "Jitterbug Boy (Sharing A Curbstone With Chuck E Weiss, Robert Marchese, Paul Body And The Mug And Artie)", "I Wish I Was In New Orleans (In The Ninth Ward)", "Small Change (Got Rained On With His Own .38)", "I Can't Wait To Get Off Work (And See My Baby On Montgomery Avenue)", etc.) et des paroles alcoolisées. En 1975, Tom Waits vient de s'inventer, et il a raison.
D'abord parce que, avec cette nouvelle identité inédite singulière pour l'époque, il se distingue des autres. Ensuite parce que ce costume endossé lui ouvre des portes : dès "Small Change" (1976), il devient passionnant. Jonglant avec les clichés qu'il agite à la perfection ("The Piano Has Been Drinking (Not Me)"), il joue désormais en formation réduite avec quelques ténors venus du jazz, dont le batteur Shelly Manne, signe des textes faisant deux ou trois kilomètres de long, ravagés de détails fantaisistes et très poétiques, chante comme un ivrogne, soigne son look (costume de rigueur, chemise froissée, cheveux soigneusement défaits, et bouc façon beat fifties) et ce faisant, lance sa propre légende.
"Foreign Affairs" (1977) est encore meilleur. La pochette est soignée, les chansons sont excellentes et l'artiste a enfin arrêté les parenthèses. Mais c'est avec "Blue Valentine" (1978) que le miracle se produit : dès les premières mesures orchestrées de "Somewhere" (emprunté à "West Side Story"), on sait qu'on a affaire à un chef-d'œuvre, son premier. La suite ne débande pas : l'écriture est racée, l'accompagnement au cordeau et les chansons grandioses s'accumulent : "Blue Valentine", "Wrong Side Of The Road", "Christmas Card From A Hooker In Minneapolis", "Red Shoes By The Drugstore", "Rome Is Bleeding" et son fameux *"Hey Pachuco !"*. De cette première période, c'est probablement le meilleur album. En 1980, Waits sort "Heartattack And Vine" (pour Vine Street, ratissée de bars), qui commence à sonner comme une très agréable ("Jersey Girl", "Ruby's Arms", "On The Nickel", tout de même...) autoparodie. En pleine période post-punk et new wave, les singeries piano-bar de l'artiste commencent à lasser... Il disparaîtra trois ans (entrecoupés d'une musique de film pour Coppola) avant de revenir, réinventé à nouveau, cette fois-ci en gitan moderne se prenant pour un Nino Rota psychopathe, et alignera coup sur coup, durant les années 80, trois monstrueux chefs-d'œuvre sans aucun équivalent.
Mais, comme on dit, ceci est une autre histoire...

NICOLAS UNGEMUTH

Odes à la dive bouteille

PAR NICOLAS UNGEMUTH



"Revolutionary Spirit – The Sound Of Liverpool 1976 - 1988"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Des années durant, entre Liverpool et Manchester, ce n'était pas qu'une affaire de foot. Musicalement, c'était la guerre aussi. A priori, la première ville partait gagnante (avec les Beatles ayant tout lancé, pensez donc), mais la seconde semblait prendre le dessus dès les années punk (Buzzcocks) et post-punk (Joy Division). Au milieu des années 90, l'affaire était pliée : avec Oasis (et précédemment les Stone Roses et les Happy Mondays) en son sein, Manchester devenait reine de la pop anglaise. Mais le coffret qui nous intéresse détaille la scène liverpuldienne jusqu'à 1988, à l'époque où rien n'était définitif... En quatre CD et un excellent livret, "Revolutionary Spirit" montre parfaitement à quel point cette grande ville (bien plus agréable à vivre que Manchester et nettement plus sympathique à visiter) portuaire littéralement irriguée de musique depuis le début des sixties mais un peu éteinte dans la décennie suivante, a su se revitaliser à partir des années punk, mais surtout, juste après. Des groupes comme Big In Japan faisant office d'incubateur (Budgie, futur Banshee, Holly Johnson, futur FGTH, Ian Broudie, futur Lightning Seeds, Bill Drummond, futur KLF, etc.) et quelques originaux très doués (Teardrop Explodes de Julian Cope et Echo & The Bunnymen de Ian McCulloch, deux fortes personnalités qui n'étaient pas faites pour s'entendre), l'avenir s'annonçait radieux. Suivront Nightmares In Wax (avec Pete Burns) et Orchestral Manoeuvres In The Dark, ainsi qu'une myriade de groupes plus ou moins oubliés aujourd'hui (The Moondogs, Modern Eon, Faction, Spitfire Boys, Window, The Nice Men, A Formal Sigh, Box Of Toys, etc.) tous réunis sur cette anthologie très pointue, avant les années de gros jackpot pour Frankie Goes To Hollywood, les Bunnymen ou Julian Cope, tandis que parallèlement, les Lotus Eaters ou les Pale Fountains inventaient avec grâce des choses nouvelles. Mais, tandis que la rivale Manchester allait conquérir le Royaume-Uni un peu plus tard avec sa scène baggy, à Liverpool, dans l'ombre, un génie s'apprêtait à faire son apparition : dès 1987, les La's de Lee Mavers sortaient un single. Et bientôt, un album éternel. Les La's seront, sans doute, les derniers grands génies de Liverpool.

Kim Fowley

"BORN TO BE WILD – THE EXCITING ORGAN OF KIM FOWLEY"

Elemental/ Distrijazz

Les fanatiques du furieux érotomane vont se réjouir : voici que ressort, joliment remasterisé, l'une des plus introuvables raretés de l'homme aux multiples harems. Une jolie miniature un peu kitsch mais surtout, méga groovy. Sur "Born To Be Wild", Fowley reprend, en 1968, les tubes du moment, en versions instrumentales, lui-même jouant les mélodies à l'orgue Vox. On se doute qu'il n'est pas Jimmy Smith et encore moins Eddy Louiss (qui, eux, jouaient sur Hammond), mais malgré tout, avec un groupe plus que compétent, il s'en donne à cœur joie le temps de ce disque enjoué et enregistré en quatre heures. Tout y passe : "Sunshine Of Your Love", "Hello I Love You", "Born To Be Wild", "Pictures Of Matchstick Men", etc. Une vraie curiosité que ce troisième album de fou, jusque dans ses notes de pochette, où l'on apprend que le *"superintendant"* de ce projet n'est autre que le mythique gnome blond, *"Rodney Bigenheimer, maire du Sunset Strip"*.

Little Bob

"LOST TERRITORIES"

Parlophone/ Digging Diamonds

En 1993, Little Bob en solo enregistrait un album aux Etats-Unis sous la houlette de Jeff Eyrich. Avec Kenny Margolis (Willy DeVille), le Havrais Olivier Durand (désormais bras droit d'Elliott Murphy), le grand Little Bob

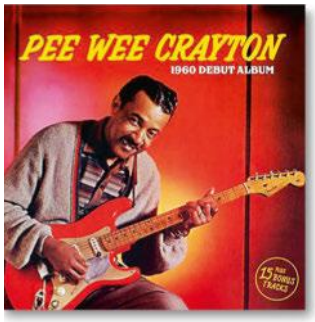
abordait des contrées plus intimistes (l'excellent "Tango De La Rue" et son accordéon) sur ce disque plus américain – mais aussi assez latino, au sens large — que ses précédents et en grande partie dédié à la cause indienne. Piazza y chante toujours merveilleusement et ne manque pas de remercier, dans le livret, ses *"racines"*, Eric Burdon, Little Richard, Little Tony, Howlin' Wolf, les Sorrows, Steve Marriott, Robert Johnson et Mitch Ryder. On connait pires influences.

Pee Wee Crayton

"1960 DEBUT ALBUM"

Soul Jam

Guitariste plus nerveux que les trois King, bien que paradoxalement plus âgé, Pee Wee Crayton excellait aussi bien dans des boogies saignants que dans des blues assez jazz, faisant sonner sa Stratocaster avec beaucoup de subtilités dans les nuances, passant des registres les plus moelleux aux aigus les plus cinglants tout en se lâchant sur son vibrato.



Ce premier album sorti en 1960 ressort agrémenté de quinze titres bonus sortis sur le label Modern entre 1948 et 1952, qui devraient intéresser tous les historiens du blues.

Amos Milburn

"1960 DEBUT ALBUM"

Soul Jam

Tandis que Crayton tripotait sa guitare, Amos Milburn, pianiste R&B que l'on peut, grossièrement, considérer comme un ancêtre de Fats Domino (sans le génie du songwriting), se taillait une belle réputation dans le milieu du rhythm'n'blues et du boogie déclinant. Certains de ses grands enregistrements sont devenus des classiques, comme "Chicken Shack Boogie" ou "Let's Have A Party", mais Milburn était surtout connu pour ses odes à la dive bouteille : "Thinking And Drinking", "Vicious, Vicious Vodka", "Bad, Bad Whiskey", "Let Me Go Home Whiskey", "Good, Good Whiskey" ou son grand tube, "One Scotch, One Bourbon, One Beer"... Il n'a pas eu le temps de dédier une chanson au Picon, mais son œuvre reste une merveille de jump typique de l'époque. Cette compilation qui sonne d'enfer inclut l'intégralité de son album "Let's Have A Party" ainsi que plein de raretés, dont une version de "Chicken Shack Boogie" datée de 1947. Formidable.

Fats Domino

"THE BALLADS OF FATS DOMINO"

Bear Family

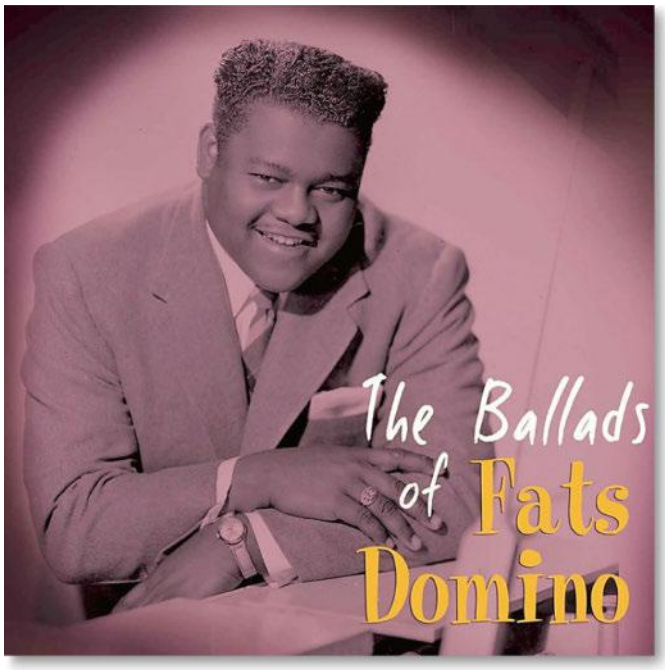
Le Fat Man n'ayant jamais été connu pour ses rock'n'roll endiablés, cette grandiose anthologie (Bear Family, autant dire que ça sonne) aligne à peu près tout ce qu'il faut avoir de la légende de New Orleans. "Blueberry Hill", "Blue Monday", "You Win Again", sa reprise extraordinaire de Hank Williams, "Good Hearted Man", "Walking To New Orleans", "I'm In The Mood For Love" ou le méconnu mais sublime "Natural Born Lover" et ses étonnants arrangements de cordes. Son charme était puissant : un piano plein du swing typique de sa ville, des arrangements de cuivres phénoménaux, une belle voix chocolatée vénérée par McCartney (voir "Lady Madonna", plus hommage que pastiche), des musiciens fantastiques et un répertoire en or. Avec 32 titres, on peut dire que cette compilation ultra soignée est plus que recommandée : essentielle.

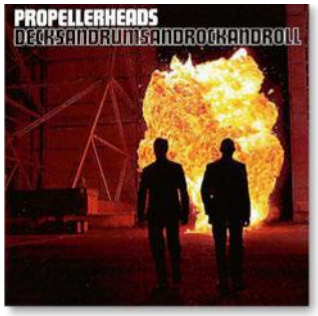
Propellerheads

"DECKSANDRUMSANDROCKANDROLL"

Wall Of Sound/ PIAS

Après l'exhumation de Fatboy Slim, voici les autres roitelets du big beat, les Propellerheads, réédités. Mélangeant sournoisement influences sixties, musiques de films, rythmiques hip-hop et electro massue, le duo de Bath a rencontré un succès éphémère via ses hommages à James Bond, "On Her Majesty's Service" et "History Repeating" bénéficiant de Shirley Bassey en personne, qui fut, en ces années britpop fixant le rétroviseur,





un tube international. Aujourd'hui, un second CD aligne quelques raretés dont un morceau avec De La Soul et un autre avec les Jungles Brothers. A fort volume, "Decksandrumsandrockandroll" fait toujours son petit effet mais, il faut bien l'avouer, on est très loin du génie des Chemical Brothers.

Graham Nash
"OVER THE YEARS"
Atlantic/ Rhino

Aux vieux hippies ainsi qu'aux jeunes qui souhaiteraient le devenir, signalons cette anthologie consacrée aux années d'expatrié de l'ancien chanteur des Hollies qui fit fortune en Californie. On l'y entend seul ou avec David Crosby, Stephen Stills et quelques musiciens du cru (Jerry Garcia à la pedal steel, Dave Mason, expat également, à la guitare) dérouler les grands classiques de l'époque chevelue : "Marrakesh Express", "Wind On The Water", "Immigration Man", "Just A Song Before I Go", "I Used To Be A King", etc.) sur un CD tandis qu'un autre regroupe toutes sortes de raretés, en l'occurrence les démos de ces mêmes morceaux. Bien prévoir des bouchons d'oreille : tout cela est très violent.

Eddie Cochran
"THE YEAR 1957"
Bear Family

Pour les fans, et pour les fans seulement, Bear Family a concocté un CD entier dédié à la première année de Cochran chez Liberty. Beau gosse doté d'une voix ultra virile, guitariste monstrueux et compositeur doué, Cochran envoyait dès ses débuts quelques perlouzes comme "Completely Sweet", "Never", "Sittin' In The Balcony" et le titanesque "Twenty-Flight Rock" qui, de manière incompréhensible, ne fut pas un tube. A ces 19 titres enregistrés cette année-là succèdent quelques live et plusieurs interviews qui devraient faire le bonheur des maniaques. ❐

"France Chébran - Volume 2"
Born Bad

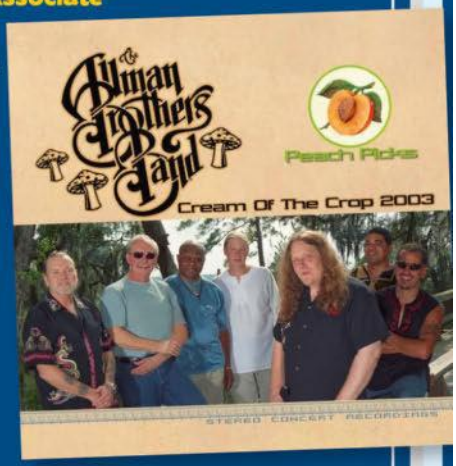
Dès 1981 avec le hit de Chagrin D'Amour "Chacun Fait (C'Qui Lui Plait)", inspiré du "Magnificent Seven" de Clash, le rap en français débarque. Et après ? Après, il y a cette compilation qui témoigne du vent de nouveauté urbaine ayant saisi des artistes aussi divers que Phil Barney, Alec Mansion et Philippe Chany, respectivement chanteur de variétés, producteur de Muriel Dacq et ami producteur d'Alain Chabat (pour faire court). Dès le "Funky Rap" de Phil B, sorti deux ans avant son gros tube "Un Enfant De Toi", on entre dans la quatrième dimension du *fonky frenchy*, qui oscille entre second degré involontaire et pur génie. Car si la critique est aussi facile que l'art est difficile, il faut reconnaître à une chanson comme "Cairo Connection" de Chany un éclat visionnaire (et une mélodie qui s'imprime dans les neurones). On notera un parfum oriental omniprésent, avec "Jawla Feli" de l'Algérien Hamidou, "Ettika" du trio féminin éponyme (produit par l'incontournable Slim Pezin) ou encore "Dansez Le Raksi" de Nordine Staïfi. Ces 17 pionniers d'une époque où la musique de club était méprisée comme jamais sont donc à (re)découvrir, sous une pochette superbe de Steven Marcato montrant Bernard Tapie en pleine gloire, sapeur du biz eighties entre Marseille et Barbès. La nostalgie n'est jamais finie...

OLIVIER CACHIN

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

The Allman Brothers Band
"Peach Picks, Cream of the Crop 2003"
Peach Records Associate



2003 est une année charnière dans la carrière déjà époustouflante des Allman Brothers Band.

La formation incroyable de synergie et feeling vient enfin de sortir un nouvel album composé de nouveaux titres qui est taillé pour la scène - ou plutôt les scènes - qu'écume(nt) ABB. "Hittin' the Note", donc, marque la rencontre entre Gregg Allman, Jamoe et Butch Trucks (accompagné de Marc Quinones et Oteil Burbridge) et un nouveau tandem de guitaristes: Warren Haynes (Gov't Mule) et Derek Trucks. Plus qu'une rencontre, ce line-up est un mode de vie et une renaissance. Pour ceux qui en doutent, "Peach Picks, Cream of the Crop 2003" sera une révélation en 4 cd et 36 chansons.
Des nouvelles compositions, celle qui ressort et reste dans les mémoires est "Desdemona", pour la petite histoire, la première oeuvre écrite conjointement par Gregg Allman et Warren Haynes. Pas un seul soir, pas une seule fois le groupe ne jouera ce petit bijou de la même façon. Preuve que ce "Hittin' the Note" est un nouvel édifice au Panthéon du Rock taillé pour les concerts épiques.

Tiré de 6 concerts enregistrés entre juillet et août 2003, "Cream of the Crop" démontrent également qu'ABB est capable de relire dans une nouvelle interprétation bluffante et innovante des classiques de leur carrières et savent, comme toujours, s'approprier des reprises au point de faire penser qu'ils en sont les auteurs ! "Statesboro Blues", "Stormy Monday", ... ces chansons font parties de l'expérience et du groupe.

En guests, Susan Tedeschi sur "Don't Think Twice, It's Alright", Branford Marsalis sur "Dreams" et "Whipping Post" et Karl Denson sur "Good Morning Little School Girl".

"Dedicated to our Brother - Gregory Lenoir Allman"

Xavier Menanteau

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Sâone • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PAR ERIC DELSART

22 minutes de cris

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Pink Floyd
"Pulse", "Relics"
Pink Floyd

Album live enregistré durant la tournée suivant "The Division Bell", "Pulse" avait marqué les esprits lors de sa sortie originale en 1995 avec sa pochette clignotante et ses visuels impressionnants. Le coffret de 4 vinyles qui avait été publié à l'époque est aujourd'hui réédité avec la même démesure (et un livret photographique d'une cinquantaine de pages). Côté son, c'est également très digne. De ce Pink Floyd années 90, Roger Waters est évidemment absent, pas Rick Wright, de retour aux affaires. Le groupe joue "The Dark Side Of The Moon" en intégralité, mais aussi ses tristes nouveautés de l'époque ("Sorrow", "Learning To Fly"). Heureusement, Pink Floyd surprend avec une version solide d' "Astronomy Domine" et la version sans doute définitive de "Comfortably Numb". L'autre réédition, "Relics", excellente compilation de singles et faces B qui permettait, en 1971, de retrouver les singles des débuts en 33 tours. Seul bémol : "Candy & A Current Bun", "Apples & Oranges" et "Point Me At The Sky" manquent à l'appel, au profit de titres d'album ("The Nile Song", "Interstellar Overdrive"...). Un choix absurde, mais qui n'ôte rien à la qualité du disque.

Hubert-Felix Thiéfaine
"...Tout Corps Vivant Branché Sur Le Secteur Etant Appelé A S'Emouvoir...", "Autorisation De Délirer", "De L'Amour, De L'Art Ou Du Cochon ?", "Dernières Balises (Avant Mutation)", "Soleil Cherche Futur", "Alambic/ Sortie Sud"
Legacy/ Sony Music

Alors qu'il célèbre 40 ans de carrière, Hubert-Felix Thiéfaine a décidé que l'année 2018 serait sienne, avec en point d'orgue une tournée et la réédition de ses albums en vinyle. Ainsi, depuis le début de l'année, les premiers albums de ce poète à la plume singulière et à la gouaille vénéneuse reviennent avec une remasterisation remarquable. Les trois premiers le présentent comme une sorte de clown déviant, arborant de superbes bacchantes et entonnant des chansons à l'humour noir mordant ("Maison Borniol", "La Fille Du Coupeur De Joints", "La Vierge Au Dodge 51", l'étonnante ode SM "Groupie 89 Turbo 6"). "...Tout Corps Vivant..." est même proposé avec un deuxième disque live inédit enregistré en 1978. Les trois disques suivants voient un Thiéfaine désormais imberbe opérer une mutation new wave sombre où il entonne des hymnes hallucinés ("Les Dingues Et Les Paumés", "Mathématiques Souterraines", "Stalag-Tilt") dans des albums aux pochettes postapocalyptiques et aux textes nihilistes.

Laughing Hyenas
"Merry-Go-Round" "You Can't Pray A Lie"
Third Man

Sous la houlette de Dave Buick, Third Man continue de revisiter l'histoire de Detroit en rééditant les albums de groupes locaux marquants. Durant les années 80 et 90, peu d'entre eux furent aussi effrayants et agressifs que les Laughing Hyenas, chaînon manquant entre la scène punk hardcore des eighties et le punk bluesy de la génération White Stripes. Les deux premiers albums reviennent augmentés de bonus (un disque entier pour "Merry-Go-Round") et goodies divers. Une redécouverte essentielle.

The Petards
"A Deeper Blue"
Bear Family

Malgré leur nom francophone, les Petards étaient un des groupes allemands les plus populaires du début des années 60 en Allemagne. On a parfois tendance à oublier qu'avant le krautrock, le pays a comme partout connu une scène beat inspirée des groupes de la British Invasion. Sorti en 1967, "A Deeper Blue", le premier album du groupe (réédité pour la première fois en vinyle depuis 50 ans) est une belle surprise. L'album contient douze originaux sous influence Yardbirds ("She Came Out At Seven"), dont quelques joyaux sertis de fuzz ("Confusion All Day").

Straight Royeur
"Fear Of A Female Planet"
Dangerhouse Skylab

Le passé punk de Virginie Despentes est connu de tous, mais ce que l'on sait moins c'est que la romancière a officié au début des années 90 dans un groupe nommé Straight Royeur. Accompagnée de Cara Zina au chant (elle aussi auteure respectée aujourd'hui) et de Gilles Garrigos à la guitare, les deux jeunes femmes proposaient des textes libertaires et féministes sur des morceaux hip-hop. Une étonnante carte postale du passé, exhumée par les activistes lyonnais de Dangerhouse Skylab.

Dale Hawkins
"LA, Memphis & Tyler, Texas"
Bear Family

Auteur de l'immortel "Suzie Q", immense tube en 1957, Dale Hawkins a passé l'essentiel des années 60 à produire d'autres artistes avant de se décider, à la fin de la décennie, à repasser derrière un micro. The Band était passé par là, et l'envie de faire un album blues et country lui collait à la peau. Enregistré dans les villes qui lui donnent son titre, "LA, Memphis & Tyler, Texas" voit Hawkins la jouer *mister cool* devant un parterre de musiciens de premier ordre (dont Taj Mahal, Ry Cooder et des membres de Mouse & The Traps). Avec ses cuivres sexy ("Back Door") et ses boogies déglingués ("Little Cloud Rain"), rarement la musique roots n'aura sonné aussi fun.

The Breeders
"Pod"
"Last Splash"
"Title TK"
"Mountain Battles"
4AD

Pour accompagner le récent retour des Breeders, 4AD a eu la bonne idée d'en rééditer l'impeccable catalogue sur vinyle. Les deux premiers albums, publiés à l'époque du CD roi, étant particulièrement difficiles à trouver (ils n'avaient même pas eu droit à une sortie sous ce format aux USA), le geste est salutaire. "Pod" et "Last Splash", enfin, sont accessibles à toutes les bourses, ce dernier étant le classique absolu du groupe de Kim Deal (notamment grâce au mégatube "Cannonball"). Ne manquent plus que les EP désormais.

Photo Bruno Berbessou

Nouveautés

Black Boys On Moped
"Love… With A Little Bit Of Noise"
Beast

On se souvient que les duos basse-batterie étaient à la mode il y a 15 ans. Les Bretons de Black Boys On Moped tentent un courageux revival sur leur premier album, dans une veine blues-punk nerveuse, plus proche de Bantam Rooster que des White Stripes. Soit 22 minutes de cris, de guitares stridentes et de chansons diablement bien troussées ("Get Me Out").

Avale
"Incisives"
Specific/ Blackout Brigade

Une basse, une batterie, des voix féminines et un clavier lugubre. Avale n'a pas besoin de grand-chose pour créer sur son premier mini-album une ambiance dérangeante. En six titres — gravés exclusivement sur la face A, la face B étant occupée par une illustration — ce duo féminin aux aspirations cold wave fait mouche ("Béton Armé").

45 tours

Christophe Sourice
"La Crise"
Slow Death

Batteur et chanteur des Thugs — influent groupe alternatif français des années 80-90 — Christophe Sourice fait enfin ses débuts en solo avec ce 45 tours d'excellente facture. Comme sur les meilleurs singles, la nerveuse face B ("Le Mot De Trop") est la vraie pépite ici.

Les Soucoupes Violentes
"London Girl"
Nineteen Something/ Planète Interdite

Autre groupe hexagonal important des années 80-90, les Soucoupes Violentes sortent un EP quatre titres malicieusement sous-titré *"Zi Laïve IneZi Stoudio Ipi"*. Le groupe y reprend The Jam ("London Girl") et Slade ("Coz I Luv You") mais brille surtout sur les originaux (tel "Ma Tête Sur Un Plateau", au clavier sinueux). ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk

EXCLUSIVITÉ FNAC

CAMEL
Moonmadness

Moonmadness est à Camel ce que *Wish You Were Here* est à Pink Floyd. Plus commercial que *Snow Goose*, son prédécesseur, l'album délivre un rock progressif nuancé de jazz-fusion aux rythmes syncopés et aux claviers chatoyants. Les chansons proposent à l'auditeur un voyage atmosphérique et enrichissant au cœur d'une musique euvoûtante flirtant souvent avec le psychédélisme.

CANNED HEAT
Live At Topanga Corral

Un des témoignages les plus impressionnants de Canned Heat en concert. Contrairement à son titre, l'album n'a pas été enregistré au Topanga Corral, mais au Kaleidoscope, un bar à bière d'Hollywood. Outre un blues rock d'une qualité indéniable, ce qui frappe, sur cet album, c'est l'incroyable virtuosité d'Henry Vestine à la guitare solo, qui sonne comme un maître absolu en la matière.

JAPAN
Tin Drum

Enrichis par leur succès dans le pays dont ils portent le nom, Japan sort *Tin Drum* en 1981, un album unique, stimulant et saisissant marquant l'accomplissement musical du groupe. De l'énergie au service d'arrangements subtils et complexes reflétant la fusion entre la new-wave, le funk et l'Asie. Majestueux, *Tin Drum* est un sans-faute propulsé dans le Top Ten grâce à la ballade hantée *Ghosts*.

TINDERSTICKS
Curtains

Ce qui frappe le plus dans cet album, c'est l'écriture. Le groupe, plus assuré, laisse les chansons se développer progressivement en épopées intimes. Plus lumineux que les deux premiers albums des Tindersticks, *Curtains* est d'une richesse à couper le souffle, on pense à Scott Walker, et des titres comme *Rented Rooms* ou *Bathtime* ne sont que les facettes les plus brillantes de ce diamant brut.

Textes :
Charlie Chofflet

Un label Fnac

fnac

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

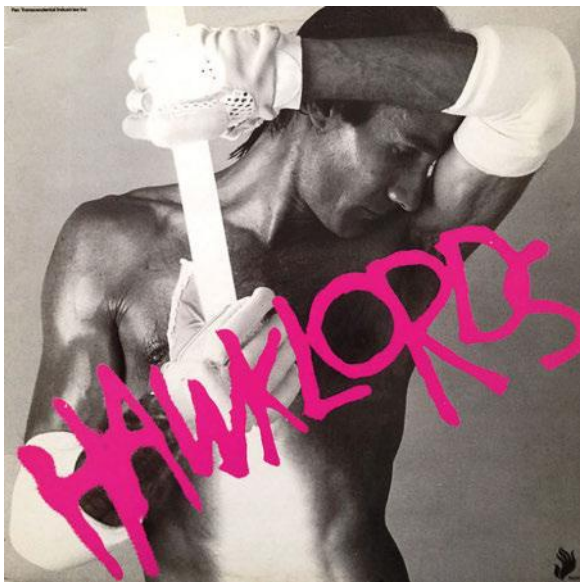
Quand Hawkwind vire new wave

Hawklords

"25 YEARS ON"

Charisma

HAWKWIND n'est pas seulement le groupe qui a provoqué la formation de Motörhead — en virant son bassiste, Lemmy, coupable d'avoir fait foirer une tournée américaine (arrêté à la frontière les poches débordant d'amphétamines). Ou la seule formation que voulait manager un fan nommé John Peel. Hawkwind reste aussi connu pour avoir été, tout au long des seventies, le groupe space rock le plus furieux du circuit. Avec, en première ligne, deux cinglés, Dave Brock (guitare, voix, clavier) et Robert Calvert (chant, écriture), ces bêtes de scène ont produit un alliage détonant, des hymnes à la fois planants et puissants, cosmiques et lourds — disons : Pink Floyd boosté par Black Sabbath, ou Led Zep revu par Ash Ra Tempel. Dans leur passionnante discographie, un album passe à la trappe : l'unique disque enregistré sous un autre nom, Hawklords.



L'éviction de Lemmy, en 1975, pousse Hawkwind à muter, d'autant plus qu'ensuite c'est Nik Turner, cofondateur du groupe, responsable de "Brainstorm" et "Master Of The Universe", qui s'en va. Effet boule de neige, deux autres membres de la tribu, Rudolph et Powell, prennent également leurs cliques et leurs claques. Les survivants enregistrent le septième Hawkwind en 1977, "Quark, Strangeness And Charm" et, contre toute attente, les miraculés y révèlent un regain d'inspiration. En pleine surchauffe, le groupe compose les morceaux qui serviront à l'album "PXR5" et part jouer aux Etats-Unis. Grosse tuile : Simon House, présent depuis 1973, reçoit un coup de fil de Bowie, qui lui propose un job sur sa tournée *Isolar II*. Aucun dilemme : House quitte le navire. Conséquence : les concerts américains de Hawkwind stressent totalement Brock et Calvert — ce dernier, avec des troubles bipolaires plus encouragés que soignés, pète les plombs. A San Francisco, Brock vend sa guitare à un fan, résolu à dissoudre le groupe. Rentré en Angleterre, il se met au vert avec Calvert dans le Devon, les deux excentriques flânant dans leur village habillés en officiers de la Première Guerre mondiale. Brock se rachète finalement une guitare, joue avec des musiciens locaux, et décide d'en embaucher quelques-uns dans un groupe qu'il va remonter avec Calvert : Hawklords. En changeant de nom, ils se débarrassent de la machinerie Hawkwind qui leur pesait trop, les six danseurs, les deux bus de tournée, les histoires d'engagements et management, prenant les devants face à d'anciens membres tentés d'envoyer leurs avocats... Brock et Calvert enregistrent dans le studio mobile de Ronnie Lane avec des musiciens payés à la séance. Leur but : poursuivre plus loin leur mutation. En clair : nous sommes en 1978, le punk a totalement ringardisé les vieux poilus fumeurs de bédo, Hawklords va s'éloigner du côté hippie qui collait à la peau de Hawkwind. Les gamins, du reste, ne détestent pas obligatoirement leurs anciens morceaux, certains reconnaissant leur modernité visionnaire.

Alors, Hawklords vise cela : passer pour les parrains dingos de la new wave, des tuteurs *freaks*, Ultravox sous LSD, Magazine cosmique, XTC en bohémiens science-fiction. "25 Years On", ce n'est pas Hawkwind avec mèches, mascara et costard à épaulettes, mais dans un univers parallèle. Le psyché et space rock sont injectés à doses raisonnables. Si le percutant (et fantastique) single s'intitule "PSI Power", c'est autant *Power* qui donne le ton que *PSI* (télékinésie, télépathie). La face B, "Death Trap", est un morceau carrément punk — agressif, court et tranchant. En abandonnant ses penchants protometal, le groupe ne perd pas sa puissance : moins lourd, plus rapide. Souvent directs, les morceaux restent insolites, baroques. Bowie leur ayant piqué un musicien, normal que Hawklords chope au chanteur de "Heroes" quelques idées (pas seulement pour "The Only Ones"). Du même ordre, "The Age Of The Micro Man" aurait pu être composé avec Brian Eno, alors que "25 Years" sonne comme du Roxy Music mixé avec La Düsseldorf (ou le Can de "I Want More"). Il y a donc dans "25 Years On" de la new wave, du glam, du punk, du rock novö et arty, des instruments variés (du Yamaha CS80 à profusion sur "Free Fall", mais aussi du didgeridoo, un wobble board australien, de la guimbarde et une trompette), le tout au service de l'essentiel : des morceaux de haut vol. Seul problème : le public y perd sa boussole — un album trop extravagant ou daté pour le rayon new wave, trop pop et carré pour les adulateurs du groupe période Turner-Lemmy. Brock reprend alors le nom Hawkwind, il y aura encore d'incessants changements de personnel, projets solos, départs, morts, retours, d'autres albums fascinants ("Church Of" en 1982), mais un seul "25 Years On" : du grand Hawkwind, le meilleur Hawklords. ❑

Première parution 6 octobre1978

Lollapalooza PARIS

HIPPODROME DE LONGCHAMP

SAMEDI 21 JUILLET 2018

DEPECHE MODE • TRAVIS SCOTT • KASABIAN • DIPLO
BASTILLE • PORTUGAL. THE MAN • KALEO • PAUL KALKBRENNER
THE BLAZE • BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB • LIL PUMP • REZZ
DADJU • BOMBA ESTEREO • ZARA LARSSON • NOTHING BUT THIEVES
SAN HOLO • VALENTINO KHAN • FIDLAR • GHASTLY • ALMA
THE INSPECTOR CLUZO • SCARLXRD • EKALI • BASSTRICK

DIMANCHE 22 JUILLET 2018

GORILLAZ • THE KILLERS • NEKFEU • EXCISION
PAROV STELAR • NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS • STEREOPHONICS
DUA LIPA • RAG'N'BONE MAN • YEARS & YEARS • VALD
FRENCH MONTANA • DILLON FRANCIS • KREWELLA • RL GRIME
CATFISH AND THE BOTTLEMEN • BB BRUNES • JESS GLYNNE • SLANDER
TROYBOI • TOM WALKER • DROELOE • TASKA BLACK • WAX MOTIF

info & tickets : LollaParis.com

JOIN US : #LollaParis

Greenroom Coca-Cola Levi's W9 RTL2 LE SON POP-ROCK

Licence n°2-1058250 / 3-1058251 – RCS PARIS 533 451 468 – NAF 9001 Z

Discographisme_10

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Black Moses"

Isaac Hayes

Première parution : 1er novembre 1971

Plus rien ne s'oppose à la gloire éternelle ! Isaac ne fut pas sauvé des eaux, mais de l'anéantissement. Après le décès de sa mère, son père s'évapore dans les nimbes du monde. Alors, le tout jeune Isaac Hayes et sa sœur aînée sont recueillis par leurs grands-parents maternels. Elevé avec amour, non loin des faméliques champs de coton, il apprend à l'église le chant et le piano. Entré à 18 ans chez Stax, Hayes devient musicien de studio, arrangeur, puis trouve en David Porter son Hal David. A eux deux, ils composent des tubes pour Carla Thomas, Johnnie Taylor et surtout le duo Sam & Dave. En décembre 1967, l'avion de l'immense Otis Redding plonge dans les eaux du lac Monona. Sans sa star, le label Stax se retrouve en grande difficulté financière, d'autant qu'il découvre que tout son catalogue appartient contractuellement à Atlantic qui distribue ses albums. Al Bell, le vice-président de Stax, décide alors de mettre sur le marché 28 albums pour renflouer la maison de disques. Quatre mois après le décès d'Otis, Martin Luther King vient à Memphis pour soutenir la grève des éboueurs noirs contre la discrimination salariale. Dans son fameux et dernier discours, le révérend se voit en Moïse emmenant son peuple vers la terre promise. Le lendemain, le pasteur King est assassiné au Lorraine Motel, lieu de villégiature prisé des musiciens de Stax, principalement pour sa piscine, la seule de Memphis, ouverte à tous. C'est dans ce contexte de crise financière et de tension raciale que la carrière d'Isaac Hayes se met en route.

Après un premier disque passé inaperçu, il saisit l'opportunité offerte par Al Bell de concevoir un nouvel album avec une grande liberté artistique. "Hot Buttered Soul" sort en septembre 1969. Sa pochette définit un style et un territoire. L'imposant crâne rasé — fait rare à l'époque chez les musiciens — occupe la majeure partie de l'espace et s'impose comme un nouveau monde. La terre est noire comme un fruit de l'arbre de vie. Deux ans et trois albums plus tard, la chaîne sur le corps présente sur "Hot Buttered Soul", sera également au cœur, au propre comme au figuré, de la pochette de "Black Moses". Sa symbolique renvoie bien évidemment à l'esclavage, mais aussi au frein psychologique qui plombe les ambitions afro-américaines face au pouvoir blanc. Mais, en devenant une parure en or, la chaîne atteste du changement de statut sans faire table rase du passé. Mais, *ce changement qui doit venir*, chanté par Sam Cooke, Otis Redding et tant d'autres, semble au point mort et la voie pacifiste, prônée par King, a, dans une certaine mesure, échoué. Alors, l'oasis Stax, où Blancs et Noirs jouaient ensemble, à l'image de Booker T & The MG's, entre dans la *realpolitik*. Al Bell, en chef de chantier, va redéployer les activités de Stax vers d'autres secteurs comme le cinéma ou le sport et soutenir de nombreuses organisations comme celle d'Angela Davis ou l'Operation PUSH de Jesse Jackson. Le but est de modifier l'image noire dans la perception blanche et créer une économie propre à la communauté : la terre promise. Aussi, pour inaugurer cette nouvelle ère, il est nécessaire de réécrire l'Histoire. Et, l'identité de "Black Moses" arrive à point nommé. C'est Dino Woodard, l'un des gardes du corps d'Isaac Hayes, qui le nomma ainsi en premier, devant la liesse du public à chacune de ses apparitions. Puis, le journaliste Chester Higgins qui, en 1971, consacre au chanteur un article dans le magazine Jet, en février 1971, nommé *"The black Moses of today's black music"*. L'occasion est trop belle pour que Larry Shaw, le directeur du marketing de Stax, laisse le surnom s'évaporer, surtout depuis le phénomène "Shaft" (dont Hayes a signé la célébrissime bande-son), sorti en juillet 1971. Joel Brodsky, à qui on doit les premières pochettes des Doors, celle du premier Stooges, de "Kick Out The Jams" du MC5 a également réalisé celles des précédents disques d'Isaac Hayes. Le photographe s'amuse à l'idée de le transformer en prophète. A défaut de Mer Rouge, la photo est prise au bord du Mississippi, ce qui est cohérent avec la mythologie afro-américaine. La tunique colorée, choisie par Hayes, évite une pose trop solennelle et ses indéboulonnables lunettes de soleil attestent d'une mise à distance. Néanmoins, le regard est fixé vers les cieux et les mains offertes aux offrandes divines. De plus, la police de caractère du titre de l'album rappelle une écriture biblique. Isaac est un homme pieux. Mais, le tour de force de la pochette réside dans sa taille qui, en se déployant en cinq parties, devient une croix chrétienne. A un projet musical *pharaonique* — son deuxième double album de l'année qui a nécessité d'importants moyens techniques — lui répond une pochette hors norme. Hayes est si important qu'une pochette simple, voire double, est insuffisante à le contenir. Cette double réappropriation symbolique — Moïse et le Christ — en dit long sur le combat, toujours d'actualité, de la communauté noire et de sa recherche d'un leader charismatique. Isaac devient le sauveur du peuple afro-américain, et plus prosaïquement, celui de Stax. Un costume, peut-être surdimensionné pour lui au regard du pasteur King, mais qui correspond pleinement aux attentes de la société des années 70, qui voit dans les artistes le substitut idéal aux politiciens. Et, par son succès, Isaac offre aux nouvelles générations un moteur essentiel : l'espoir. ■

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

Paru en 1990, cet album de remix de The Cure ressort en version Deluxe, enrichie de deux autres CD de remix, supervisés par Robert Smith en personne.

12 NUMÉROS + COFFRET 3 CD "MIXED UP TORN DOWN" DE THE CURE POUR 74,50 € AU LIEU DE 102,15 €*

JE M'ABONNE Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements 45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP187X

OPTION 1 12 numéros + le coffret 3CD **"Mixed Up Torn Down" de The Cure** pour **74,50 €** au lieu de 102,15 € soit 27% de réduction

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50 €** au lieu de 78 € soit **16 % de réduction.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix du coffret pour 22,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

L'acteur de "Tonnerre Mécanique"

REX

Si Rex Smith est désormais connu comme acteur de séries télévisées ("Tonnerre Mécanique", "Alerte A Malibu") et figure de Broadway ("Grease", "The Pirates Of Penzance"), il est amusant de constater que son ambition, à l'origine, était de devenir le prochain Robert Plant ou Steven Tyler. La carrière hard rock de Rex fut courte, mais sacrément fructueuse...

Né en Floride, Rex Smith passe son enfance à Atlanta. Dès le lycée, il empoigne un micro au sein de Tricks et mène alors une vie de bohème, avec le guitariste Lars Hanson et bientôt l'expérimenté batteur Mike Ratti (qui œuvrait dans le très culte Morgen quelques années auparavant). Ces joyeux drilles écument les débits de boisson mal famés, puis se séparent. L'aspirant *screamer* est alors recruté par le rival du coin, Phaedra, groupe qui est capable d'amasser de lucratifs cachets. Il y côtoie un autre guitariste, Louis Van Dora. Au bout d'un an et demi, Phaedra grave quelques morceaux, prestement envoyés à la fameuse agence Leber-Krebs, qui préside alors aux destinées d'Aerosmith et Ted Nugent. David Krebs voit d'emblée un certain potentiel à ce chanteur à la gueule d'ange. Il propose à Rex seul de venir à New York où son grand frère, Michael Lee Smith, brille déjà comme hurleur avec Starz. Rex débarque dans la Grosse Pomme avec pour tout bagage une valise et un tigre en céramique. Après une première tentative plutôt houleuse avec des musiciens locaux, Rex Smith finit par rameuter ses vieux camarades. Lou Van Dora et Lars Hanson prennent le premier avion depuis Atlanta, et Michael Ratti, déjà sur place, saute dans un taxi. En se baladant sur la 45ème Rue, Rex tombe sur une vieille connaissance d'Atlanta : Orville Davis, ancien bassiste d'Hydra, groupe sudiste auteur de deux remarquables efforts chez Capricorn. Davis vient d'auditionner pour entrer dans Foreigner, mais est toujours libre. Il vient donc directement répéter avec les autres (alors que Jay Davies, bassiste du précédent line-up, est toujours en poste...) et l'alchimie opère. Krebs se frotte les mains et goupille des auditions pour pas moins de cinq labels, élisant finalement Columbia, qui a proposé le meilleur contrat. Ces chevelus investissent donc bientôt les prestigieux studios Record Plant, avec le producteur Eddie Leonetti, un disciple de Jack Douglas choisi par les soins de l'agence Leber-Krebs. L'homme est fort directif et se permet même de réécrire certaines chansons, ce qui n'est évidemment pas du goût de tous. Le résultat est cependant un premier opus très réussi, proposant un hard rock sans fioritures, avec des refrains minaudeurs. La voix de Rex pourra rappeler celle de Robert Plant (en moins aiguë), les guitares sont mises en avant, la rythmique manquant un peu de nerf. On y trouve des morceaux ravageurs tels "Call Her Easy", "Dead End Kids", "Violent Playground" ou encore une excellente reprise de "I Can't Explain". Le quintette est dépêché en première partie de Ted Nugent. Malgré cette exposition, les ventes sont décevantes. La même équipe remet le couvert pour une deuxième tentative, "Where Do We Go From Here ?", qui souffre des mêmes tensions avec Leonetti et n'obtient hélas pas davantage de succès. Malgré tout, il est encore supérieur à son prédécesseur, plus intense, plus lourd, plus *zeppelinien* en somme, notamment avec les épatantes "Do Me", "7 Come 11" ou "Stealin' The Night Away", et quelques tubes perdus comme "You're Neve Too Old To Rock & Roll" ou "Burn Your Bridges". Obstiné, Rex repart sur les routes, ouvrant toujours pour Ted Nugent, mais aussi Aerosmith et Mahogany Rush. Un troisième album est mis en chantier avec Eddie Offord mais demeure inachevé. C'est lors d'un concert au Madison Square Garden que la carrière de Rex Smith prend un tournant inattendu. Carol et Bruce Hart, scénaristes et producteurs pour NBC, repèrent le physique avantageux du bellâtre et pensent à lui pour un rôle de professeur de guitare dans le téléfilm romantique "Sooner Or Later". Ils en discutent avec David Krebs qui y voit une opportunité intéressante pour son poulain et décide alors de dissoudre Rex avec effet immédiat. Le lendemain de la diffusion, Rex Smith devient subitement un *poster boy*, une *teen idol*. Dans la foulée, la sirupeuse ballade "You Take My Breath Away", tirée de la bande originale, est évidemment un tube. Rex publie ensuite l'album "Sooner Or Later" en 1979 qui, s'il n'a plus rien à voir avec ses velléités hard rock passées, atteint la 19ème place au Billboard. Les années suivantes, Rex creuse le sillon soft rock avec les affreux "Forever" puis "Everlasting Love", porté par la reprise éponyme. En 1983, Rex opère un vague retour au rock'n'roll (le malheureusement fade "Camouflage") avec le producteur Ron Nevison (Thin Lizzy, UFO), mais aussi Brad Whitford (Aerosmith), Peter Wolf (J Geils Band) et même ses compères Mike Ratti et Lou Van Dora. Ce dernier montera plus tard sa Lou's Blues Revue et Orville Davis se lancera dans la musique country avec ses Wild Bunch, toujours avec Mike Ratti. ❐

rock&folk

EN NUMÉRIQUE ENRICHI AVEC VOTRE ABONNEMENT

Rock & Folk est disponible sur vos tablettes dans une version enrichie avec des liens web actifs et des vidéos à découvrir d'un simple clic

© Photocreo Bednarek - Fotolia.com

1 an soit 12 numéros
en version papier et numérique

75€

au lieu de ~~143,88€~~

ABONNEZ-VOUS !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : Rock & Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex - Tél. : 03 44 62 43 79 – abo.lariviere@ediis.fr

☐ **OPTION 1** **1an soit 12 numéros en version papier et numérique pour 75€ au lieu de 143.88€**

☐ **OPTION 2** **1an soit 12 numéros pour 65.50€ au lieu de 78€ soit 16% de remise.**

Je remplis mes coordonnées et je règle par CB, chèque ou CCP

Email : .....@.....

Nom : ..... **Prénom :** .....

Adresse : .....

Code Postal ☐☐☐☐☐ **Ville :** ..... **Tél. :** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) **:** ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

ROFP188B

❑ **J'accepte de recevoir par mail des offres et informations commerciales de la part des Editions Larivière.** **Tarif France métropolitaine 2018** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79. Offre valable jusqu'au 31/12/18. L'abonnement prendra effet dans un délai maximum de quatre semaines après validation de votre commande par nos services.. Conformément à la loi informatique et libertés du 6/01/78 vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Qualité France

PAR H.M.

Les frères Sourice

Tous ceux qui veulent avoir des nouvelles de musiciens ayant connu une certaine notoriété au cours des décennies précédentes doivent se brancher sur le circuit de l'autoproduction, car il est le seul qui permette une continuité artistique

Angers entend bien rester l'un des bastions du punk rock et **Lane** réunit depuis l'an dernier la fine fleur de ses musiciens locaux, en l'occurrence deux membres de Daria et surtout deux des légendaires Thugs, les frères Sourice, rejoints par un de leurs rejetons pour former un nouveau quintette et repartir au combat. Ce premier essai quatre titres a de l'allure et du peps : il réactive ce passé glorieux en prouvant qu'un rock anglophone et radical porté par des guitares acérées reste toujours d'actualité *("Reaching Not To Pray", Twenty Something/ Nineteen Something, nineteensomething.fr, distribution Pias).*

Visiblement inspiré par le titre d'un album des Buggles, **Plastic Age** est un groupe de Nevers qui a débuté comme trio en 2012 avant de devenir récemment un quatuor adepte de la parité. Son premier album s'ébroue dans une pop enlevée et mutine, portée par une voix féminine acidulée, des guitares sous tension, des chœurs harmonieux et une énergie qui plonge ses racines du côté du rock de la fin des seventies, à la croisée des soubresauts punk et de la pop bubblegum. Et la fraîcheur de l'entreprise lui permet d'échapper aux pièges du retro *("Blood Red Roses", plasticage.contact@gmail.com).*

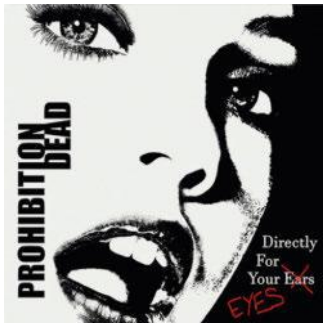
Au sein du trio parisien **Pompadour Swamp**, on retrouve l'ancien batteur des Coronados, ce qui est une référence en matière de garage rock. Ce premier EP quatre titres explore les arcanes du rock'n'roll anglophone en empruntant aussi bien au rockabilly qu'à la soul et au punk et manifeste une passion immodérée pour la fuzz. Il annonce la couleur avec une reprise caverneuse d'un étonnant morceau de Captain Beefheart ("Party Of Special Things To Do") avant de poursuivre avec des compositions originales dont un "Pompadour Play" du meilleur effet *("Fixafire", Bumpkin Records, pompadourswamp@outlook.fr).*

D'entrée de jeu, le troisième album de **Satellite Jockey** immerge l'auditeur dans une pop anglophone ludique et délicate qui cultive un esthétisme de la douceur et tire une bonne partie de son impact de sa variété instrumentale : depuis sept ans, ce sextette lyonnais enrichit la formule classique batterie-basse-guitare d'autres apports (clavecin, violon, sitar, banjo) et n'a pas hésité à faire appel à des intervenants (marimba, flûte traversière, flûte à bec) pour enrichir sa palette sonore et cultiver sa richesse harmonique en s'ouvrant au psychédélisme *("Modern Life, Vol. 2", AB Records/ Another Record/ Montagne Sacrée, facebook.com/satellitejockey).*

par-delà les aléas du succès. Ainsi, parmi les huit sélectionnés du mois (sur les trente-sept arrivages à la rédaction), plusieurs membres de groupes disparus viennent-ils rappeler que leur passion musicale ne se conjugue pas qu'au passé.

Basé dans l'Ouest (entre Loire-Atlantique et Vendée), **The Spewmen** est un quintette qui a connu bien des changements depuis ses débuts en 1984, sa séparation en 1991, puis sa reformation avec de nouveaux musiciens dans les années 2000. Mais il a conservé son ADN musical et son premier album en tant d'années reste fidèle à un rock offensif qui a su traverser les époques sans rien renier de sa pugnacité : une intensité héritée aussi bien de Clash que des Thugs tout au long de dix compositions d'une efficacité constante *("Fish On Mars", Spewmen Prod, spewmen.com).*

S'abritant derrière un nom en trompe l'œil, **Hummingbird** (qui signifie *colibri*) fut conçu en 2012 à Nîmes comme un projet solo chant-guitare-machines avant de se transformer, dès l'année suivante, en duo avec l'arrivée d'un batteur. Son troisième album anglophone affectionne particulièrement les climats lourds et obsédants, à l'instar d'une voix écorchée et éraillée qui rappelle parfois celle d'Arno. Au confluent de la cold wave, du post-punk et du blues mutant, il impressionne avec des tourneries hypnotiques telles que "Black Color" ou "Ryllet" *("Hummingbird", Beast Records, beastrecords.free).*



Venu de Savoie, le trio **Prohibition Dead** met en œuvre ses multiples influences avec un premier album conçu deux ans après sa formation. Se revendiquant de Jack White, il affiche, comme Inspector Cluzo, l'absence de bassiste et se balade au fil des morceaux entre pop, rock stoner, boogie, rock'n'roll et blues rock a tendance psyché tout en maîtrisant suffisamment bien ces différentes options pour que cet éclectisme ne relève pas du collage sonore et que la pugnacité serve de fil conducteur à ses différentes tentatives *("Directly For Your Eyes", Why A Bassist Productions, facebook.com/prohibitiondead).*

Depuis 2013, l'ancien leader de Madinka, **Noël Matteï**, poursuit sa route en solo et, après deux EP, passe à la vitesse supérieure avec ce premier album. Musicalement proche de la pop synthétique 80 et de la new wave, il est un adepte du chanter-parler, sans délaisser pour autant les mélodies, et défend des textes très littéraires avec l'aide d'intervenants comme le duo electro Lux For The Monsters ou les chanteuses Buzy et Manu (ex-Dolly), ce qui renvoie à ses activités d'écrivain et d'auteur de chansons *("L'Echo Des Liens Enfuis", Tekini Records/ Absilone, distribution Socadisc/ Believe).* ❑

PAR CHRISTIAN CASONI

ALBERT COLLINS

ALBERT GENE DREWERY

1932 (Texas) - 1993 (Nevada)

L'autodidacte qui met en théorème ses mauvaises habitudes, la Telecaster sanglée en suspension sur l'épaule droite comme T-Bone Walker, ces accordages impossibles, l'open de *fa* mineur en particulier, le capo pincé au milieu du manche comme Gatemouth Brown, la main droite en trident, le pouce pour faire péter les basses, le majeur pour faire riper la corde aiguë, l'index fulgurant qui donne une suite expéditive aux appels du pouce et du majeur, cette oreille tendue vers les Hammond B3, d'où ce swing brutal en estafilades de notes et bribes d'accords... Albert sort de Third Ward, Houston, la même zone que son cousin Lightnin' Hopkins et Johnny Guitar Watson. Il est bercé par les big bands western, les saxos et les orgues texans, le tranchant de la main affuté par Gatemouth et Jimmy McGriff, par la guitare frénétique du premier, par l'orgue giflant du second. Il sillonne l'Etat dans un gros cul Kenwood, livre de la peinture et tâche de faire décoller, après le turbin, les Rhythm Rockers, dix musiciens dans le goût du pays, jump, R&B. Une nuit, ils rentrent d'un gig à Corpus Christi. Albert conduit. Petit dormeur, il a passé sa vie à conduire ses musiciens. Le volant le détend. Il fait un froid de gueux. *"Mec, si tu mettais le dégivrage ?" Defrost*... Tilt ! La glace et le froid seront, dès le premier single ("The Freeze", 1958), le leitmotiv d'une carrière qui vacillera pendant vingt ans, quoi qu'on ait pu affirmer. Il n'a pas une voix extraordinaire, il le sait, il n'enregistre quasiment que des instrumentaux entre 1958 et 1978, pour Kangaroo, Hall, Imperial et Tumbleweed. Or, les quelques bluesmen qui se faufilent encore dans les radios noires sont de solides chanteurs sur de puissants labels largement distribués, BB et Albert King, Little Milton, surtout Bobby Bland. On lit partout qu'Albert Collins a démonté les charts en 1962 avec l'instrumental "Frosty", et poussé son avantage en 1965 en signant chez TCF (20th Century Fox). Foi de Billboard, "Frosty" n'a jamais *charté*. Avant Alligator, Albert ne figure qu'une fois dans ce classement avec "Get Your Business Straight", titre chanté de 1972 qui papillonne à une modeste 46ème position. La Fox gravait essentiellement du *soundtrack* et ne brillait pas sur le marché du disque. Hall avait sûrement négocié un contrat de distribution pour ce seul album : "Cool Sound". Albert succède à Jimi Hendrix dans l'orchestre de Little Richard, mais Richard est un ancien qui ne bague plus ses sidemen depuis longtemps.

En 1968, Albert déménage à Los Angeles, recommandé par Canned Heat à Imperial, devient définitivement un bluesman pour oreilles blanches, passe au Fillmore West et dans quelques festivals d'étudiants, mais la galère gîtera encore pendant dix ans. En 1978, quand il enregistre "Ice Pickin' ", son premier album Alligator, il n'est plus personne, mais exige mille dollars d'avance sur royalties. Alligator n'est encore qu'un label de quartier, Bruce Iglauer n'a jamais produit quelqu'un d'extérieur à Chicago, mais il vient d'encaisser le punch d'Albert Collins dans un club. Iglauer comprend qu'Albert n'est pas un aigle du songwriting, il arrive toujours à la bourre, mains dans les poches, et tombe ses disques à l'arrache avec une géniale imprudence. Il le convainc de chanter davantage, l'oriente vers des registres à la Percy Mayfield et Lowell Fulson, puis lui compose une équipe de sidemen fidèles, dont Kasey Jones et AC Reed. " *'Ice Pickin' est parti à 115 000 exemplaires, sans compter les ventes sous licence avec Sonet et des labels australien et japonais.*" Il y aura sept albums Alligator, tous excellents, notamment "Cold Snap" avec Jimmy McGriff, le bronze de sa jeunesse, et "Showdown!" avec l'exubérant Johnny Copeland, un vieux pote de Houston, et Robert Cray, un jeune homme secret dont il a changé le destin le jour où il est venu jouer dans son bahut. Albert devient l'un des dix bluesmen les plus célèbres du monde. Sa trahison chez Pointblank/ Virgin n'ajoutera rien à sa gloire tardive. *"J'avais perdu tout contact avec lui, je me contentais de faire suivre de substantiels chèques de royalties. Un jour il me téléphone, il m'apprend qu'il a un cancer, qu'il aimerait bien revenir chez Alligator. Hélas, il n'en a pas eu le temps.*" Albert meurt à Las Vegas, dans cette maison que BB King l'avait pressé d'acheter à côté de la sienne. La part la plus étonnante de son œuvre, ce sont toutefois les diamants qu'il avait semés durant ses années de vaches maigres, instrumentaux d'un funk rocker à la petite semaine qui se réfugiait dans un *garajazz pop*, drôle et oppressant, théâtralisant ses riffs et ses phrases coupantes en séquences de jungle magistralement arrangées, avec leurs gros beats rentre-dedans, leurs orgues sourds, leurs cuivres de chiffonniers et leurs quintes de saxo, des poignards de blues intitulés "Collins Shuffle", "Soulroad", "Frosty", "Defrost", "Thraw Out", "Don't Lose Your Cool", "Sno-Cone", "Icy Blue", "Whatcha Say (I Don't Know)" ou "Do The Sissy". ☙

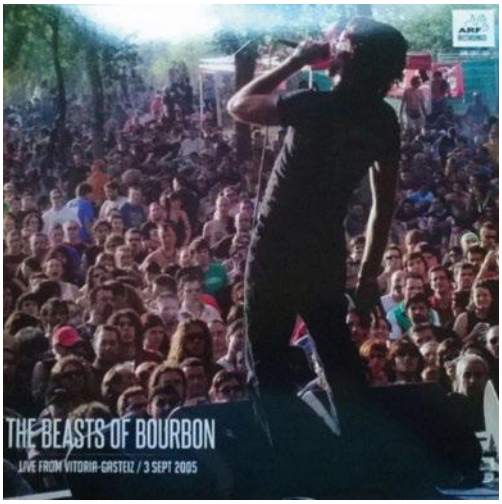
Photo Kirk West/ Getty Images

Albert Collins, Chicago 1980

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Blues, punk et Captain Beefheart



Cher Erudit, j'aimerais connaître le parcours des BEASTS OF BOURBON, qui existent toujours.
Christian *(courriel)*

Originaires de Sydney, **The Beasts Of Bourbon** sont un groupe de rock qui mêle les énergies garage, blues, punk et Captain Beefheart. Au départ, c'est une réunion ponctuelle de musiciens venus de différentes formations. En août 1983, le chanteur Gregory Stephen Tex Perkins, né le 28 décembre 1964 à Darwin, recrute des musiciens pour palier la disparition de Tex Deadly And The Dum Dums et honorer les contrats passés avec des clubs de Sydney. La première mouture des Beasts Of Bourbon comprend Kim Salmon, chanteur et guitariste des Scientists, né le 24 janvier 1957 à Bunbury, James Baker, batteur des Victims, des Scientists et des Hoodoo Gurus, né le 7 mars 1954 à Perth, Boris Sujdovic, bassiste des Scientists, et Spencer Patrick Jones, guitariste des Johnnys, né à Te Awamutu, Nouvelle-Zélande, en 1956. En octobre 1983, ils enregistrent un premier album, "The Axeman's Jazz", incluant une superbe version du "Graveyard Train" de Creedence Clearwater Revival, qui sort en 1984 sur Green Records, puis un 45 tours avec trois reprises : "Psycho" écrit par le chanteur country Leon Payne, "Good Times" de Nobody's Children, un titre garage rock de 1967 et "Sometimes Good Guys Don't Wear White" des Standells, standard garage de 1966. Les deux derniers morceaux sont enregistrés live à Perth en janvier 1984 avec Brett Rixon à la batterie et Tony Thewlis à la place de Kim Salmon. En 1985, les éditions américaine et française sur Closer de "The Axeman's Jazz" incluent "Good Times". Des changements interviennent quand les Scientists quittent l'Australie pour l'Europe. Les Beasts Of Bourbon cessent leurs activités en juin 1985 alors que les Scientists se séparent au retour de leur séjour européen en 1987. Kim Salmon forme alors Kim Salmon And The Surrealists avec le bassiste Brian Hooper et le batteur Tony Pola, James Baker le James Baker Experience et Tex Perkins participe à l'éphémère Salamander Jim. Finalement, en mars 1988, Perkins, Baker, Salmon, Jones et Sujdovic réactivent Beasts Of Bourbon : "Sour Mash" (1988) sur Red Eye, qui s'ouvre sur "Hard Work Drivin' Man", une adaptation de "Hard Workin' Man" composé par Jack Nitzsche et Ry Cooder pour le film Blue Collar et chanté par Captain Beefheart. La version de Beasts Of Bourbon est un succès en Australie. La même année sort un double single, "The Hate Inside", avec une reprise de "Moaning At Midnight" de Howlin' Wolf. Un troisième album suit deux ans plus tard, "Black Milk" (1990) avec la reprise de "Let's Get Funky" de Hound Dog Taylor et la collaboration, piano et chant, de Louis Tillett. Après les remplacements de James Baker et Boris Sujdovic par Tony Pola et Brian Hooper, et l'arrivée de James Cruickshank aux claviers : "The Low Road" (1991), avec "Cocksucker Blues". Après le mini album live, "Just Right" (1992), paraît un double disque avec extraits de concerts, inédits et raretés : "From The Belly Of The Beasts (Live 91 & 92 And Shit We Didn't Put Out The First Time)" (1993). Une nouvelle séparation survient en 1994, Hooper, Pola et Salmon se consacrant aux Surrealists, Tex Perkins à Cruel Sea qu'il avait fondé en 1989 et Spencer Jones à son premier album solo. En septembre 1996, tout repart avec Perkins, Hooper, Jones, Pola et Charlie Owen, guitare, des New Christs et des Divinyls : "Gone" (1997). La reformation, de courte durée, se termine fin 1997, mais la séparation ne sera pas définitive. La formation de 1996 enregistre un live en octobre 2003, "Low Life" (2003) sur le label espagnol Munster, puis un album studio, "Little Animals" (2007) sur Albert, une maison de disques australienne. Nouvelle disparition en 2008 avant la résurrection en 2013 pour la version australienne du festival All Tomorrow's Parties et la célébration du trentième anniversaire des Beasts Of Bourbon pendant laquelle les différentes moutures montent sur scène. En témoignage de ces concerts dans lesquels les musiciens qui ont fait partie du groupe interviennent à tour de rôle : "30 Years On Borrowed Time", un triple album. Dernière production en date : "Live From Vitoria-Gasteiz/ 3 Sept 2005" (2017). James Baker fait partie des Dubrovniks, où figure aussi Boris Sujdovic, et des Painkillers. Outre leurs collaborations avec différents groupes, Kim Salmon, Spencer Jones et Tex Perkins, accompagné par les Dark Horses, possèdent une discographie solo bien remplie. Brian Hooper a joué avec Roland S Howard et réalisé trois albums auxquels participent Tony Pola et des membres des Beasts Of Bourbon. Il est décédé le 20 avril 2018 à 55 ans.

Compilation : "Beyond Good & Evil — The Best Of The Beasts Of Bourbon" (1999) sur Red Eye. ❑

in memoriam

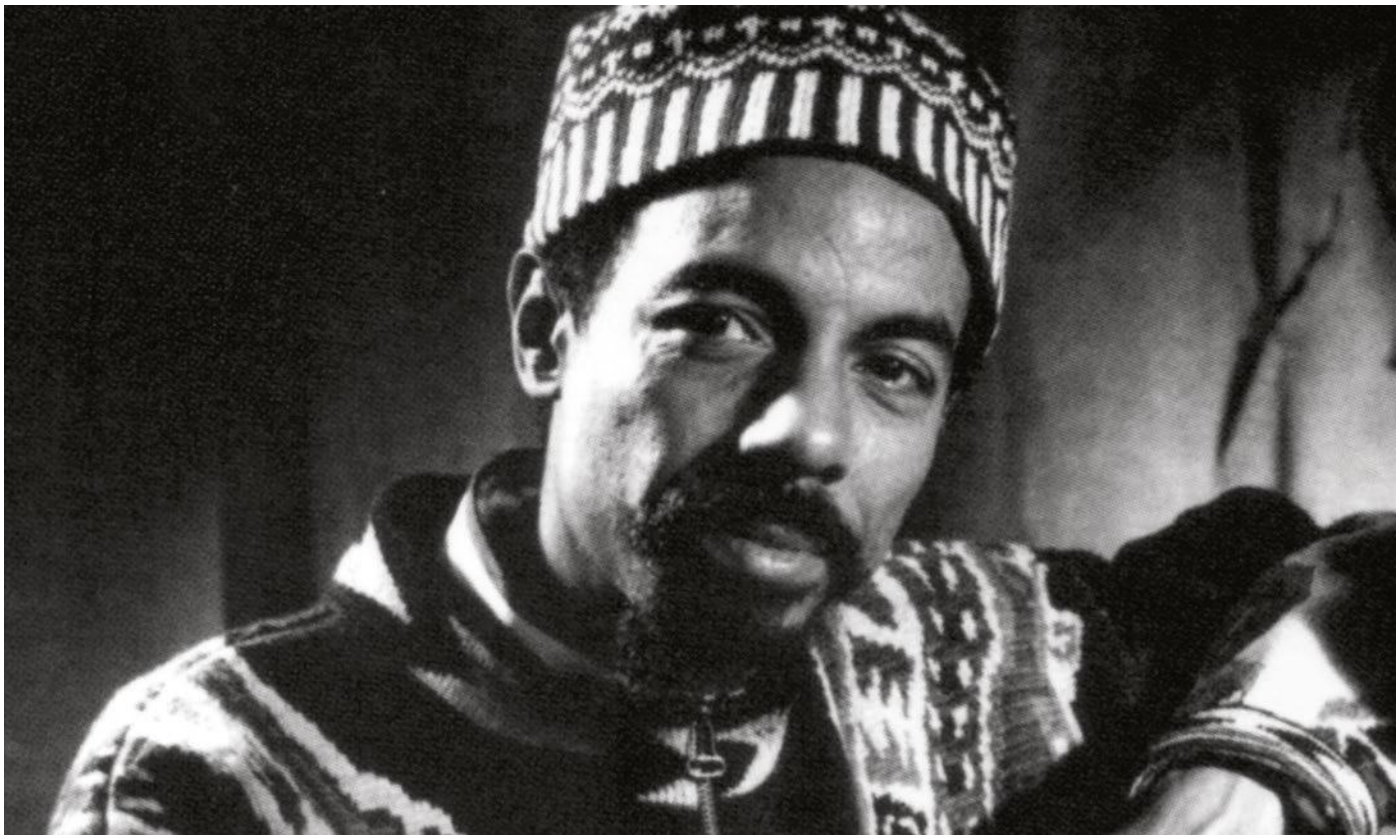


Photo DR

The grandfather of rap

Jalal 1944-2018

Père fondateur du rap, l'Américain rejoint Sulieman El-Hadi et Nilaja dans le cercle des **Last Poets** disparus.

Comment résumer la vie d'un artiste aussi immense que Jalaluddin Mansur Nuriddin, *alias* Jalal, fondateur du groupe The Last Poets ? Celui dont le surnom était *the grandfather of rap* avait une formule assassine pour désigner les jeunes artistes hip-hop qui commençaient à émerger dans les années 1980 : "*We were rappin' when they were nappin'* " (On rappait quand ils faisaient encore la sieste).

Incisif, doté d'une langue à la fois sophistiquée et venimeuse, Jalal a sorti en 1970, sous le nom d'Alafia Pudim, avec Omar Ben Hassen, Abiodun Oyewole et le percussionniste Nilaja, le premier album homonyme du groupe The Last Poets. Une révélation pour toute une génération, avec la réappropriation du mot maudit *nigger* dans pas moins de trois titres incendiaires, "Run, Nigger", "Niggers Are Scared Of Revolution" et "Wake Up, Niggers", ce dernier étant également inclus sur la BO de "Performance", le film de Nicolas Roeg et Donald Cammell avec Mick Jagger. Un album si virulent qu'il valut à ses membres d'être étroitement surveillés par le FBI à travers le programme Cointelpro durant les années Nixon.
En parallèle du groupe, dont l'histoire longue et complexe mériterait un livre à elle seule, Jalal a sorti en 1973, sous son *street name* Lightnin' Rod, un des albums les plus samplés du rap américain, "Hustler's Convention", le récit épique de la journée de deux dealers, Sport et Spoon, avec des musiques composées entre autres par Kool & The Gang, Eric Gale et Buddy Miles. Ce dernier avait déjà collaboré avec Jalal et Jimi Hendrix en 1969 pour le titre "Doriella Du Fontaine", légendaire jam hendrixienne enregistrée par Alan Douglas en novembre 1969.

La longévité des Last Poets est le fait de Jalal : après "This Is Madness", apocalyptique deuxième album paru en 1971 à la couverture signée Abdul Mati Klarwein (qui illustra également "Bitches Brew" de Miles Davis et "Abraxas" de Santana), Jalal et son ami poète Sulieman El-Hadi font perdurer le groupe, Omar et Abiodun disparaissant du radar rapologique pendant de longues années. Suivront les albums "Chastisement" en 1973 et "Delights Of The Garden" en 1977, avec sur ce dernier une face entière composée par Jalal, "Be-Yond-Er", longue suite visionnaire et hallucinée de 19 minutes. Jalal et Sulieman, accompagnés du percussionniste Abu Mustapha, ont donné deux concerts à Londres en février 1985, officialisant la renaissance live des Last Poets canal historique dont le premier témoignage discographique fut l'album "Oh My People".
Le retour d'une fraction dissidente des Last Poets menée par Abiodun et Omar en 1993 avec l'album "Holy Terror" produit par Bill Laswell déclencha la fureur de Jalal, d'autant plus que ses anciens alliés avaient invité pour l'occasion Melle Mel, le rappeur de Grandmaster Flash & The Furious Five qui avait allègrement pompé "Hustler's Convention" en 1984.
Les Last Poets n'étaient pas l'unique activité de Jalal, également acuponcteur, maître de kung-fu et artiste solo, signant notamment les albums "Science Friction" et "On The One", produit par Adrian Sherwood.
Né à Brooklyn New York le 24 juillet 1944, Jalal s'est éteint près d'Atlanta, où il était retourné vivre après avoir passé près de 20 ans à Paris. Jalal menait depuis de longs mois un combat épique contre le cancer, qui a fini par l'emporter le 4 juin dernier. Il reste ses chansons, et une autobiographie fleuve inédite à ce jour, dont il avait déjà écrit plusieurs centaines de pages, "Hustler's Ascension". ★

OLIVIER CACHIN

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Tragi-mélancolique

Dogman

DE MATTEO GARRONE

Il fut un temps où le cinéma italien était le meilleur du monde. Disons, dans les années 60 et 70, quand les westerns baroques, les polars brutaux, les comédies douces amères et les pamphlets politiques se côtoyaient dans les salles en toute quiétude. Puis, progressivement, entre les années 80 et aujourd'hui, le (bon) cinéma italien a disparu. Bouffé par la télé de Berlusconi dans un premier temps, mais aussi, probablement, le manque d'inspiration. Avec "Dogman", Matteo Garrone semble faire renaître l'esprit de cet âge d'or. Et ce en un seul film. Grands espaces filmés à la Sergio Leone, accès de brutalité post-*poliziesco* (polars de série B qui ont fleuri en Italie dans les années 70, juste après le succès de "L'Inspecteur Harry" et du "Justicier Dans La Ville") et, surtout, un humour tragi-mélancolique que l'on trouvait dans la plupart des grandes comédies italiennes signées Dino Risi ou Mario Monicelli. Matteo Garrone s'est donc inspiré d'un fait divers authentique survenu en 1988 quand un certain Pietro De Negri, toiletteur pour chiens doux, frêle, timide et gentil, a été amené à devenir une bête à tuer le jour où il s'est débarrassé d'un (soi-disant) ami encombrant qui le martyrisait depuis des lustres. Après l'avoir enfermé dans l'une des cages de son chenil, il l'a torturé jusqu'à la mort... Matteo Garrone transpose l'histoire d'une façon splendide. Un peu à l'image de son précédent film, "Tales Of Tale", un conte noir et poétique flirtant avec le cinéma de Pasolini comme celui de Jodorowsky. Ici, le spectateur se retrouve donc dans une banlieue pauvre d'Italie, faite de terrains vagues cafardeux et d'immeubles délabrés. Marcello, toiletteur canin maigrichon et trouillard, mène tranquillement sa vie, entre sa fille adolescente, qu'il chérit, et ses chiens-chiens, qu'il chérit encore plus. Tout irait pour le mieux s'il n'était pas devenu pote avec le mastoc Simoncino, ancien boxeur dégénéré au physique à la Bud Spencer (sans la barbe), accro à la coke que Marcello lui fournit, aux bagarres du samedi (... et lundi, mardi, etc.) soir et aux petits casses à l'arrache. Suiveur malgré lui, Marcello accompagne la brute épaisse dans ses méfaits. Jusqu'au jour où, suite à un cambriolage en duo, Marcello se laisse accuser et part en taule pour quelques temps. Avant de se faire à nouveau humilier par son compère une fois dehors. L'esprit de la vengeance finit par gagner son occiput... Esthétiquement, "Dogman" ressemble donc à un western. Avec une moto en guise de cheval, les habitants d'une petite ville sous la coupe d'un truand façon "Le Train Sifflera Trois Fois", le tout filmé avec des cadres larges laissant apparaître le rien au milieu de nulle part. Quant aux faits (cambriolage, rapports entre les personnages), ils rappellent "Le Pigeon" de Mario Monicelli, classique absolu de la comédie italienne où une bande de bras cassés tente un rocambolesque cambriolage. D'autant que le génial Marcello Fonte (l'ami des chiens, prix d'interprétation à Cannes cette année pour ce film) possède justement un physique frêle rappelant l'un des protagonistes du "Pigeon" : l'incroyable Toto, grande star du comique italien, qui de film en film, se sortait lui aussi de toutes les situations carabinées par son abattage verbal. Les références sont donc présentes. Humour (en demi-teinte) compris. Car, si certaines séquences de "Dogman" flirtent aussi avec le glauque (notamment la vengeance du toiletteur), le film ne suit pas le fait divers à la goutte de sang près. Dans la réalité, le cadavre du voyou s'est retrouvé avec quatre doigts amputés et enfoncés dans ses yeux, ses oreilles et son anus. Matteo Garrone a préféré faire bifurquer son film vers une sublime métaphore sur la peur et une certaine violence sociale. Avec, au bout du chemin, quelques lueurs d'espoir humanistes (*actuellement en salles*). ❑

L'ombre de John Cassevetes

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Paranoïa

Paranoïa

Drôle de type que Steven Soderbergh... Après avoir obtenu sa Palme d'or à Cannes il y a trois décennies avec "Sexe, Mensonges Et Vidéo", le cinéaste tout-terrain n'a eu de cesse d'expérimenter ses talents sous les formes et les supports les plus divers. Du blockbuster tourné entre potes (la série des "Ocean's Eleven" et ses suites) au film indé expérimental bizarre ("Bubble") en passant par le téléfilm de luxe ("Ma Vie Avec Liberace"), les séries ("The Knick") et même une série B de baston totalement décomplexée ("Piégée"). En gros, Soderbergh n'est jamais où on l'attend. Lui qui a annoncé plusieurs fois qu'il arrêtait le cinéma, y revient pourtant avec "Paranoïa" tourné cette fois dans un format hors norme (mais peut-être plus pour longtemps) : le smartphone ! Une technique ultralégère qui lui permet de se scotcher au plus près des affres de son personnage principal : une jeune femme qui, harcelée par un ex, se retrouve enfermée contre son gré dans un asile à la "Vol Au Dessus D'Un Nid De Coucou". Déambulant en boucle dans les couloirs du lieu, elle essaye de persuader le personnel hospitalier qu'elle n'a rien à faire ici. En vain... Porté par le jeu flippé et (forcément) paranoïaque de Claire Foy (révélée dans la série "The Crown"), le film fonctionne à fond, y compris dans ses outrances assumées (*actuellement en salles).*

Mes Frères

Mes Fères

Deux frangins rockers membres d'un groupe culte des années 90 (les Fish & Chips), retrouvent leur sœur qu'ils n'ont pas vue depuis un bail, occasion pour eux de remuer un passé douloureux. Et pour le metteur en scène, Bertrand Guerry, de s'immiscer avec une grande humanité dans cette fratrie où le mélange entre présent et passé, les travellings élégants et les plans pris sur le vif, permettent de mieux s'immerger entre les angoisses et les non-dits de personnages en quête de vie absolue. Une immersion psychologique d'autant plus tenue qu'elle est aussi servie par des musiques qui, comme le précise le réalisateur, *"ont le pouvoir émotionnel de retranscrire la beauté d'un paysage, la désillusion d'un être humain et l'espérance d'une âme en peine."* La BO (Manu Chao, Requin Chagrin Talisco...) est bien sentie et l'ombre de John Cassavetes plane sur "Mes frères" *(actuellement en salles).*

SECRET PLACE
2017 2018
MONTPELLIER
home of underground Rock

VEN 20 JUILL — HATE + Shad Empire + Nordjevel — SEE YOU IN THE PIT

JEU 26 JUILL — SIBERIAN MEAT GRINDER + Terror Shark — SEE YOU IN THE PIT

VEN 27 JUILL — SOULFLY + 400 the cat + nothing from no one — SEE YOU IN THE PIT

MER 01 AOUT — VOODOO GLOW SKULLS + Basket case — SEE YOU IN THE PIT

JEU 02 AOUT — DICKIES + ADOLESCENTS + La Flingue — SEE YOU IN THE PIT

MER 08 AOUT — NERVOSA + Sekator + Altered Beast — SEE YOU IN THE PIT

DIM 12 AOUT — JINJER + Lessen + The Lost Files — SEE YOU IN THE PIT

LUN 20 AOUT — DYING FETUS + TOXIC HOLOCAUST + goatwhore + venom Prison — SEE YOU IN THE PIT

MAR 21 AOUT — HIRAX + Morbid scum — SEE YOU IN THE PIT

SYP

WWW.TOUTAFOND.COM
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 84 00 87 11
*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016

BE FAST !!!

The Guilty

Contrôle Parental

The Guilty

Pas facile de maintenir un suspense en huis clos ! Dans des genres différents on peut citer les excellents "Out Of Order" de Carl Schenkel (quatre personnes sous tension coincées dans un ascenseur vicelard), "Cube" de Vincenzo Natali (cinq inconnus prisonniers d'une pièce cubique flottant dans l'espace intersidéral) ou — plus terre à terre — "Talk Radio" d'Oliver Stone où un cynique animateur de radio converse avec ses auditeurs. Peut-être le film le plus proche du danois "The Guilty" de Gustav Möller, où un homme travaillant pour les urgences de la police se retrouve en ligne avec une femme kidnappée. De son bureau et avec son seul téléphone, il va faire son possible pour la sauver à distance. Malgré son côté minimaliste (une succession de gros plans sur le flic inquiet), "The Guilty" parvient à garder sa tension grâce à une formidable bande son *explicative,* permettant au spectateur d'imaginer aisément ce qu'il se passe de l'autre côté de l'écouteur (*actuellement en salles).*

Contrôle Parental

"Contrôle Parental" de Kay Cannon est une comédie *trashouille* franchement drôle. Du moins si on apprécie l'humour post-"Saturday Night Live", des Nuls ou les comédies adolescentes de Judd Apatow. Car d'ados, il est aussi question ici... Trois parents se mettent à flipper sévèrement le jour où ils apprennent que leurs filles respectives ont conclu un pacte pour perdre leur virginité pendant leur bal de promo. Joignant leurs efforts pour le pire (... et pour le pire), les adultes décident d'aller surveiller leur progéniture pour éviter que l'échéance fatale ne se produise. D'où une succession de coups de théâtre et de séquences absurdes et dégénérées. Les gags, vulgairement surréalistes, sont donc plutôt hilarants. Surtout qu'ils sont portés par des acteurs déchaînés prenant visiblement plaisir à se ridiculiser dans les grandes largeurs masochistes. Particulièrement, la star (du moins aux Etats-Unis) John Cena, ancien champion de catch devenu acteur dans des séries B d'action lambda ("The Marine" "12 Rounds") et qui, au box office américain, commence sérieusement à marcher sur les plates-bandes de son rival Dwayne Johnson, autre catcheur devenu acteur (*en salles le 1er août).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Chanteurs assassinés

Unsolved

Certes, on a plutôt l'habitude de voir des biopics consacrés à des chanteurs morts : Elvis Presley, Ray Charles, Barbara, Freddie Mercury, Cloclo, bientôt Johnny probablement (et Jean Sablon un jour ?)... Mais, plus rares sont les biopics sur des chanteurs assassinés ! Ce que propose Netflix en ce moment via les fins de vie bien violentes de Tupac Shakur (alias 2Pac) et Christopher Wallace (alias Notorious BIG), rois du rap dessoudés en pleine ville à quelques mois d'intervalle. Le 13 septembre 1996 pour le premier, le 9 mars 1997 pour le second. En dix épisodes bien tassés, "Unsolved" est fidèle à son titre puisque, comme les fans de hip-hop le savent depuis deux décennies, les meurtres n'ont jamais été résolus.

A la fin de chaque épisode, une phrase récurrente apparaît d'ailleurs à l'écran pour mettre les points sur les *i* : *"Cette série a été romancée. Vingt ans après, personne n'a été arrêté."* "Unsolved" part donc d'un livre écrit par Greg Kading, ancien détective qui s'était mis en tête de résoudre les meurtres à l'époque, interprété dans la série par Josh Duhamel (aperçu dans quatre des cinq "Transformers"). Une enquête ténue qui n'a mené nulle part, tout en faisant apparaître quelques soupçons visant des membres de gangs de Los Angeles (les Bloods et leurs rivaux les Crips) jusqu'au rappeur Puff Daddy en passant par Suge Knight, le boss de Death Row Records et même le FBI ! Slalomant entre flashbacks et flashforwards, "Unsolved" se déroule sur trois époques qui s'entremêlent dans chaque épisode. D'abord en 2006 (réouverture de l'enquête), ensuite en 1997 (les premières investigations policières) et, enfin, en 1993 (l'époque où 2Pac et Notorious BIG émergeaient sur la scène rap). Une enquête complexe et sinueuse, faite de coups de théâtre, de paranoïa ambiante et d'indices *presque* fiables (des témoins qui semblent savoir sans oser parler) qui retranscrit parfaitement l'ambiance de l'époque : la rivalité entre les maisons de disques, le racisme ambiant, les codes d'honneur du rap, les flics corrompus, les méthodes commerciales agressives de Death Row... Des faits qui amènent quelques tentatives d'éclaircissement (à défaut de résolution) pour que le spectateur puisse se faire sa propre opinion. "Unsolved" est évidemment plus complexe à suivre qu'un vieil épisode de "Commissaire Moulin" (notamment à cause d'innombrables dialogues dans les commissariats), mais est aussi servie par une musique impeccable, allant de Naughty By Nature à Ice Cube en passant par A Tribe Called West. Incroyable aussi est la ressemblance des acteurs interprétant les rappeurs. A savoir Marcc Rose en Tupac Shakur (qui a déjà interprété le rôle il y a trois ans dans "Straight Outta Compton", film consacré au groupe de gangsta rap NWA) et le bedonnant et tout aussi inconnu (mais génial) Wavyy Jonez qui retrouve la démarche chaloupée de ce gros nounours de Notorious BIG. Les meurtres des deux rappeurs seront-ils un jour élucidés ? Peut-être trouvera-t-on également des éléments de réponse dans "City Of Lies" qu'Hollywood vient de mettre en boîte. Un thriller cinématographique où Johnny Depp, dans le rôle d'un flic intègre, enquête à son tour pour découvrir la vérité (*en diffusion sur Netflix*). ❑

Le Dernier Face A Face *Wild Side*

Trois grands Sergio ont œuvrés dans le cinéma italien. Sergio Leone, bien sûr, que tout le monde connaît... Mais aussi Sergio Corbucci, réalisateur de "Django", *remaké* par Quentin Tarantino (et du "Spécialiste" avec Johnny !) et qui a droit jusqu'à fin juillet à un hommage à la cinémathèque. Et, enfin, le tout aussi génial Sergio Sollima. Distribué furtivement dans les salles de quartiers parisiennes en mars 1969 sous le titre "Il Etait Une Fois En Arizona" (histoire de profiter du succès de Sergio Leone), son "Dernier Face A Face" est un *western spaghetti* (comme on disait vulgairement à l'époque) parmi les meilleurs du genre. Notamment pour sa confrontation — bourrée de métaphores sociales et politiques — entre un bandit inculte (l'incroyable Tomas Milian, l'acteur le plus psychotique du monde) et un intellectuel donneur de leçons (Gian Maria Volonte, déjà présent dans les deux premiers westerns de la *trilogie du dollar* de Leone). Quant à Ennio Morricone, il composait au passage un de ses chefs-d'œuvre avec une musique servant à fond les intentions auteurisantes de ce grand western novateur. Et comme disait justement Sergio Leone à propos de son compositeur fétiche : *"Ennio est mon meilleur scénariste !"*

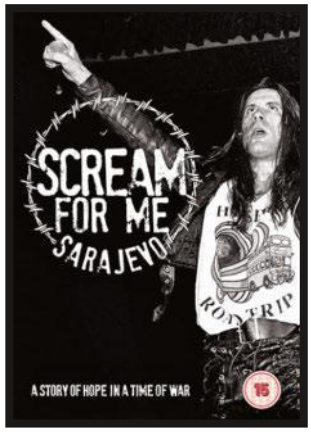
DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Un peu foutraque

Norah Jones
"LIVE AT RONNIE SCOTT'S"
Eagle Vision

Norah Jones possède cette qualité rare : elle n'oublie pas ce qu'elle doit aux gens qui l'ont mise sur la bonne voie et leur en sait gré. Ainsi, dans l'interview bonus de ce DVD de concert (également disponible en Blu-ray), elle rappelle que c'est Bruce Lundvall, président du prestigieux label américain Blue Note, qui lui a mis le pied à l'étrier. Surtout, il lui a conseillé de n'en faire qu'à sa tête et son cœur, et de refuser toute forme de formatage. Très personnel, son jazz chanté n'avait pas d'équivalent lorsqu'elle débute en 2002 et elle a dû, depuis, tracer son propre sillon. Un autre trait de son caractère est de l'avoir bien trempé et alors que sur scène, à l'approche de la quarantaine, la plupart des musiciennes de sa génération, avec un bon petit paquet d'album derrière elles, s'en tiennent généralement à un concert best of convenu, Norah ne prend la route que pour jouer des nouveautés. C'est ce qu'elle n'a pas manqué de faire en 2016 et 2017, lorsqu'avec une formation ramassée, elle a proposé un set constitué aux deux tiers d'extraits de "Day Breaks", son album le plus récent. Au Ronnie Scott's à Londres, avec le bassiste Christopher Thomas et le batteur Brian Blade, elle a livré ce show intimiste, une belle occasion de revenir aux origines de son art musical. Et donc logiquement, après avoir chanté "Day Breaks" avec ce qu'il faut de blues dans la voix, Norah Jones a joué deux titres de son premier album ("Don't Know Why" et "I've Got To See You Again") pour lequel elle a forcément une affection particulière, et pas seulement par ce qu'elle en a vendu près de trente millions d'exemplaires.



Bruce Dickinson
"SCREAM FOR ME SARAJEVO"
Eagle Vision

On n'a jamais hésité dans cette rubrique à rendre compte de l'actualité (en images qui bougent) de Iron Maiden, groupe de metal anglais qui fait jaser dans les hautes sphères mais que le commun des amateurs de hard apprécie depuis plus de quatre décennies. Cette fois, c'est du chanteur du groupe qu'il est question puisque le documentaire "Scream For Me Sarajevo" n'existerait pas si Bruce Dickinson, en mode solo en 1994, n'avait pas donné un concert dans la capitale de la Bosnie-Herzégovine. A cette époque, Sarajevo était assiégée par les forces serbes et donc coupée du monde. Apparemment, il en aurait fallu davantage pour empêcher Dickinson et son groupe Skunkworks d'entrer clandestinement dans la ville et d'y jouer pour un public brutalisé par les événements mais certainement pas résigné. Réalisé par Tarik Hodzic et écrit par Jasenko Pasic — à qui l'idée du documentaire est venue après avoir relu un compte-rendu du concert — "Scream For Me Sarajevo", même si on y voit quelques séquences live, n'est pas un film musical. Le propos de Hodzic et Pasic a été de faire raconter, vingt ans après, par ceux qui l'ont vécu sur place, ce qui, à juste titre, a été considéré comme un acte de résistance. Ça n'a bien sûr pas été le seul puisque souvent, quand la terreur règne, l'art souterrain permet de continuer à exister. Evidemment, ce sont les propos de ceux qui ont lutté pour leur identité qui émeuvent le plus ici. Ce documentaire a reçu de nombreuses récompenses, notamment au Festival du film de Sarajevo, et sa bande originale est également disponible en CD et double-vinyle chez BMG. Au point où on en est, on signale la parution chez Talent Editions de l'autobiographie de Bruce Dickinson, un de ces rockers dont la vie n'est pas la moitié d'une existence.

Joe Bonamassa
"BRITISH BLUES EXPLOSION LIVE"
Provogue

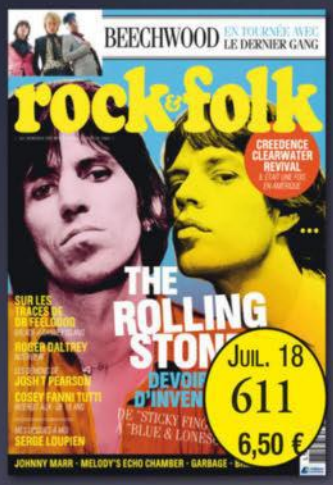
Ça fait belle lurette qu'il l'a décidé : Joe Bonamassa arrêtera quand il sera mort. Pas avant. Et puisqu'il vient à peine de passer le cap de la quarantaine, ce n'est pas demain la veille. Depuis le début des années 2000, ce diable de guitariste a publié une quinzaine d'albums live et à peine moins de disques en studio. Comme si ça ne suffisait pas, il en a également sorti plus d'une dizaine avec Black Country Communion, Rock Candy Funk Party ou Beth Hart. Oui, le stakhanovisme, il connaît. On a bien pigé, c'est sur les planches que Joe donne toute sa mesure, interprétant indifféremment ses morceaux à lui et la musique des autres. Comme son nom l'indique, "British Blues Explosion Live" est son hommage au blues tel que l'ont joué, dans les années 60 en Angleterre, les riffeurs de feu qu'étaient Jeff Beck, Eric Clapton ou Jimmy Page, trois de ses maîtres dont il est le digne héritier. Roi de la déclinaison sur supports multiples, Bonamassa propose ce concert capté au Old Royal Naval College de Greenwich, à Londres, le 7 juillet 2016, en DVD, Blu-ray, CD et triple-vinyle (de couleur !). Considérant, à juste titre, que sans le blues le rock d'aujourd'hui n'existerait pas, le guitariste se sent investi d'une mission : en jouer, en rejouer et en jouer encore. Il y a des évidences qu'il faut marteler. De "Beck's Bolero" à "How Many More Times" de Led Zeppelin, en passant par "Motherless Children" d'Eric Clapton, une quinzaine de titres sont revisités ici avec vigueur et élégance. En bonus et noir et blanc (sur une seconde rondelle), Joe s'approprie, la sueur au front, "Taxman", des Beatles. Dans un club de Liverpool qui continue à aller mieux que bien : la Cavern.

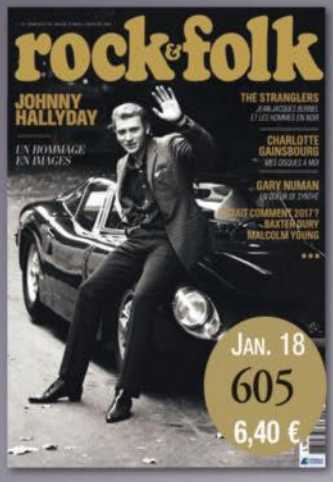
François de Roubaix
"UNE PLONGEE DANS SES UNIVERS"
Pucci Records

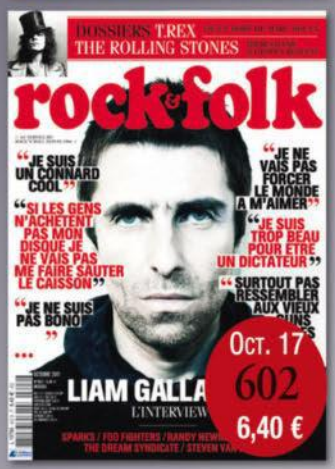
Un peu foutraque, mais pourquoi pas, cette plongée dans les univers de François de Roubaix a au moins le mérite d'exister. Soyons clairs, ce compositeur de musique de films qui, du début des années 60 à son décès prématuré fin 1975, a marqué de son empreinte le cinéma français (ainsi que la télévision) mérite un vrai documentaire ou au moins une réactualisation de "François de Roubaix, L'Aventurier", proposé ici et que Jean-Yves Guilleux et Alexandre Moix lui ont consacré en 2006. En cinquante-deux minutes, sa famille, ses proches, gens de musique et de cinéma, brossent un joli portrait de cet autodidacte passionné de jazz, dont le talent de mélodiste était tel que certaines des BO qu'il a signées sont aujourd'hui plus célèbres que les films qu'elles ont illustrés. Enrico, Giovanni, Melville, Boisset ou Mocky ont tous fait appel à lui au moins une fois et c'est à ses airs et orchestrations que certaines séquences mythiques de longs-métrages du cinéma français des années 70 doivent d'avoir traversé les générations ("Les Aventuriers", au hasard...). De Roubaix s'est également intéressé très tôt aux synthétiseurs et de nombreux thèmes qu'il a écrits ont profité de ses bidouillages qui l'étaient de moins en moins au fur et à mesure qu'il se familiarisait avec ces drôles d'engins. Egalement au menu, "Le Gobbo" et "Comment Ça Va J'M'En Fou", courts métrages respectivement réalisés en 1969 et 1975 par le musicien qui avait d'autres cordes à son arc. Dans "Fan's", sa fille Patricia donnait en 2009 la parole à des amateurs de l'art de François de Roubaix, artiste culte qui mériterait que le grand public l'apprécie, le moins tard possible, à sa juste valeur. ❑

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll







BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : @

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP18 *Frais de port

TOTAL

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79

ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

***Frais de port et d'emballage :**
2,50 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Lookés comme Hanoï Rocks

Aquarelliste à ses moments perdus, Alessandro Pignocchi s'est surtout fait connaître comme chercheur en sciences cognitives et philosophie. Après avoir constaté qu'une petite série de croquis, parfois, valait mieux qu'un long discours, ce chercheur a eu recours à ses pinceaux pour mieux venir en aide à la nature, toujours plus abîmée par l'homme. Avec ce deuxième volume prénommé **"Petit Traité D'Ecologie Sauvage — La Cosmologie Du Futur"** (Steinkis), Pignocchi explique avec humour et bon sens le pourquoi du comment d'un titre qui pourrait donner mal à la tête rien qu'en le lisant une fois. En gros, il s'agit d'une science qui démontre qu'il est peu recommandable de jouer avec la nature car elle fait partie de l'homme. A travers une série de saynètes mettant en scène les leaders de la planète ainsi que des mésanges punk non dénuées de bon sens paysan, cette BD indispensable résume, pour les plus réticents, pourquoi il n'est pas recommandé de se tirer une balle dans le pied.

La musique, comme le sport, est souvent difficile à représenter en bande-dessinée. Pourtant, à la lecture de ce **"Blue Giant"** (Glénat), belle saga prévue en dix volumes avec le jazz pour toile de fond, le mangaka Shinichi Ishizuka s'en sort admirablement bien. Alors que le jeune Dai Miyamoto pourrait être un lycéen comme un autre, il est accro à la musique de John Coltrane depuis plusieurs années. Plutôt que de se faire aider par ses amis qui écoutent du rock, il se rend tous les jours, quel que soit le temps, au bord de la rivière, pour tirer quelques notes de son saxophone. Un jour, il s'aperçoit que ces moments de solitude musicale ne lui suffisent plus. Il doit maintenant se trouver une formation pour montrer au monde ce dont il est capable. C'est alors la stupéfaction pour son entourage car Dai Miyamoto est l'un des piliers de l'équipe de basket du collège. Exécutée d'un trait dynamique, cette belle ouverture est d'autant plus prometteuse qu'elle est accompagnée d'une playlist de morceaux sélectionnée par Jérôme Badini de France Musique.

Tête de pont de la nouvelle bande dessinée chinoise, Zuo Ma mélange les styles dans une fusion entre rêve et réalité que n'aurait pas reniée Rage Against The Machine si le groupe avait eu des crayons dans les mains au lieu d'instruments de musique. **"Entre Chien Et Loup"** (Cornélius) est une succession de douze récits courts où l'auteur défend sa vision d'enfance de la Chine face aux dangers d'une industrialisation massive et sans concertation. A partir du bois où il s'amusait étant enfant, il met en opposition une nature opulente où il fait bon vivre avec des évènements étranges liés à la brutalité du monde moderne. Ainsi, tous les monstres et autres incongruités qui apparaissent au fil des pages sont liés à la pollution. Dès la première histoire où il est question d'un poisson-chat monstrueux, l'auteur fait intervenir des punks lookés comme Hanoï Rocks au milieu de paysans qui n'approuvent pas ce genre d'accoutrement. Loin d'être une fantaisie de l'auteur, ce choc des générations sert surtout à faire passer le message suivant : ce qui est apparent n'est pas forcément dangereux, contrairement à tout ce que l'on peut jeter dans l'eau sans réfléchir aux conséquences.

Pilier du neuvième art à la française, Joann Sfar n'est jamais aussi bon qu'enchaîné à sa table à dessins sans moyen de s'évader avant d'avoir accompli sa mission : enchanter les foules de lecteurs grâce à sa façon très personnelle d'imaginer des choses incroyables. Avec **"Aspirine"** (Rue De Sèvres), il sort de ses cartons le personnage aussi incroyable que roux d'une vampirette qui en a sa claque d'être toujours une adolescente en crise alors qu'elle a déjà 300 ans. Avec un look et des préoccupations dignes d'une fan de Marilyn Manson, Aspirine en veut à la Terre entière de n'avoir toujours pas évolué en véritable femme, contrairement à sa sœur aînée. Le mieux chez Sfar est sa façon de transformer une histoire au demeurant classique en lui injectant une dose d'humour décalé aux hasards des situations. ❑

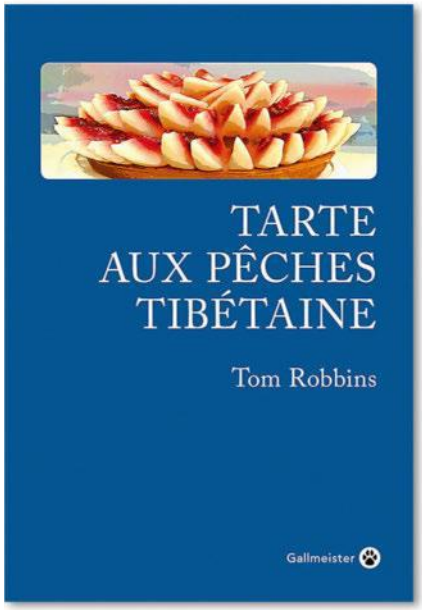
Le gros plan du Géant

Clap de fin pour une trilogie réussie vouée aux adorateurs du metal, "Welcome To Hell(Fest) — Le Dernier" (Editions Du Blouson Noir) des duettistes Johann Guyot (dessin et narration) et Sofie Von Kelen (texte et interviews) est entièrement consacré à l'édition 2016 du Hellfest.

Comme il était de mise dans les deux précédents volumes, l'amateur de nostalgie dessinée et commentée retrouvera l'essence du festival, vu par un duo de spécialistes du clou qui défend bec et ongles un sujet qui lui tient à cœur. La série s'arrête, mais vivement la reformation.

PAR AGNES LEGLISE

Tom Robbins, 80 ans, toujours fan des Sonics



Tarte Aux Pêches Tibétaine

TOM ROBBINS

Gallmeister

Décrire le ravissement d'une adolescente qui lisait "Même Les Cow-Girls Ont Du Vague A L'Ame" dans les années 70 est pratiquement impossible pour qui n'a pas connu la grisaille de la littérature majoritairement conventionnelle et bourgeoise qu'on lisait alors. Fourmillant, drôle, excentrique, original, bavard, exubérant, ce roman initiatique se distinguait aussi par son héroïne, une jeune fille, ô rare joie, aux immenses pouces et subséquemment déesse de l'auto-stop et qui, déterminée et brave, vivait, entourée d'une joyeuse bande de personnages eux-mêmes excentriques et follement originaux, des picaresques et excitantes aventures sous la plume d'un alors jeune écrivain quoique quasi quadra, Tom Robbins. Quarante ans plus tard, Robbins, ex-critique d'art, ex-journaliste, devenu depuis, donc, auteur à grand succès à travers le monde, revient sur sa propre existence sous la forme de vignettes, courts récits ou chapitres, récits de moments de sa vie qu'il a donc choisi de ne pas présenter ici sous la forme classique d'une autobiographie, quoiqu'il les range tout de même par ordre à peu près chronologique. Et c'est là qu'on comprend que Tom Robbins est aussi extravagant, bavard, drôle et aventureux que ses héros et que les aventures qu'il leur imagine sont à peine plus rocambolesques que les siennes. Car Robbins, né en 1932, aussi précoce qu'imaginatif, curieux que bienveillant — sauf avec Tom Wolfe son condisciple qu'il dégomme, littérairement parlant — raconte sans retenue les expérimentations variées et les expériences les plus loufoques avec sa langue chargée — pardon — mais toujours intelligente et spirituelle. Que ce soit son épiphanie avec une enseigne en néon, ses expérimentations avec les drogues ou ses incessantes conquêtes, son sens de la formule riche fait toujours mouche — *"Pousse-toi un peu Alice mon chou. J'étais dans le terrier du lapin blanc"* quand il décrit sa montée de LSD, *"le golf c'est comme du basket pour les gens qui sont incapables de sauter et comme une partie d'échecs pour les gens qui sont incapables de réfléchir"* quand il traîne sur des greens ou le si juste *"la cocaïne rend stupide les gens intelligents et dangereux les gens stupides"*, après avoir chanté ses louanges dans un livre qu'il regrette d'avoir écrit. Robbins a été coincé dans une grotte, a bu de l'eau de Cologne pour impressionner Al Pacino — oui il *namedroppe* un poil vu qu'il est lui-même une star, il a le droit — a décliné une collaboration artistique avec Charles Manson, a été soupçonné d'être Unabomber (sic), a fait croire à une de ses femmes qu'elle était une artiste pour s'en débarrasser et globalement profite magnifiquement de son passage terrestre. Tout ça en écrivant des romans assez puissants pour que, par exemple, son "Une Certaine Attraction" soit le roman préféré des Hell's Angels, dixit Sonny Barger, leur mâle en chef et que "Même Les Cow-Girls Ont Du Vague A L'Ame" ait longtemps été le seul livre écrit par un homme vendu dans les librairies féministes car, première dans l'histoire de la littérature — en *fucking* 1971 quand même ! — une femme y entreprenait le traditionnel voyage du héros, passant par toutes les étapes initiatiques classiques. On peut regretter cependant que Robbins n'ait pas, par modestie, choisi une forme plus conventionnelle d'autobiographie car aussi succulents qu'ils soient, ces morceaux de "Tarte Aux Pêches Tibétaine" qui manquent peut-être un peu de souffle romanesque pour arriver à la hauteur du talon biseauté de ses inoubliables cow-girls déprimées, sont sûrement tout de même le meilleur livre de Robbins depuis un bail. Tom Robbins, à plus de 80 ans, toujours fan des Sonics, ne manque, lui, ni de souffle ni de vitalité et ces réjouissantes réminiscences le prouvent joliment.

TOP 5 LIVRES MUSIQUE

(source Gibert Joseph)

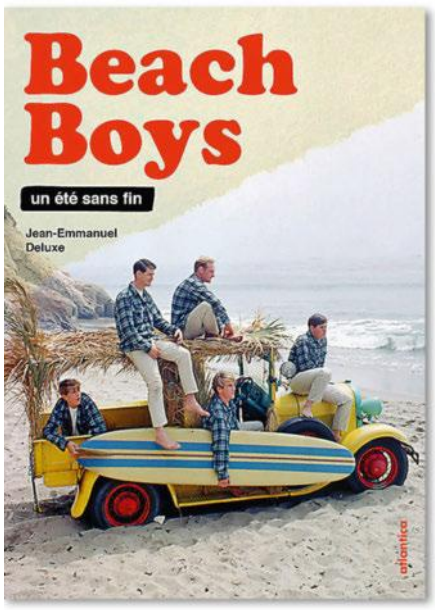
01 "La Vie De Leonard Cohen" LEONARD COHEN (L'Echappée)

02 "L'Autobiographie" BRUCE DICKINSON (Broché)

03 "M Train" PATTI SMITH (Gallimard)

04 "Smile, La Symphonie Inachevée Des Beach Boys" JEAN-MARIE POTTIER (Le Mot Et Le Reste)

05 "Shoegaze" VICTOR PROVIS (Le Mot Et Le Reste)



Beach Boys Un Eté Sans Fin

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Atlantica

Décrire l'ennui d'une adolescente qui se tapait le film de surf "Endless Summer" dans les années 70 est pratiquement impossible pour qui n'a pas connu la grisaille hors saison dans une station balnéaire où avaient lieu alors les rares projections de ce film, totem de la culture surf. Ce film mythique de 1966 a pourtant servi d'emblème à toute cette culture naissante et aussi d'inspiration pour le titre d'un album des Beach Boys, best of sorti en 1974, quand le groupe au creux de la vague — pardon — cherchait désespérément un nouveau succès et que Brian Wilson, accablé de multiples problèmes mentaux était bien incapable de fonctionner efficacement. Jean-Emmanuel Deluxe, auteur et collègue ici-même, popeux hardcore, patron de label, fan absolu du groupe auquel il a déjà consacré un ouvrage, remet ici le couvert sur ses chouchous et conjugue là une biographie et une réhabilitation. Car l'histoire des Beach Boys, avec son lot d'abus de drogues, de filles ou de gourous, n'est tout de même pas une histoire de stars du rock banale. La violente empreinte de papa Wilson, père de Dennis, Carl et Brian et premier manager du groupe n'est guère originale chez les pères tout-puissants du show-biz, mais les traces que ses mauvais traitements ont laissé sur ses enfants n'ont cessé de perturber la vie du groupe et de ses membres. Ce sont cependant les démons ravageurs, pathologiques, qui hantaient Brian Wilson qui ont vraiment empêché ce génial musicien de profiter pleinement de ses talents exceptionnels et d'assurer aujourd'hui la renommée qu'il mériterait. Et pourtant ce surdoué musical, capable d'écrire une chanson en cinq minutes — "God Only Knows" — comme d'en sortir inopinément quinze de sa manche, a, sans aucun doute, influencé toute la musique de son époque, à commencer par ses plus grands rivaux, les Beatles, dont le propre ingénieur du son, George Martin disait que *"Sans 'Pet Sounds', 'Sgt. Pepper' n'aurait jamais existé"*. Cette histoire est donc douce-amère, pleine de rendez-vous ratés, de paris pas tenus et d'harmonies malgré tout introuvables, un comble pour ces voix célestes. *"Passé d'une curatelle à une autre"*, Brian Wilson n'a jamais pu rattraper la non-sortie de son album culte "Smile" et sa quête musicale obsessionnelle de la perfection — *"Si je touchais un cent chaque fois que Brian Wilson a fumé un joint en écoutant 'Be My Baby' pour comprendre comment j'avais fait ce son-là, je serais très riche"* disait Phil Spector — ne lui a jamais procurée de joies sans mélange. Aujourd'hui, *"comme toujours chez Brian Wilson, c'est celui ou celle qui est affectivement le plus proche de lui qui décide"* et c'est donc une certaine Melinda qui a le poste actuellement et qui, mal accompagnée, n'a jamais réussi à relancer la carrière d'un Brian Wilson dont on ne sait *"s'il lui reste une once d'imagination ou s'il sucre définitivement les fraises"*. C'est donc œuvre utile que cette parfaite biographie qui, non seulement ravive simplement le rôle majeur qu'a joué Brian Wilson dans l'histoire de la musique mais qui, c'est de saison, nous fait replonger dans la musique des Beach Boys et leurs séraphiques visions d'un monde plus mélodieux et paradisiaque qu'ils n'ont, eux non plus, jamais connu. ❑

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

fnac

TOP 15 VINYLES

MAI 2018

01 GHOST
"Prequelle" *Universal*

02 AMY WINEHOUSE
"Back To Black" *Universal*

03 NIRVANA
"MTV Unplugged In New York" *Universal*

04 BOB MARLEY
"Legend" *Universal*

05 NIRVANA
"Nevermind" *Universal*

06 EDDY DE PRETTO
"Cure" *Universal*

07 JOHNNY HALLYDAY
"Parc Des Princes 1993" *Universal*

08 (various artists)
"Soundtracks - La La Land" *Universal*

09 DIRE STRAITS "Best Of Dire Straits & Mark Knopfler" *Universal*

10 (various artists)
"Soundtracks - Pulp Fiction" *Universal*

11 LITTLE BOB
"Lost Territories" *GM Editions*

12 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

13 JORJA SMITH
"Lost And Found" *Universal*

14 ARCTIC MONKEYS
"Tranquility Base Hotel + Casino" *Universal*

15 GUNS N' ROSES
"Appetite For Destruction" *Universal*

Paris

JUILLET

20 JUILLET
Cafe Tacvba (Trianon) ● **Pale Seas et Super Paradise** (Supersonic) ● **The Viceroys, Ijahman Levy et Soul Stereo Sound System** (Cabaret Sauvage)

21 JUILLET
BB Brunes, Miel De Montagne, Monsieur Perine, Pedro Winter aka Busy P, Pi Ja Ma, Jaune, Sheaelin, Ouai Stéphane, Alex Francis, Depeche Mode, The Blaze, The Inspector Cluzo, Paul Kalkbrenner, Travis Scott, Lil Pump, Portugal The Man, Bastille, Kaleo, Black Rebel Motorcycle Club, Kasabian, Nothing But Thieves, Scarlxrd, Zara Larsson, Fidlar, Bomba Estereo, Diplo, Alma, Valentino Khan et Ekali (hippodrome de Longchamp) ● **Bilal** (Mona Bismark American Center) ● **Endless Boogie et Mr Airplane Man** (Petit Bain) ● **Luciano Messenjah et Skarra Mucci** (Cabaret Sauvage)

22 JUILLET
Julian Marley et Lyricson (Cabaret Sauvage) ● **Vlad, Nekfeu, Gorillaz, Parov Stelar, BB Brunes, Rag N' Bone Man, Dua Lipa, The Killers, Noel Gallagher's High Flying Birds, Stereophonics, Tom Walker, Years & Years, Jess Glynne, Troyboi, Dillon Francis, French Montana, Excision, Catfish And The Bottlemen, RL Grime et Krewella** (hippodrome de Longchamp)

23 JUILLET
Robert Plant & The Sensational Space Shifters (salle Pleyel) ● **John Scofield et John Medeski** (New Morning)

24 JUILLET
Dirty Fences, Hoorsees et La Chinoise (Supersonic)

25 JUILLET
Fishbach (square Tino Rossi) ● **Otis Taylor** (New Morning)

26 JUILLET
Butterscotch Hawaiian, Cymbaline et Marek Zebda (Supersonic) ● **Myles Kennedy** (Cabaret Sauvage) ● **The Skatalites** (New Morning)

29 JUILLET
Helmet (Petit Bain) ● **HRVY** (Les Etoiles)

30 JUILLET
Nik West (New Morning)

AOUT

1er AOÛT
Pardans, Magnetix et Digger & The Pussycats (Supersonic) ● **Siberian Meat Grinder, Agnostic Front, The Bombpops et Mute** (Petit Bain)

2 AOÛT
Terror, Brooken Teeth, Voodoo Glow Skulls et Adrenalized (Petit Bain)

3 AOÛT
Ceylon, The Howlin' City et Les Visages Pâles (Supersonic) ● **Dirty Dozen Brass Band** (New Morning)

4 AOÛT
Mystic Braves et The Creation Factory (Point Ephémère)

9 AOÛT
The Godfathers et Freaky Billy (Supersonic)

11 AOÛT
Toxic Holocaust (Gibus)

12 AOÛT
Mest (Backstage)

17 AOÛT
Malevolence (Gibus)

18 AOÛT
Dying Fetus, Goatwhore et Venom Prison (Petit Bain) ● **Municipal Waste, Monster Squad et Demerit** (Gibus)

Province

JUILLET

Belle And Sebastian et The Nits : 18, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière) ● **Camera et The Bonnie Situations :** 21, Anthy-sur-Léman (auberge) ● **Beth Ditto :** 21, Lumnesia (CH, plein air, Avec Kraftclub, Kadebostany, Faithless, Breitbild et The Catalyst) ● 27, St-Nazaire (port) ● 29, Estavayer-le-Lac (CH, plein air, avec Ayo, Alb et Laura Paergolizzi) ● 30, Carcassonne (grand théâtre de La Cité) ● 30, Cannes (Palais des Festivals, avec Hyphen Hyphen) ● **Horrors et Otzeki :** 26, Port-Grimaud (Prairies de la Mer) ● **Johnson, Derobert & The Half Truths et R+R=Now :** 17, Nice (place Masséna jardin Albert 1er) ● **Jones :** 15, Barcelonnette (parc de la Sapinière) ● 28, Granville (jardin Christian Dior, avec Delgres) ● **Kool & The Gang :** 24, Marseille (Palais Longchamp, avec Fred Wesley et Martha High) ● 26, St-Raphaël (palais des congrès) ● 27, Beaulieu-sur-Mer (jardin de l'Olivaie) ● 28, St-Nazaire (port) ● **Kravitz :** 20, Nyon (CH, plaine de L'Asse) ● 23, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 25, Lille (Zénith) ● 27, Vienne (théâtre antique) ● 30, Colmar (Théâtre en plein air) ● **Massive Attack et Young Fathers :** 18, Nîmes (arènes) ● 19, Nice (place Masséna, avec Gary Clark Jr) ● 21, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil, complet) ● **Morcheeba :** 26, Beaulieu-sur-Mer (jardin de l'Olivaie) ● 28, Cognac (port de plaisance, avec Hollysiz) ● **Négresses Vertes :** 20, Amboise (L'Île d'Or, avec The Dizzy Brains et Ackboo) ● 21, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) ● 23, Vitrolles (domaine de Fontblanche, avec Asaf Avidan, Théo Lawrence and the Hearts) ● 27, Le Thoronet (plein air) ● 28, Etaples (parc du Valigot, avec BB Brunes, Serial Kipper et Unswabbed) ● **Rag N' Bone Man et Soulwax :** 21, Nice (place Masséna, jardin Albert 1er) ● **Ringer :** 21, Verdun (plein air, avec Gaël Faye) ● 22, Méze (place des Tonneliers) ● 23, Brive-la-Gaillarde (théâtre de verdure, avec Shaka Ponk, Niska et I Am Stramgram) ● 27, Civray (espace Mitterrand) ● 28, Beaulieu-sur-Mer (Jardin de l'Olivaie) ● **Synapson, The Avener, Supermen Lovers, Jack Ollins et Greg Delon :** 23, Langlade (Moulin) ● **Texas :** 25, Patrimonio (théâtre de verdure)

AOUT

Baez : 12, Marciac (chapiteau, complet) ● 14, Arles (théâtre antique) ● **Django Django et Témé Tan :** 2, Port Grimaud (Prairies de la Mer) ● **Faada Freddy :** 25, Frossay (Prairie du Migron) ● **Ghost, Powerwolf, Doro et H.E.A.T :** 5, Colmar (Théâtre en Plein Air) ● **Imagine Dragons :** 21, Nancy (Zénith) ● **Kid Creole & The Coconuts :** 6, Sète (Théâtre de La Mer, avec Horndogz) ● 11, Marciac (chapiteau, avec Brooklin Funk Essentials) ● 17, Orange (théâtre antique) ● **Rag N' Bone Man :** 2, Colmar (Théâtre en plein air) ● 5, Crozon (prairie de Landaouec) ● **Ringer :** 4, Courlans (Le Jument Verte, avec French Use et Electric Hat) ● 7, St-Clément-des-Baleines (phare des Baleines, avec Guillaume Farley) ● **Santana :** 3, Colmar (théâtre en plein air, complet) ● 5, Monaco (Sporting Monte Carlo, salle des Etoiles) ● 13, Marciac (chapiteau) ● **Scorpions :** 1er, Colmar (Théâtre en Plein air, complet) ● **Sepultura :** 5, St-Maurice-de-Gourdans (stade Régis-Perrin) ● 14, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● 19, St-Nolff (site de Kerboulard) ● **Tan :** 2, Port Grimaud (Place de Rock) ● 12, Mende (aérodrome)

Prévisions Paris

Die Krupps et Front Line Assembly : 20/8 (Machine du Moulin Rouge), **U2 :** 8, 9, 12 et 13/9 (AccorHotels Arena, complets), **Nick Mason's Saucerful Of Secrets :** 10/9 (Olympia), **Low :** 13/10 (Gaîté Lyrique), **Albert Hammond Jr :** 18/9 (Gaîté Lyrique), **Holy Esque :** 24/9 (Supersonic), **Miles Kane :** 4/10 (Cigale), **Blossoms :** 6/10 (Maroquinerie), **The Posies :** 9/10 (Maroquinerie), **Saxon :** 15/10 (Bataclan), **Asaf Avidan :** 25 et 26/10 (Théâtre des Champs-Elysée), **Raphael Saadiq :** 31/10 (Elysée Montmartre), **Echo And The Bunnymen :** 5/11 (Bataclan), **Villagers :** 14/11 (Trabendo), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia), **Interpol :** 29/11 (salle Pleyel), **Lily Allen :** 8/12 (Trianon), **Christine And The Queens :** 18 et 19/12 (AccorHotels Arena)

Festivals

■ **Festival de Carcassonne :** 20 au 31/7, Carcassonne (divers lieux, avec – le **20** : Raphaël et Simple Minds (complet) – le **21** : Kyo et Louane – le **22** : IAM – le **23** : Julien Clerc – le **24** : A-Ha (complet) – le **25** : Robert Plant & The Sensational Space Shifters et Théo Lawrence and the Hearts – le **26** : Yousou N'Dour et Amadou Et Mariam – le **27** : Calogero – le **28** : Tibz et Julien Doré – le **30** : Beth Ditto – **31**: Bigflo et Oli) www.festivaldecarcassone.com

■ **Paleo Festival :** 20 au 22/7, Nyon (CH, plaine de l'Asse, avec – le **20** : Orelsan, Romeo Elvis, Lenny Kravitz, Theo Lawrence and the Hearts, Jahneration, Inuit et Le Cor de la Plana – le **21** : Bigflo et Oli, Feu! Chatterton, Suprême NTM, Kid Francescoli, Lonepsi, Hungry 5 et Adieu Gary Cooper – le **22** : Indochine, Riles, Bon Voyage Organisation, Giufa, Mister Milano et A Filetta) www.paleo.ch

■ **Le Grand Son :** 20 au 22/7, St-Pierre-de-Chartreuse (chapiteau, avec – le **20** : Cheeko, Radio Goulash, Nabil Bany, Naâman, Hilight Tribe, Taiwan MC et KKC Orchestra – le **21** : Nnnqns, Red Retam, Madly Wise, Calling Marian, Estelle May, Hyphen Hyphen, Pleymo, Inuit, Greem et DJ Pfel – le **22** : Cash Misère, Sulphat Ketamine, Hot Chibers, Ultra Vomit, Les Fatals Picards, Soviet Suprem et Ko Ko Mo) www.legrandson.fr

■ **Les Vieilles Charrues :** 20 au 22/7, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil, avec – le **20** : Lomepal, Thérapie Taxi, Jain, Riles, IAM, Cœur De Pirate, Kygo, Lysistrata, Liam Gallagher, Portugal The Man, Delgres, Alin Gun, Kokoko!, Hungry 5, Mogwai, Throes And The Shine, La Tene et Revolutionary Birds – le **21** : Damso, Massive Attack, Les Négresses Vertes, Rone, Gorillaz, Offenbach, Charlotte Cardin, Lee Fields & the Expressions, Artus, Rebeka Warrior, Mo aka Karen Marie Orsted, Young Fathers, Yuksek, Fest Noz, Leska, Saro, 'Ndiaz et Maria Simoglou – le **22** : Orelsan, Eddy de Pretto, Bigflo et Oli, Romeo Elvis, Angele, Véronique Sanson, Lorenzo, The Limiñanas, The Blaze, Robert Plant & The Sensational Space Shifters, Oscar & The Wolf, Inuit, Yuma, Voyou, Fatboy Slim, Dour, Le Pottier Quartet, Ifriqiyya Electrique et Rizan Said) www.vieillescharrues.asso.fr

■ **Biarritz en été :** 20 au 22/7, Biarritz (Cité de l'Océan, avec – le **20** : Juliette Armanet, L'Impératrice, Caballero, Parquet Courts, Jeanjass, Rejjie Snow, Daniel Avery, The Black Madonna, Belako, Mak Jak et Lumi – le **21** : Angèle, Polo & Pan, The Limiñanas, Vladimir Cauchemar, Phoenix, Petit Fantôme, Kepa, Th Da Freak, Louise Chen et Busy.P Winter – le **22** : Lomepal, Etienne Daho, Agar Agar, Cigarettes After Sex, Malik Djoudi, Yellow Days, Kevin Morby, Clément Froissart et Lee Ann) www.biarritz-en-ete.com

■ **See You In The Pit :** 20/7 au 21/8, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **20** : Shade Empire, Nordjevel et Hate – le **26** : Siberian Meat Grinder, Blood And Sweat et Terror Shark – le **27** : Soulfly, 400 The Cat et Nothing From No One – le **1er** : Voodoo Glow Skulls et Basket Case – le **2** : The Adolescen, La Flingue et The Dickies – le **8** : Nerrvosa, Altered Beast et Sekator – le **12** : Jinjer, The Lost Files et Lessen – le **20** : Dying Fetus, Toxic Holocaust, Venom Prison et Goatwhore – le **21** : Morbid Scum et Hirax) www.toutafond.com

Photo Alex Lake-DR

Kasabian : le 21 juillet au Lollapalooza

■ **Midi Festival :** 20 au 22/7, Hyères (divers lieux, avec – le **20** : Etienne Daho, Jessica93, Baxter Dury, Marble Arch, Lost Under Heaven et Halo Maud – le **21** : Juliette Armanet, Flavien Berger, Aloïse Sauvage, Ricky Hollywood, Neneh Cherry et Octavian – le **22** : Westerman, Matty, Catastrophe, Bertrand Burgalat et AS Dragon) www.midi-festival.com

■ **Au Fil Du Son :** 26 au 28/7, Civray (espace François-Mitterrand, avec – le **26** : Vianney, IAM, La P'tite Fumée et Mike Love – le **27** : Thérapie Taxi, Catherine Ringer, Panda Dub, Synapson, Moon Hooch, Too Many T's et I Am Stramgram – le **28** : Shaka Ponk, Soviet Suprem, Meute Etienne De Crécy, Soom T, Devi Reed, Cabadzi X Blier et Ky Many Marley) www.aufilduson.com

■ **Bagnols Reggae Festival :** 26 au 28/7, Bagnols-sur-Céze (parc Arthur-Rimbaud, avec – le **26** : Soom T, Jimmy Cliff, Joseph Cotton, Blackboard Jungle, Earl 16, Anthony B, The Viceroys, Roots Attack et Misty In Roots – le **27** : Joe Pilgrim, Ken Boothe, Blackboard Jungle, Skarra Mucci, Jah9 (Janine Cunningham), Dub Akom Band, Jah Shaka, The Ligerians, Dezarie, Zion Gate et Ras Mac Bean – le **28** : Alpha Blondy, Marcus Gad, Julian Marley, Weeding Dub, Blackboard Jungle, Aba Shanti, Ijahman Levi, Simon Dan, UK Principal, Nkulee Dube, Nucleus Roots et Ossie Gad & Faya Band) www.bagnols-reggae-festival.com

■ **Summer Vibration Reggae Festival :** 26 au 28/7, Sélestat (Tanzmatten, avec – le **26** : Naâman, Danakil, Kalash, Mad Professor, Legal Shot Sound System, Lee «Scratch» Perry, Nattali Rize, Krak In Dub, Inner Circle, Dub Stuy Records et Spirit Revolution – le **27** : Chinese Man, La P'tite Fumée, Jimmy Cliff, Legal Shot Sound System, Julian Marley, Dub Fx, Mungo's Hifi et The Clockmakers – le **28** : Tiken Jah Fakoly, Massilia Sound System, L'Entouloop, PierPolJak, Legal Shot Sound System, I Woks, Johnny Clarke et Riddim Tuffa) www.summervibration.com

■ **Sous Les Rochers La Plage :** 26 au 28/7, Sète (Théâtre de la Mer, avec – le **26** : Peter Doherty, RVG et Sugar & Tiger – le **27** : Les Wampas, Trust et Klink Clock – le **28** : The Limiñanas, Girls In Hawaii et The Mystery Lights) www.souslesrochers.com

■ **Ecaussystème :** 27 au 29/7, Gignac (prairie du Touron, avec – le **27** : Bigflo et Oli, IAM, Tha Trickaz et Paiaka – le **28** : Panda Dub, Parov Stelar, Soldiers Of Jah Army et Protoje & the Indiggnation – le **29** : Supreme NTM, Mat Bastard, Jimmy Cliff et Kimbala) www.ecaussysteme.com

■ **Les Escales de St-Nazaire :** 27 au 29/7, St-Nazaire (port, avec – le **27** : Eddy De Pretto, Etienne Daho, Feder, Beth Ditto, Kokoko!, Confidence Man, Gogol Bordello, Walkabout Sound System, Glao, RVG, Fantastic Man, Ben Whiting et Rémi – le **28** : Polo & Pan, Her, Offenbach, Kool & The Gang, Inuit, Alltta, Alex Lahey, Ecca Vandal et Fantastic Man – le **29** : Meute, Bigflo et Oli, Oumou Sangare, Charlotte Gainsbourg, Ghetto Kumbe et Ben Whiting) www.festival-les-escales.com

■ **Les Nuits Secrètes :** 27 au 29/7, Aulnoye-Aymeries (grande scène, avec – le **27** : Juliette Armanet, Jain, Gaël Faye, Meute, Tshegue, Shame et Slaves – le **28** : Eddy de Pretto, Lomepal, Petit Biscuit, Rone, Alt-J, Agar Agar

Agenda concerts

Photo DR

Robert Plant : le 23 juillet à la salle Pleyel et 25 au festival de Carcassonne

et Zombie Zombie – le **29** : Angèle, Shaka Ponk, Thérapie Taxi, Feu! Chatterton, Panda Dub, Vitalic et Tamino) www.lesnuitssecretes.com

■ **Xtreme Fest :** 2 au 5/8, Le Garric (Cap Découverte, avec – le **2** : Nashville Pussy, The Booze, The Money Makers et Houba – le **3** : Pogo Car Crash Control, Hatebreed, Rise Of The Northstar, The Adicts, Black Knives, Insanity Alert, The Adolescents, Spirits et The Briefs – le **4** : L'Opium du Peuple, Punish Yourself, Terror, Municipal Waste, Dead Kennedys, Black Knives, Malevolence, Giuda et Brooken Teeth – le **5** : Converge, Get The Shot, Comeback Kid, Millencolin, Booze & Glory, Risk It, Mute et Bad Cop/ Bad Cop) www.xtremefest.fr

■ **Au Bout Du Monde :** 3 au 5/8, Crozon (prairie de Landaoudec, avec – le **3** : Naâman, Gauvain Sers, Matmatah, Mélissa Laveaux, Elida Almeida, Labrassbanda et Muyayo Rif – le **4** : Stephan Eicher, Groundation, Daara J Family, Ken Boothe, Boogie Belgique, The Yokel et Kobo Town – le **5** : Camille, Gaël Faye, The Inspector Cluzo, Rag N' Bone Man, Motivés, Moon Hooch, 47Soul, Dirty Dozen Brass Band et Bobet Gnahore) www.festivalduboutdumonde.com

■ **Au Pont Du Rock :** 3 et 4/8, Malestroit (espace Maurice-Melois, avec – le **3** : Hyphen Hyphen, Les Négresses Vertes, L'Entourloop, MHD, Pleymo, Too Many T's, Mnnqns et Alb – le **4** : Trust, Ultra Vomit, Kyo, Gauvain Sers, Patrice, Fakear, No One Is Innocent, Lysistrata, General Elektriks, Mome et Flor Del Tango) www.aupontdurock.com

■ **Le Chien à Plumes :** 3 au 5/8, Langres (lac de Villegusien, avec – le **3** : Synapson, Alpha Blondy, Steve'n'Seagulls, Moon Hooch, Black Bones, Sinawe, Symbiz, Bubliczki et Aleks Kuzz – le **4** : Camille, Jahneration, The Inspector Cluzo, Mes Souliers Sont Rouges, The Bloody Beetroots, Soldiers Of Jah Army, The Jacques, Alice Phoebe Lou, Canailles et Aleks Kuzz – le **5** : Feu! Chatterton, Kenny Arkana, Gauvain Sers, Igorrr, Frédéric Fromet, Bad Fat, Saodaj, Nyominka, Aleks Kuzz et Gavin Meidhu) www.chienaplumes.fr

■ **Foreztival :** 3 au 5/8, Trelins (Le Mortier plein air, avec – le **3** : Chinese Man, Panda Dub, Biga*Ranx, Ayo, Groundation, Stand High Patrol, Nova Twins, Raqoons, A State Of Mind, Weeding Dub, Dawa Hifi, MC Youthstar, Foireign Beggars, Kog and the Zongo Brigade et Yes Hifi – le **4** : Romeo Elvis, Kenny Arkana, Danakil, Bantu Continua Uhuru Consciousness, Motivés, Hungry 5, OBF, Baja Frequencia, Charly P, Terrenoire, Mungo's Hifi, Krak In Dub, Shanti D, SR Wilson, Dawa Hifi et Green Tingz – le **5** : The Limiñanas, Jahneration, Caballero, Matmatah, Jeanjass, La Caravane Passe, The Bloody Beetroots, Grupo Company Segundo, Le Motel, Logar, DJ Izem, Fedayi Pacha et Selam) www.foreztival.com

■ **La Grange Rock :** 3 au 5/8, Willgottheim (stade de foot, avec – le **3** : Datcha Mandala, The Moorings, Grandma's Ashes et The Toxic Pistoleros – le **4** : Manu Lanvin and the Devil Blues, Ferrgessen, Laurence Jones et Triboc – le **5** : Les Garçons Trottoirs, Les Bredelers, Cadillac Lilo, Lullabies et Dirty Old Band) www.lagrangerock.fr

■ **Nomade Reggae Festival :** 3 au 5/8, Frangy (gymnase Claude-Metendier, avec – le **3** : High Tone, Mad Professor, Lee "Scratch" Perry, Disk R, Jah Shaka et Innavibe – le **4** : Soom T, Volodia, Wailing Trees, Ky Mani Marley, Mellow Mood, Capleton, Dub Silence et Junior Tsaka – le **5** : L'Entourloop, Vanupié, Salif Keita, Devi Reed, Joseph Cotton, Manudigital et Jah9 (Janine Cunningham)) www.nomadereggaefestival.com

■ **Reggae Sun Ska :** 3 au 5/8, Vertheuil (domaine de Nodris, avec – le **3** : Soldiers Of Jah Army, Jimmy Cliff, Hollie Cook, Tetra Hydro K, The Sunvizors, Legal Shot System, Ensemble National de Reggae, Mellow Mood, I Woks, Dub Stuy Records, New Kingston, Peter King, OSB Crew, Warm Up Legal Shot, Asher Senator, Rider Shafique, Von D, Nofa et Caravana Sun – le **4** : Chinese Man, Touré Kounda, Stand High Patrol, Demi-Portion, Mo'Kalamity, Legal Sound System, The Selecter, 100 Grammes de Têtes, Dirty South Crew, Jah9 (Janine Cunningham), Kristel, Sista Carol, Guiding Star, Maylan, Earl 16, Alam, Ranking Ann, Naram et Warm Up Legal Shot – le **5** : Naâman, Groundation, PierPolJak, Havana Meets Kingston, Legal Shot System, Ken Boothe, Samory I, Dub Silence, Congo Natty, Adrian Sherwood, Channel One, Daddy Freddy, Naksookhaw, Congo Dubs, Mat McHugh, Travelerz et Diana Rutherford) www.reggaesunska.com

■ **Sylak Open Air :** 3 au 5/8, St-Maurice -de-Gourdans (stade Régis-Perrin, avec – le **3** : The Decline, Benighted, The Roadies Of The D, The Sticky Boys et Flayed – le **4** : Kadavar, Hatebreed, Bloodbath, Comeback Kid, At The Gates, Entombed A.D., Pipes And Pints, Integrity, In Arkadia, Hate Eternal et Kamizol – le **5** : Alestorm, Sepultura, Terror, Municipal Waste, Dead Kennedys, Mantar, Rotten Sound, Broken Teeth, Carnifex et Voice Of Ruin) www.sylakopenair.com

■ **Yzeures 'N' Rock :** 3 au 5/8, Yzeures -sur-Creuse (site de la Baignade, avec – le **3** : Danakil, Mes Souliers Sont Rouges, The Bloody Beetroots et Vandal – le **4** : Vald, L'Entourloop, Matmatah, Salut C'Est Cool, Tha Trickaz et Philémone – le **5** : Tryo, Patrice, La P'tite Fumée et Volodia) www.yzeuresnrock.com

■ **Rock 'N' Rural :** 4/8, Chavroche (stade municipal, avec Burning Heads, The Decline!, Working Class Zero et NagualX) www.facebook.com

■ **Insane Festival :** 10 au 12/8, Apt (plan d'eau, avec – le **10** : La P'tite Fumée, Rakoon, Angerfist, Stephan Bodzin, Teho, Sevenum Six, Asphalte Pirate, Miss K8, Markus Volker, Radical Redemption, Ace Ventura, Warface, Alpha Portal, Blastoyz, Edub et Detest – le **11** : Hilight Tribe, Meute, Subway Shamans, I Hate Models, Mandragora, Gonzi, Belik Boom, Captain Hook, Zyce, Chris Liberator, Vikkei et Punisher – le **12** : Rodriguez Jr, Cebb, George Privatti, Tini Gessler et Marc Maya) www.insane-festival.com

■ **Musicalarue :** 10 au 12/8, Luxey (plein air, avec – le **10** : Matmatah, Tiken Jah Fakoly, Ultra Vomit, L'Entourloop, Shantel & Bucovina Club Orkestar et Les Autres – le **11** : Danakil, Panda Dub, Pogo Car Crash Control, Findlay et Slim Paul – le **12** : Shaka Ponk, Camille, Hilight Tribe, The Inspector Cluzo, Meute, Svinkels, Rhino et Gatica) www.musicalarue.com

■ **No Logo BZH :** 10 au 12/8, St-Malo (fort St-Père, avec – le **10** : Fay'Go, Jah9, Jimmy Cliff, Max Romeo, Biga*Ranx, Prince Jamo, Trinity, U Brown et All Iries Ites Sound – le **11** : Hollie Cook, Yaniss Odua, Andrew Tosh, Black Uhuru feat. Sly and Robbie, Tiken Jah Fakoly, Malka Family, Dub-4, Brigadier Jerry, Ranking Joe, Marina P et Stand High Patrol DJ set – le **12** : Vanupié, L'Entourloop, Protoje and the Indiggnation, Jahneration, Capleton, Julian Marley, The Wailers, P.Youthman, Weeding Dub, Kenny Knots, Don Letts, Daddy G et Ashanti 3000) www.nologobzh.com

■ **La Route du Rock – Collection été :** 16 au 19/8, St-Malo (divers lieux, avec – le **16** : Marlon Williams, Ezra Furman et The KVB (Klaus Von Barrel) – le **17** : Chevalrex, Etienne Daho, The Limiñanas, Shame, The Brian Jonestown Massacre, Le Villejuif Underground, The Black Angels, Grizzly Bear et Follakzoid – le **18** : Marc Melia, Patti Smith, Nils Frahm, John Maus, Ariel Pink, Ellen Allien, Josh T Pearson, et Veronica Vasicka – le **19** : Forever Pavot (Emile Sornin), Charlotte Gainsbourg, Phoenix, Jungle, The Black Madonna, Superorganism, The Lemon Twigs, King Tuff et Protomartyr) www.laroutedurock.com

■ **Fête du bruit dans Landerneau :** 17 au 19/8, Landerneau (Jardin de la Palud, avec – le **17** : Tiken Jah Fakoly, Alt-J, Martin Solveig, Patti Smith, Sum41, Gentleman's Dub Club et Dead! – le **18** : Feu! Chatterton, Vald, Suprême NTM, Danakil, Two Door Cinema Club, Little Big et Le Mamooth – le **19** : Shaka Ponk, Vitalic, Franz Ferdinand, Paul Kalkbrenner, Seasick Steve, La Phaze et The Decline) www.festival-fetedubruit.com

■ **Motocultor Festival :** 17 au 19/8, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **17** : Alestorm, Ministry, Trisomie 21, Angelus Apatrida, Devildriver, Rendez-Vous, Maid Of Ace, Audn, Lumberjack et Nesseria – le **18** : Ultra Vomit, Tagada Jones, Punish Yourself, Cannibal Corpse, Nostromo, Celeste, The Black Dahlia Murder, Les Discrets, Heart Attack, Monolithe, Blockheads et Necrowretch – le **19** : Popa Chubby, Nashville Pussy, Perturbator, Junjer, Sepultura, Municipal Waste, Stoned Jesus, Dying Fetus, Comeback Kid, Misery Index, Origin, Dehuman, Sadistic Intent et Toxic Holocaust) www.motocultor-festival.com

■ **Cheminées du Rock :** 17 et 18/8, Saillat-sur-Vienne (salle des fêtes, avec – le **17** : Rise Of The Northstar, Nostromo, Celeste, Fuzzy Vox et Promethée – le **18** : Les Tambours du Bronx, Lysistrata, Equipe de Foot et Rendez-Vous) www.leschemineesdurock.wixsite.com

■ **Le Cabaret Vert :** 23 au 26/8, Charleville Mézières (square Bayard, avec – le **23** : Parcels, Travis Scott, Protoje & the Indiggnation, Nothing But Thieves, Darius, Metz, Raspect Crew, Joh Erba, Popcorn Party, Touts, SWMRS, No Brain et Demob Happy – le **24** : Damso, Suprême NTM, Seasick Steve, The Black Angels, Kevin Morby, Contrefaçon, Cabbage, Dragonforce et Dirty Wolfgang – le **25** : Phoenix, Jahneration, Arnaud Rebotini, The Idles, Pogo Car Crash Control, Moaning, Protomartyr, Archie & the Bunkers et Josh Wink – le **26** : Les Négresses Vertes, Stephan Eicher, Groundation, Curtis Harding, Freez, The Fat Badgers, Trojan Sound System et Back In Time) www.cabaretvert.com

■ **Touquet Music Beach Festival :** 24 et 25/8, Le Touquet Paris Plage (plage, avec – le **24** : Lomepal, Juliette Armanet, Phoenix, Breakbot, Haute et Cassius – le **25** : Polo & Pan, Caballero, Parcels, Vendredi-sur-Mer, Jeanjass, Boys Noize, Malaa et 2 Many DJ's) www.touquetmusicbeach.fr

*Les dates de concerts pour la période **15/8 au 31/9** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/7 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

BOL D'OR

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 14 | Samedi 15 | Dimanche 16

Septembre 2018

CIRCUIT PAUL RICARD

TRUST

EN CONCERT EXCEPTIONNEL SAMEDI SOIR

boldor.com

BILLETS À PARTIR DE 64€

BOL D'OR Classic

club14 | MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS

Tourtel Twist | La Provence | EUROSPORT EVENTS | Moto Revue | Classic | MOTO STATION | FIM | FFM | Larrière Organisation | france bleu

Le fantôme d'Alan Vega

PAR MATTHIEU VATIN

Photo Patrice Guino

Roger Waters
8 JUIN, U ARENA (NANTERRE)

Ça commence par des effets sonores paroxystiques, qui débouchent, comme en 1973, sur un groove ouateux ("Breathe"). Une tournée de la nostalgie ? Le tempétueux bassiste sert ses titres légendaires du Floyd, certes, servis par un groupe impeccable, mais l'homme a un message. Porté sur les T-shirts des enfants qui dansent sur "Another Brick In The Wall (Part 2)" : *Resist*. Asséné sur l'écran géant qui enserre la scène et fait défiler des images de migrants, de politiciens, d'attentats, de flamenco, aussi. Au risque de faire passer la musique à l'arrière plan ? Quelque peu. Le second set est le plus féroce, ouvert par "Dogs" et "Pigs", prétextes à un étrillage de Trump et des *"porcs qui gouvernent le monde"*. Le spectacle total d'un homme résolu à donner à entendre, à voir et à penser.

BERTRAND BOUARD

Courtney Barnett
9 JUIN, BATACLAN (PARIS)

Sans sourciller, sûre de sa force, Courtney Barnett choisit de jouer son nouvel album intégralement et en respectant l'ordre des morceaux. Le batteur (Dave Mudie) et le bassiste (Bones Sloane) sont

Ringo Starr And His All Starr Band
6 JUIN, OLYMPIA (PARIS)

Décontracté, svelte comme un adolescent, Ringo Starr débarque sur scène en sautillant. Entre lui et son public, ce fut toujours une histoire d'humour. Lors de "Don't Pass Me By" ou "Yellow Submarine", un climat de fête règne dans la salle pleine à craquer. Pragmatique, Ringo reprend même des morceaux de Toto ou de 10 CC, dont son All Starr Band cuvée 2018 compte des membres (Steve Lukather, Graham Gouldman). Pour clore la soirée, avec "A Little Help From My Friends", Joan Baez est venue esquisser quelques pas de danse sur scène.

CHARLES FICAT

Cat Power
7 JUIN, YOYO (PARIS)

Cela devait être un concert secret dans une nouvelle salle parisienne. Les peintures n'étant pas sèches, nous voilà au Palais de Tokyo. Qu'importe, pour Cat Power on n'aurait fait la route sur les genoux. Alors, quand la dame entame "Cross Bones Style", on pardonne tout. Entre ses doigts, un bâtonnet d'encens remplace les cigarettes. Avec le temps, Chan Marshall semble avoir tout surmonté. Les problèmes de traque. De boutanche. De mal-être. Reste cette fragilité déchirante et cette voix tapissée de bure et de papier de verre qui poignarde l'âme, qu'elle miaule sur "Good Woman" ou reprenne *ad lib* des classiques des Stones ("Satisfaction"), John Lee Hooker ("Keep On Runnin' ") ou Nico ("These Days"). L'affaire se clôt sur une version olympienne de "Manhattan". *"Ain't coming back"*, jure-t-elle. Nous non plus, on n'en revient pas.

ROMAIN BURREL

Photo Marion Ruszniewski

Courtney Barnett

toujours là, désormais aidés par une guitariste qui joue du clavier (Katie Harkin). Avec cet attelage impeccable, la gauchère cisèle un concert tour à tour pop, introspectif, punk et jamais ennuyeux. Elle chante remarquablement, joue de la guitare électrique comme personne (sans médiator) et la salle est tétanisée, dans les moments de furie ("I'm Not Your Mother, I'm Not Your Bitch") comme sur les ballades ("Need A Little Time"). Puis termine la soirée avec des titres plus anciens, qui sonnent comme autant de classiques.
BASILE FARKAS

Joan Baez
10 JUIN, OLYMPIA (PARIS)
Pieds nus sur scène, foulard discret autour du cou, Joan Baez n'a rien perdu de son élégance et de son charme. Une setlist solide et variée a donné éclat et profondeur au concert. Sans prononcer le nom de Bob Dylan, elle a interprété cinq titres de l'aède, et aussi "Deportee", "Diamonds And Rust" et "House Of The Rising Sun". Et la voix ? Elle se fait plus grave, à l'image de l'état du monde qui préoccupe toujours autant la reine du folk. Elle le fait subtilement savoir. Jusqu'au bout, cette résistante aura marié avec grâce la chanson et l'engagement.
CHARLES FICAT

PAR ISABELLE CHELLEY

"Je ne prête rien, c'est trop risqué"

BEASTIE BOYS

Chaque mois, un collectionneur ouvre les portes de son antre et de son cerveau. Place à Laurent, heureux possesseur de 150 disques des rappeurs blanc-becs.

Passionné de musique, de yoga et de snowboard, DJ, animateur sur Radio Campus Montpellier (Vinyl Mania, c'est lui), vivant entre Sète l'été et la montagne l'hiver, Laurent trouve le temps de se consacrer à sa passion dévorante pour les Beastie Boys. Au point de chercher, aujourd'hui, un lieu où il pourrait exposer sa collection.

La belle histoire de Laurent et des Beastie Boys commence aux alentours de 1992-93, lorsqu'un ami lui met entre les oreilles l'album "Check Your Head". *"J'ai été très vite conquis et, à partir de là, les Beasties sont devenus un groupe majeur pour moi et mon entourage. La deuxième révélation, ça a été la VHS 'Past And Present' qu'un ami m'a fait découvrir. Après la musique, les images et là, c'est devenu de la folie, l'album 'Ill Communication' est sorti dans la foulée et je me suis mis à acheter tout ce que je trouvais d'eux."* **La première pièce de sa collection est "Check Your Head", la dernière,** *"deux photos, des tirages originaux de 1985 de la photographe new-yorkaise Janet Beckman qui exposait à Montpellier."* **Entre les deux, Laurent n'a pas chômé. "***Je suis un gros fan de vinyles, j'en ai quelques milliers, ça va du punk-rock-garage au rap au reggae-rocksteady en passant par la bossa nova et le trip hop. Je suis DJ Triple Zero aka DJ John Speed et je ne supporte pas le mp3 ! Les Beasties, c'est vraiment de la collection : skate-board, vinyles, K7, DVD, affiches, montres. Ça peut sembler énorme, mais ça ne tient pas tant de place que ça. Et le cœur de la collection, c'est les disques, je dois en avoir 150."* **Mais bas les pattes, il n'y a que lui qui manipule ses trésors.** *"Et je ne prête rien, c'est trop risqué."* **En revanche, on peut toucher avec les yeux.** *"J'ai exposé ma collection plusieurs fois à Paloma à Nîmes ou aux Musicophages à Toulouse. C'était super de partager cela, car l'œuvre des Beastie Boys touche à de nombreuses disciplines."* **N'aimant pas les ordinateurs, Laurent n'achète jamais sur internet. Son truc, c'est d'écumer les disquaires. "***Nancy, Paris, Amsterdam, Montpellier, Barcelone, les conventions, les bourses aux disques... C'est vraiment de la recherche et de l'aventure. Bien sûr, je sympathise toujours avec d'autres fans des Beasties, mais comme je suis le plus fort, il n'y a pas de problème."* **Et si quelqu'un a une pièce qu'il ne possède pas, il assure être content pour lui. Alors, comment expliquer son mauvais karma lié aux shows de son groupe fétiche ? "***J'ai étrangement connu des mauvais plans à tous les concerts des Beastie Boys. En 1995, j'avais rompu avec ma petite amie, j'étais encore sous le choc. On va au Zénith avec mes potes et j'étais trop mal pour apprécier. En 1998, à Nancy, ils viennent dans un festival avec Sonic Youth, Garbage, Daft Punk, etc. J'abuse de la tequila et je suis malade pendant le concert. Je les ai revus en 2004 à Bruxelles. Mon frère, à côté de moi dans la fosse, se prend un coup de coude et a la lèvre explosée, c'est la panique... C'est une malédiction. Enfin, en 2008, je monte à Paris où ils jouent une soirée au Zénith et le lendemain, ils font un show instrumental au Bataclan. J'ai pris les deux billets sans trop savoir. Et ça a été un rêve absolu."* **D'ailleurs, malgré ces rendez-vous ratés en live, Laurent n'a jamais été déçu par les Beasties.** *"Ce qu'ils ont fait, de 'Licensed To Ill' à la mort d'Adam Yauch (un moment horrible, j'étais persuadé qu'il se sortirait de son cancer") est monumental. Après tout, Sean Lennon a dit que les Beasties, ce sont nos Beatles !"* ★

The Rolling Stones

26 JUIN, ORANGE VELODROME (MARSEILLE)

Alors que 58 000 fans pénètrent dans le Stade, à l'extérieur, un local en maillot de bain demande, ahuri : *"Mais c'est qui ces Rolling Stones ?"* Au fou ! Un sénior traîne son déambulateur médical jusqu'au désoiffeur. Ce soir, il y a aussi des jeunes. Dont Mick Jagger. L'arrière-grand-père tient une forme phénoménale. Deux heures de tubes et déhanchements à fond la caisse. Il présente Ronnie : *"Le Zidane de la guitare."* Charlie : *"Le Barthez de la batterie."* Et Keith ? *"Le Keith Richards de la guitare."* Toujours en français : *"Cet après-midi on a été sur le Vieux Port boire un pastis et manger des pieds paquets."* Un enchaînement d'interprétations fantastiques, dont "Fool To Cry" et "Paint It Black". Ce soir, même Jagger porte un T-shirt Rolling Stones. *It's only entertainment, and we like it.* On sort du stade épuisé. Alors que Mick pète encore le feu. C'est qui ces Rolling Stones ?

BENOIT SABATIER

Ronnie : "Le Zidane de la guitare."
Charlie : "Le Barthez de la batterie."
Et Keith ? "Le Keith Richards de la guitare"
Mick Jagger

Photo Elodie Chapuis

Thom Yorke
12 JUIN, OLYMPIA (PARIS)

En bifurquant vers l'électronique, Radiohead a contribué à mener le rock dans l'impasse dans laquelle il se trouve aujourd'hui. Cette brèche ouverte vers un entremonde dévasté, son leader Thom Yorke a minutieusement contribué à l'agrandir sur deux albums solo, sujets de cette nuit à l'Olympia. Flanqué de Nigel Godrich et du VJ Tarik Barri, Yorke est venu ici pour ferrailler. D'abord, le trio commence par ralentir le pouls de l'Olympia. Puis les infrabasses de "A Brain In A Bottle" viendront frapper au ventre. Tout ici est broyé. Filtré. Atomisé. Même lorsqu'il fouille les territoires les plus ambient, Yorke impose en soubassement une drum'n'bass brutale. Presque cruelle. On encaissera les coups pendant plus d'1 h 30 avant de s'extirper de cette mélasse dub comme du tambour d'une machine à laver. Essoré et humide.
ROMAIN BURREL

L7
13 JUIN, CIGALE (PARIS)

Donita Sparks joue sur sa Flying V le riff pataud de "Andres". A ses côtés, Suzi Gardner et Jennifer Finch remuent leur tignasse de concert. A la batterie... Dee Plakas s'est laissée pousser la barbe ? Non, c'est en fait un ami chevelu californien qui est venu la suppléer. La batteuse déboule des coulisses, bras dans le plâtre. Ovation, joie des retrouvailles. Dans une Cigale pas tout à fait remplie, sinon de bière, les sauvageonnes égrènent leurs tubes, hard rock joué avec un esprit punk ou inversement. Aux immortels "Fuel My Fire", "Everglade", "Shove", etc. le groupe réuni a eu la bonne idée d'ajouter quelques titres de "The Beauty Process", négligé lors de son dernier passage. "Pretend We're Dead" est joué en rappel, puis la soirée s'achève. Les plaisirs simples et si précieux du rock'n'roll...
BASILE FARKAS

Ty Segall & The Freedom Band
14 JUIN, BATACLAN (PARIS)

Passé le folk bancal de Mike Donovan, place aux *Gobelins de la Liberté* menés par Ty Segall. Une première séquence de vingt minutes, amorcées par la basse inquiétante de Mikal Cronin sur "Wave Goodbye" met tout le monde d'accord. Epaulé par la rythmique furieuse de Moothart, Ty pulvérise à la fois Clapton époque Cream et le Loner du sommet "Weld". Ça sonne d'ailleurs très *seventies*, jusqu'au *heavy disco* "Despoiler Of Cadaver". Soudain, Ty se jette dans le public, y perd sa bague de fiançailles, stoppe net le show, la récupère, redouble de ferveur ! On a du mal à y croire, jusqu'à ce que "Ghosts" nous rappelle que la vie n'est pas un théâtre...
ALEXANDRE BRETON

Ardèche Aluna Festival
14 AU 16 JUIN, RUOMS

Un cru 2018 réussi malgré des débuts difficiles suite aux annulations de Bertrand Cantat et Charles Aznavour. Le jeudi, le groupe cosmopolite **LA CAFETERA ROJA** — composé de musiciens originaires d'Autriche, de France ou encore d'Espagne — ouvre le bal avec un live entre rock et hip-hop. À quelques centaines de mètres, **CALYPSO ROSE** inaugure la grande scène pour un voyage à l'autre bout de l'Atlantique. La nuit tombe lorsque les guitares grondent. **SHAKA PONK** vient d'entrer en piste avant d'interpréter ses vieux tubes ("I'm Picky") et quelques extraits de son nouvel album "The Evol' ". Ce premier soir se clôt aux côtés des **CHEMICAL BROTHERS** avec animations 3D, laser et titres phares du duo ("Hey Boy Hey Girl", "Block Rockin' Beats"...). La programmation sait répondre aux envies de toutes les générations : pendant que les plus jeunes reprennent en chœur le dernier disque de **BIGFLO & OLI**, d'autres s'époumonent face à **NTM**.
ALICE LANNELUC

Photo Marion Ruszniewski
L7

Photo Robert Gil
Ty Segall

Absolutely live

Anna Calvi

Photo Robert Gil

Anna Calvi
15 JUIN, GAITE LYRIQUE (PARIS)

Surgie d'un halo de lumière rouge, Anna Calvi égrène deux accords hypnotiques, parcourt lentement un catwalk qui s'enfonce au milieu d'une marée de visages recueillis et entame "Away", tiré d'un nouvel album qu'elle interprétera presque intégralement. Magnifiquement accompagnée par une claviériste et un batteur, la diva de poche alterne douceur et violence, écorche sa Telecaster avec une sauvagerie maîtrisée et jamais ne rompt le charme qui caractérise ses apparitions scéniques. Elle nous quitte sur un "Ghost Rider" habité. Depuis les cintres de la Gaîté Lyrique, le fantôme d'Alan Vega esquisse un rictus approbateur.

PIERRE MIKAILOFF

Nine Inch Nails
25 JUIN, OLYMPIA (PARIS)

Après la prestation d'un ennui mortel de Black Moth Super Rainbow, Reznor et ses seigneurs s'invitent chez Mistinguett. Le public est illico au bord de la combustion quand "Me, I'm Not" infuse son venin, à coups de rythmiques narcotiques et de guitares sifflantes. Le mélange d'apesanteur et de violence maîtrisée de la suite ne nous fera plus redescendre. "Wish", "Burn", "Piggy" ou "The Great Destroyer" sont des cathédrales indus-bruitistes grandioses. Les trois seuls titres de "Bad Witch", joués au deuxième mitan du show, ne dépareillent pas, avant l'hommage héroïque à Bowie ("I'm Afraid Of Americans") qui rappelle aussi la dette inouïe de Reznor à l'égard du White Duke. Si "The Day The World Went Away" prend à la gorge, "Hurt", joué en finale, sur la corde, est un baume...

ALEXANDRE BRETON

Jack White
3 JUILLET, OLYMPIA (PARIS)

Une com' cadenassée, les photographes et les smartphones interdits pendant ses concerts, le singulier Jack White continue d'intriguer et laisse une étrange sensation de malaise. Sur scène, en revanche c'est la régalade avec une setlist qui change tous les soirs, dans laquelle le mogul de Nashville repense ses différents projets. Les pralines garage "Screwdriver" et "When I Hear My Name" des White Stripes aèrent son répertoire solo par moment balourd et suffocant, tandis que l'entêtant tube des Raconteurs "Steady As She Goes" fait chavirer la salle. Bon joueur, le virtuose soliste n'oublie pas "Seven Nation Army", de circonstance en cette période de ballon rond. Au bout de deux heures la coupe est (bien) pleine.

MATTHIEU VATIN

Sans chichi, sous la pluie

This Is Not A Love Song

1ER AU 3 JUIN, PALOMA (NIMES)

Cette ville n'est pas assez grande pour nous deux. Quand les Sparks débarquent, la concurrence fait pâle figure.

On ne pensait pas repartir de trois jours de rock *"indé"* (ce qui ne veut rien dire, on est bien d'accord ?), après avoir vu une foultitude d'artistes *"émergeants"* et de pseudo-stars, en n'ayant finalement été réellement chamboulé que par un groupe dont on n'attendait plus rien depuis environ 1974... Les **Sparks** ont atomisé la concurrence. Ron et Russell Mael (141 ans à eux deux) ont donné un show à la fois génialement kitsch et terriblement touchant. Quand Russell entonne le tube absolu, "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us", c'est la folie. Comment ce type peut-il encore chanter aussi haut, aussi bien ? Quand Ron entame sa petite danse rituelle à la Chaplin, la salle est aux anges. Et les chansons toutes excellentes (mention spéciale pour "When Do I Get To Sing My Way ?"). En comparaison, quand on voit **Beck** faire ce show à l'américaine sur la grande scène, à grands renforts de lumières aveuglantes et de son mastoc, on a du mal à retrouver l'enthousiasme de 1993, même quand il reprend "Loser" et "One Foot In The Grave". Même problème avec **Phoenix**. Le set est parfait, probablement trop parfait... La palme du groupe qui n'a pas bougé depuis 30 ans revient à **The Jesus & Mary Chain**, qui joue toujours aussi fort, en restant toujours aussi statique. Le prix du retour sympathique revient plutôt aux **Breeders**, qui jouent sans chichi, sous la pluie. Certes, leur meilleure chanson, "Drivin' On 9", est un titre country repris d'une obscure formation eighties... Pas grave. Par contre, difficile de ne pas relever l'ennui abyssal qui se dégage de la prestation du groupe dont tout le festival parlait avant son passage, et plus personne après : **Cigarettes After Sex**. Heureusement, tard dans la soirée, **Ty Segall** ranime la flamme d'un certain rock'n'roll, tandis que, plus tôt, **Peter Perrett** avait prouvé que les grandes chansons ne meurent jamais.

STAN CUESTA

PHOTO TITOUAN MASSÉ

The Jesus & Mary Chain

Impérial

Download Festival

15 AU 18 JUIN, BASE AERIENNE 217 (BRETIGNY-SUR-ORGE)

Pour sa troisième édition française, le festival metal avait vu les choses en grand avec, notamment, un marathon du groupe d'Axl Rose.

Epuisant, c'est le mot qui pourrait résumer le Download Festival 2018. Quatre jours de concerts sous une chaleur écrasante. Au programme, le vétéran **Ozzy Osbourne** a régalé le public du vendredi soir avec une setlist qui n'était pas là pour faire des crêpes. Seul bémol : Zakk Wylde capable de tout saloper avec ses infernales harmoniques artificielles, dénaturant un riff aussi parfait que celui de "Crazy Train". **Ghost** a livré son *Abba-metal* devant un public conquis, tandis que sur la scène du camping, **Laura Cox Band** et **Hangman's Chair** prouvent que la France est définitivement une terre de metal.

Assertion qui sera d'ailleurs confirmée le samedi, avec les sets des excellents **Alcest** et **Betraying The Martyrs**, fleurons hexagonaux dans des genres pourtant très différents. **Hollywood Undead** ravira les amateurs de hip-hop, et le Révérend **Marilyn Manson** livrera une prestation navrante, à l'opposée de celle de Bercy fin 2017. Pour le dimanche, on se contentera des sets de **The Struts**, toujours aussi classe, tout en cool décontracté, et de **Perturbator**, sensation synthétique qui permet de souffler un peu au milieu des guitares. Clou du festival, bien entendu : **Guns N'Roses**, le lundi soir. Impérial, le groupe de légende livre trois heures trente de concert, alternant classiques, reprises (parfois dispensables), et quelques purs moments d'émotion, tels "Used To Love Her", ou "Coma". Slash rate malheureusement l'intro de "Chinese Democracy" (est-ce parce qu'il ne joue pas sur la version studio ?), et est parfois approximatif, comme Axl, mais la bonne ambiance domine, et l'on ressort essoré, mais heureux. Pour ceux qui n'ont pas osé braver la grève du RER C, le groupe sera de retour en Europe dès l'an prochain.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN
PHOTO LUDWIG WALLENDORF

Guns N'Roses

Le plein

Hellfest

22 AU 24 JUIN, CLISSON

Le rassemblement metal, hard, thrash, doom, indus, stoner, hardcore, etc. fêtait une treizième année à nouveau au firmament.

Tandis que la concurrence fait ce qu'elle peut, le Hellfest continue de faire le plein. De festivaliers, avec des pass pour trois jours vendus avant même l'annonce du moindre groupe à l'affiche, et de bières avec une fois de plus un record de débit que n'oserait espérer l'amicale des brasseurs dublinois un soir de Saint-Patrick. Cette année encore, on a pu constater le pouvoir d'attraction du grand rendez-vous de Ben Barbaud avec, évidemment, des tonnes de metalleux mais aussi des familles, beaucoup de familles. Et des fans de musiques considérés comme moins extrêmes mais venus en curieux. Tous ont été servis comme il se doit par une cuvée 2018 plutôt généreuse.

Judas Priest, **L7**, **Joan Jett**, presque tous les anciens sont en grande forme. Difficile malheureusement d'ignorer le malaise déclenché par les **Hollywood Vampires** dont la venue divise le public en deux camps : celles et ceux qui ont décidé de boycotter Johnny Depp (pour des accusations de violence conjugale), et les autres, qui s'en foutent (et c'est dommage). Quoi qu'il en soit, la prestation du supergroupe qui enchaîne les reprises mollassonnes (Doors, Bowie, Motörhead ou AC/DC) n'aura pas vraiment enthousiasmé les foules. Comme d'habitude les scènes annexes proposent des affiches autrement plus attractives. On s'est, par exemple, extasiés devant la prestation incroyable des vétérans de **Satyricon** qui, en teintant leur black metal traditionnel de sonorités industrielles (voire carrément new wave), séduisent même les moins sensibles au genre. Les français de **Celeste** livrent eux aussi un set aussi concis que conquérant, prouvant une fois de plus la vitalité de la scène metal hexagonale. D'autres formations de haut niveau (**The Great Old Ones**, **Jessica93**, **Psykup** ou **Au-Dessus**) confirment la chose tout au long du weekend. Le Hellfest 2018 a été également l'occasion d'être témoin de la suprématie des chefs en leurs domaines : **Terror** et **Madball** ne font pas de prisonniers sur la scène punk/ harcore de la Warzone, **Crowbar** et **Orange Goblin** se posent en maîtres du stoner autoritaire. **Iron Maiden**, **Alice In Chains** et **Deftones**, malgré des imparfaits, se montrent sous un jour flatteur sur la Main Stage. On enverra enfin aux oubliettes la pitoyable performance d'un **Marilyn Manson** en bout de piste, quittant cette mascarade avant la fin pour pouvoir profiter pleinement d'une teuf finale explosive du français (encore un !) **Carpenter Brut** qui réussit l'exploit de faire se dandiner des milliers de metalleux sur une reprise du "Maniac" de Michael Sembello. Fortiche.

JOE HUME

PHOTO TITOUAN MASSÉ

Joan Jett

Forêt de smartphones

Rétro C Trop

30 JUIN ET 1ER JUILLET, CHATEAU DE TILLOLOY

Electron libre dans le paysage français, le festival proposait pour la troisième année consécutive une affiche seventies à souhait.

Les 14 000 spectateurs du week-end n'ont bravé l'écrasante chaleur que pour l'essentiel : la musique, (néo) vintage et jouée par des légendes. Le concert grandiose de **Rival Sons** est introduit par le premier programmateur du groupe de Long Beach sur les ondes françaises : Francis Zégut. Les déçus de "Hollow Bones", troisième album sorti dans la précipitation, se consolent sur des titres désormais cultes comme "Electric Man". **Roger Hodgson**, la voix de Supertramp, n'a rien perdu de sa popularité, comme en témoigne la forêt de smartphones qui s'élève de la foule pour une captation pirate de "The Logical Song". **Trust**, beaucoup plus aventureux qu'au Hellfest 2017, joue intégralement "Dans Le Même Sang", l'album de la résurrection hard de gauche réac' dont émergent "L'Exterminateur", dédié à ceux qui ont voté *"en marche arrière"*, et "Christique", reflet d'une société — la nôtre — qui manque cruellement d'icônes. Les trois choristes qui épaulent Bernie Bonvoisin — au look définitivement caillera — font l'unanimité lors des plans bluesy. Le lendemain, Christian Décamps et fils, chantent **Ange** et Brel ("Ces Gens-Là"). Et redonnent, par claviers interposés, ses lettres de noblesse au spectacle vivant.

Le contraste stylistique est total avec le groupe suivant : les **Buzzcocks**, increvables dépositaires du punk rock british. Les moulinets de bras du guitariste Steve Diggle, à la Pete Townshend, en jettent sous les lumières, mais le son reste abrasif. **Steven Wilson** est le coup de poker de l'organisation qui compte bien bluffer les fans de Sting : le Chapman stick (sorte de guitare à 10 cordes prisée par Peter Gabriel et King Crimson) et la batterie sur rack, signes extérieurs d'un prog' décomplexé, ne laissent rien présager de la tornade disco finale, "Permanating". **Sting**, sur lequel le temps semble ne pas avoir de prise, et **Shaggy**, au flow reggae-rappé, présentent leur collaboration transculturelle comme un acte politique. Ils sont surtout d'excellents passeurs du répertoire de Police auprès de la jeune génération.

TEXTE & PHOTO
JEAN-CHRISTOPHE BAUGÉ

The Rival Sons

La claque

Eurockéennes de Belfort

05 AU 08 JUILLET, PRESQU'ILE DU MALSAUCY (SERMAMAGNY)

Trentenaire fringante, l'institution belfortine affiche un bilan record avec près de 135 000 festivaliers et un tout petit peu de pluie.

Jeudi, dès 19 h 15, la patrouille de France offre plusieurs passages pour célébrer les 30 ans des Eurocks mais, rapidement, des trombes d'eau s'invitent au concert de **Texas**. Les Ecossais, habitués au phénomène et imperturbables, livrent une prestation courageuse pour nostalgiques des nineties. C'est ensuite un long tunnel rap pour djeunes en recherche de sensations fortes avec les passages de **Bigflo & Oli, Orelsan** et du poids lourd américain **Macklemore**. La pluie est oubliée et Malsaucy est heureuse.

Vendredi, grand soleil et de nombreux maillots bleus fleurissent sur le site. La France est en demie et le charismatique **Nakhané**, la bonne surprise avec son electro soul qui envoûte et rappelle le meilleur de TV On The Radio. Un peu plus loin, **Michelle David** et sa soul vintage enthousiasment un public familial tandis que les lunaires **Insecure Men** écourtent un set beaucoup trop fragile en extérieur devant un parterre étonné et qui préfère se rendre au retour de l'activiste LGBT, **Beth Ditto**. C'est ensuite l'avalanche de grosses guitares avec les **Prophets Of Rage** pour un concert redoutablement efficace et ouvertement anti-Trump. Habitué des lieux, Trent Reznor semble aussi affuté que lors de son passage en 2000. Son monstre **Nine Inch Nails** impressionne de puissance, idéalement servi par des éclairages hypnotiques. Heureux retour également de **FFF** qui galvanise le Chapiteau et ravive avec panache le souvenir de sa venue en 1997. Samedi, les apprentis Jam nord-irlandais de **Touts** distribuent les premières cartouches mais la claque du jour se nomme **Caroline Rose** sur la scène de la Loggia. Cette Punky Brewster du Vermont affiche la fraîcheur des Lemon Twigs, la coolitude de Courtney Barnett, les pitreries de MacDeMarco mais, surtout, sert d'impeccables mélodies néo-eighties ambitieuses et jouissives. Les **Queens Of The Stone Age**, malgré un set concis, déçoivent et semblent avoir perdu en route ce supplément d'âme qui faisait leur singularité dans le milieu stoner. Pour le dernier jour, les vétérans grunge d'**Alice In Chains** invoquent avec éclat le fantôme de Layne Staley avant la fierté nationale, **The Limiñanas**. Marie et Lionel, confirment leur excellente forme avec une dynamique prestation fuzzy et délicieusement maîtrisée. Les Three Lions ont beau être qualifiés, **Liam Gallagher** est le seul Anglais de mauvaise humeur. Il le fait savoir par une nonchalance encore plus significative que d'habitude avant que **Seasick Steve** et son grisant boogie-woogie blues ne fasse déborder le Chapiteau de sourires béats par quatre jours de plaisir.

MATTHIEU VATIN
PHOTO ROBERT GIL

Caroline Rose

Main Square

06 AU 08 JUILLET, LA CITADELLE (ARRAS)

C'est à Arras que se sont réfugiés 120 000 festivaliers gonflés par la Coupe du monde. La recette de cette 14ème édition ? Trois jours ensoleillés et une programmation très éclectique au sein d'un espace pittoresque.

Rien de mieux pour commencer que les incendiaires **Gojira**. Une performance technique accompagnée d'effets coquets : flammes, confettis et fumée font tourner les têtes d'un public resté coi. Une scénographie tout aussi réussie sert le charme légendaire de Josh Homme. Entre riffs acariâtres et batterie martiale, **Queens Of The Stone Age** livre un concert vif qui saisit les esprits. Autre scène, autre style, **Jungle** offre un son aussi riche et sophistiqué qu'en studio. Paroxysme en milieu de set, les corps s'agitent et les sourires fusent. Reprise des festivités avec **Wolf Alice**, parmi les premiers sur scène en ce samedi aride. Jouer à 17 h mais rameuter un public enthousiaste ? Les doigts dans le nez pour la chanteuse qui fait des ravages sur une foule prête à en découdre malgré un soleil qui tape fort. Au coucher de celui-ci, **Liam Gallagher** interprète avec une attitude fière, voire arrogante, du Oasis devant des âmes visiblement nostalgiques. C'est le duo pointu **The Blaze** qui s'occupe d'éteindre les lumières. Dans le décor le plus poétique du week-end, le phénomène français confirme son talent à qui en doutait. Dimanche, **IAM** joue "L'Ecole Du Micro D'Argent", classique qui n'a pris aucune ride. Vingt ans après sa sortie, le constat est évident : cet album n'a jamais été aussi pertinent. Le temps qui passe n'a pas aussi bien épargné **Jamiroquai**, qui a du mal à assurer son show longuet. Le public, clément, a l'air ravi d'une prestation où le chanteur se débat pourtant péniblement avec la fatigue et la sueur. Un problème loin de concerner les dudes en forme de **Portugal The Man**. Xavier de Rosnay de **Justice** se paye quant à lui le luxe d'un surf sur une foule en délire. Comme à l'accoutumée, le duo français électrise l'assemblée. Une fulgurance que les festivaliers d'Arras ne sont pas prêts d'oublier.

CHAYMA MEHENNA

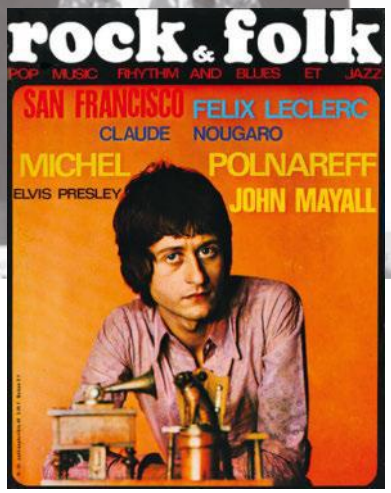
PHOTO JEROME POUILLE-DR

Queens Of The Stone Age

Ça ne s'invente pas

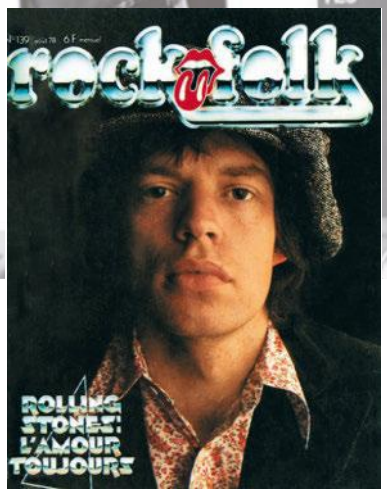
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



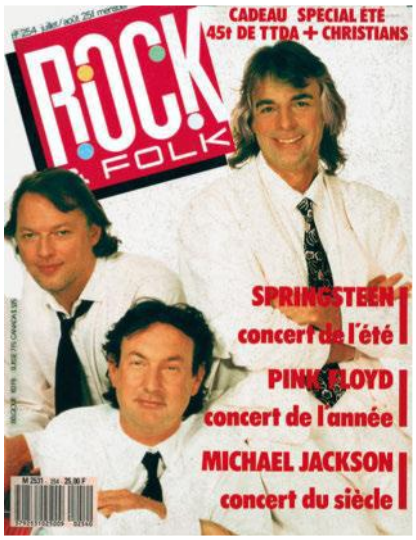
AOUT/ SEPTEMBRE 1968 R&F 020

Radio Caroline : un remorqueur néerlandais s'empare du Mi Amigo et le traîne jusqu'à Amsterdam. Terminus. **Art et contestation** : Mai 68 continue à l'ORTF, dans les radios, théâtres, au conservatoire. On se frite jusque sur la Croisette. Les étudiants se sont fait enfler par les bourgeois, les prolos et les retraités, disent les crobars de **Cabu**. **San Francisco** : superbe ouverture sur deux bikers du gang Gypsy Noxer, contrôlés sur une route de campagne. *"Fini le rêve de la 4L et du studio tout-confort,* écrit un Français qui en revient. *Nous n'avions rien et tout nous appartenait."* "Jumpin' Jack Flash" cartonne, les **Rolling Stones** finissent de tourner pour Godard, *"addition de deux anticonformismes"*. **Nougaro** regrette que le jazz devienne *"une musique de contestation, un cri d'angoisse. J'attends de la musique [qu'elle] me précipite dans un monde qui soit beau."*



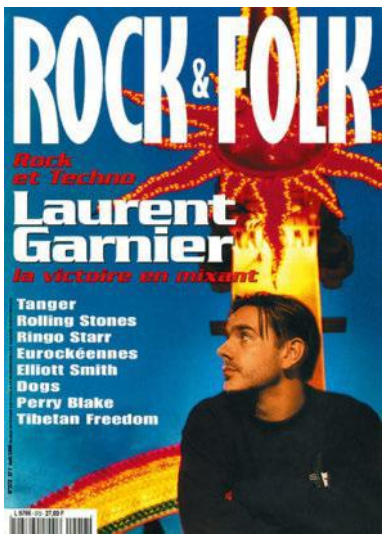
AOUT 1978 R&F 139

Le reporter explore le spectre hexagonal, repère cinq ou six émissions de **radio** à teneur rock, mesure les tempos au métronome, constate que les animateurs sont des profs qui *"trimballent lourdement leur jeunesse et n'en démordent pas"*, plombés par un *"dogmatisme érudit"*, automissionnés *"pour sauver le rock"*. Antidote : **Pogo** d'Alain Maneval, Europe 1. **Chris Stein** (Blondie), lui, aime ce décalage *"anthropologique"* avec lequel France Culture analyse la pop. Il dit qu'on a les meilleures radios et les meilleures variétés du monde. **Amanda Lear** veut *"imposer la Nouvelle Femme, agressive, violente, terroriste"*, sur un marché qui se languit de la nouvelle Olivia Newton-John. Décidément non, l'être humain n'est pas physiologiquement préparé pour lire le **Cheap Thrills** du mois, texte noir sur un portrait de Bob Dylan charbonné dans les violets soutenus.



JUILLET/ AOUT 1988 R&F 254

Steve Jones et Paul Simonon sont sur "Down In The Groove", le dernier sillon de **Bob Dylan**. L'échotier ne craint pas d'insulter le passé : *"Gardez-nous un petit, on l'élève"*. **Kevin Rowland**, œil velouté, moustache, brossé en arrière, sort "The Wanderer", l'album qui le *"représente de façon romantico-mélancolique"* (una quattro stagioni avec supplément ail, prego !). Cette photo : **Françoise Hardy**, la fille en plastique, pose en sous-vêtements (en plastique eux aussi). **Filips** et **Marchant** collent à l'air du temps et renouent avec les histoires légendées de Loustal et Paringaux. Ils racontent l'élégie, par aérosols interposés, de 2Fast, un tagueur, avec Thereza, une inconnue qui *"frappe"* aussi son prénom sur rames de métro. **Zucchero Fornaciari** est le meilleur chanteur de R&B d'Italie. Il est surtout le seul. Ah non, il y a aussi Kevin Rowland.



AOUT 1998 R&F 372

Laurent Garnier, ce *"DJ que le monde nous envie"*, raconte la montée au zénith de l'electro, passée en l'espace de 10 ans de l'expérimentation à la récupération publicitaire, une malédiction que le rock a mis 40 ans à accomplir. De conclure : *"Le rock est immortel"*. Et aussi : *"Les Français n'aiment pas vraiment la musique"*. Grande photo balnéaire en ouverture d'un papier sur **Tanger**. On ne regarde que Chloë des Lysses, qui... Non, rien. **Shirley Manson** en contreplongée : une minijupe, des collants résille et... une paire d'énormes Adidas coupe-faim, modèle *tourne-vite-la-page*. Oui, **Shane McGowan** *"tient à la vie"*, mais ne veut être comparé ni à Dylan, *"un branleur"*, ni à Gainsbourg, *"monstre poilu, chemise ouverte jusqu'au nombril, gros médaillon sur le bide"*. Rotten : *"Irlandais, lui ? Il portait une veste taillée dans l'Union Jack à nos concerts."*

AOUT 2008 R&F 492

Les **BB Brunes**, qui sortent un deuxième album, ont écrit "Ma Mods". Adrien : *"Ça parle d'un gars qui ne sait pas trop quoi faire de sa vie, et qui a envie de s'habiller comme un mod pour avoir une super vie"*. A Bourges, *"Luke Pritchard m'a dit que j'étais beau gosse, que j'étais sexy, que je n'avais pas de bite mais que je pouvais me mettre torse nu"*. Ses disques à lui : **Dick Rivers**. Le bon Dick aurait peut-être intérêt à rompre avec ses airs de marlou menaçant qui le font ressembler à Jean Lefebvre. En double-page, la photo épique d'**Hugues Aufray** assis sur le capot d'une Mustang décapotable, dans une fournaise qui pourrait être l'Arizona. *"Oui, folk. Et ce journal qui l'a si longtemps ignoré."* Avec ses smiles Acid Airways, **Alvin Lee** ne se souvient pas de tout, mais Woodstock n'a pas *"fait Ten Years After. C'était déjà le début de la fin."*

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Ça devient de plus en plus difficile de trouver de mauvais musiciens. L'autre soir, Bastien, le nouveau batteur-étoile de Catastrophe, a fait tout un concert avec une seule main. Le bras gauche en écharpe, son infirmité était indétectable à l'ouïe, et pourtant il y en avait, des roulements qui arrachent, ce n'était pas de la rythmique de stade comme chez Def Leppard. Quelques jours plus tôt, sur scène avec Arnold Turboust, un autre gamin aux baguettes enquillait les 6/8 sans broncher. Le bûcheron aux pieds de plomb, espèce menacée ? Ce n'était pas le cas quand j'ai commencé en studio : les basses finissaient par avoir plus de cordes qu'une guitare, les batteurs qui touchaient leur bille ne pouvaient pas tenir une minute sans prononcer le nom de Steve Gadd, et quand il se piquaient de soul ils s'arrêtaient au motif de "Funky Drummer", parlant de *"James"* comme s'ils avaient ramassé le coton avec Mister Brown. Les pionniers avaient lâché l'affaire, ou nous n'osions pas les appeler de peur qu'ils se soient mis, eux aussi, à la lutherie sans tête, alors chaque musicien sur la même longueur d'ondes était une évidence. Aujourd'hui, le goût et la technique coïncident à nouveau après le hiatus des années 80-90, tant mieux, même si l'âme ou la grâce ne sont pas garanties, au moins ça joue. Attention quand même à l'ennui : maintenant que la norme est à Herbie Flowers et James Jamerson, ça devient frais et sexy d'entendre du slap et de la fretless.

Je vois passer plein de projets singuliers, intéressants, des choses pour lesquelles je me serais roulé par terre au début du label, Marie Klock, Dorothée De Koon, Marek Zerba, Alice Orpheus, Fleur Offwood, Alex Rossi, avec toujours le goulet d'étranglement des radios et l'énergie démente qu'il faut pour vaincre l'indifférence. *"La paralysie musicale toucherait les Français à 27 ans et 3 mois"* (Le Figaro, 26 juin). Je serais ainsi sclérosé depuis octobre 1990. A l'époque j'écoutais The Association, les Kinks, les Bar-Keys, Simon Fisher Turner, les Beach Boys et le premier High Llamas, s'il ne s'était rien passé depuis je n'en serais peut-être pas mort, on vit très bien sans Prodigy.

Dans la file d'attente à l'aéroport, un type avec un gros casque fermé sur la tête, comme s'il fallait éviter la repisse dans le micro. Il passe le guichet d'enregistrement sans l'enlever ni adresser la parole à l'hôtesse, idem pour le contrôle des passeports. Je le regarde s'approcher du portique de sécurité, est-ce qu'il va essayer de le franchir comme ça ? Il se dégonfle et retire sa tétine quelques secondes, à regret, dommage. Je me suis toujours demandé ce que les mecs racontaient aux nanas en boîte pour les emballer, le mystère désormais ce n'est pas ce qu'on dit mais ce qu'on entend. Qu'est-ce qu'il peut bien écouter de si important ? Dans le métro, les cadres en costume slim imitent Anelka avec leur gros Beats dans les oreilles, on se croirait à Knysna, dans le bus.

"Apprend tes putains de paroles". Je viens de me faire engueuler par Hervé, resté sur place avec ses deux sacs à dos, sa caisse claire et son chariot de cymbales après un concert dans le Domaine national de Saint-Cloud. Il a raison. Je ne vais pas chercher des excuses à mon manque de concentration mais j'ai passé la journée à ramer avec la technique et l'organisation pour ce truc à l'arrache, la perchette du micro n'était pas fixée, je passais mon temps à tourner autour quand je chantais en jouant au clavier, et en plus j'avais, entre les deux sets, une réunion de mon association de refuzniks sous insuline (diabeteetmechant.org). *"J'assume pleinement la responsabilité de cet échec et j'en tire les conséquences, etc."* (L Jospin).

Il y a quand même des veinards : *"Finalement, je n'ai fait qu'une seule démarche professionnelle dans ma vie : porter un papier à Rock&Folk, en 81. A partir de là, tout est venu tout seul."* Laurent Chalumeau, dans Gonzaï d'août. Un des seuls écrivains, avec Manchette, Ballard et ADG, dont j'achèterais l'intégrale en Pléiade, mais bon depuis qu'ils ont publié Jean d'Ormesson j'ai un doute sur le reste de leurs auteurs. Pour nous réconforter, nous les laborieux à l'ascension moins grandiose, il y a cette histoire que raconte Guy Marchand dans Schnock afin d'expliquer sa discographie en pointillés : *"Deux filles se promènent sur une plage. L'une entend au loin :* 'Au secours ! Au secours !' *Elle voit alors une toute petite grenouille verte par terre. Elle se penche vers l'animal qui lui dit :* 'J'étais un musicien de jazz, je faisais une tournée en Afrique et j'ai dit : *"Va te faire enculer !"* à un sorcier. Il m'a jeté un sort, mais si une jeune fille m'embrasse, je redeviens un musicien de jazz.' *La fille prend alors la grenouille et la met dans sa poche. Surprise, sa copine lui demande pourquoi elle n'embrasse pas la grenouille. Et l'autre de lui répondre :* 'Parce qu'on va se faire plus de fric avec une grenouille qui parle qu'avec un musicien de jazz !' *"*

J'avais posé quelques questions à un autre sorcier, Todd Rundgren, qui sortait un nouvel album. Je lui disais que si on veut frimer et montrer qu'on n'est pas un imbécile il suffit de prononcer son nom, il m'avait répondu en souriant que le grand public ne connaissait malheureusement pas ce mot de passe.

"Mais le succès c'est quelqu'un comme vous, qui réussit à exprimer ce qu'il a dans le ventre, à faire ce qu'il veut tout en étant compris. Pour moi c'est ce que l'on peut faire de mieux en musique..."

Sa réponse : *"J'ai toujours eu une attitude très traditionnelle envers la musique. Beaucoup de musiciens se mesurent à travers le succès, leur classement dans les charts. Moi, je ne cesse de penser à mes musiciens préférés, des gens comme BB King ou Tony Bennett : ils jouent tout le temps et parfois on n'entend plus parler d'eux, et puis ensuite ils ont une résurgence, ils redeviennent populaires, mais quoiqu'il arrive ils jouent toute leur vie. Ils n'abandonnent jamais, ils ne se disent jamais* 'si je n'atteins pas un certain niveau de popularité, je vais arrêter et prendre ma retraite'. *Moi non plus, je ne pense jamais comme ça, j'espère que je pourrai faire ça le reste de ma vie."*
— Justement, qu'aimeriez-vous transmettre à d'autres musiciens ou auditeurs ?
— Cette année j'ai dû intervenir au Berklee College of Music. Je n'avais jamais fait ça et je n'avais aucune idée de ce que j'étais censé raconter. Je n'ai jamais étudié la musique dans une école, et là-bas les étudiants passent quatre ans en classe avant d'obtenir leur diplôme. C'est très dur de consacrer sa vie entière à faire de la musique. Certains d'entre eux se décourageront ou décideront de changer d'orientation. Même lorsque je devais faire des choses sans rapport avec la musique, j'ai toujours su qu'au fond de moi j'étais un musicien, que j'étais né pour faire ça. Il y a toujours des moments où on remet cela en question. Les gens qui sont vraiment musiciens n'oublient jamais ça. Ils n'oublient jamais qu'ils sont nés pour faire de la musique, pour l'explorer et l'amener aux autres. Et ça m'apporte une forme de satisfaction à cette étape de ma vie, de savoir que je n'ai pas perdu mon temps."

Haut les cœurs.

Photo Bruno Berbessou

Toutes les musiques du monde sont sur TV5MONDE

TV5MONDE PARTENAIRE DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Montreux Jazz Festival, Paléo Festival Nyon, Eurockéennes de Belfort, Festival de Baalbeck (Liban), sans oublier les Francofolies de la Rochelle, de Spa, de Blagoevgrad (Bulgarie), le Bruxelles Summer Festival, le festival des musiques sacrées de Fés et le festival Gnaoua et musiques du monde (Maroc).

Ne manquez pas l'émission musicale de TV5MONDE : *Acoustic*, présentée par Sébastien Folin.

360 millions de foyers raccordés dans plus de 198 pays et territoires.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

/TV5MONDE-France-Belgique-Suisse

www.tv5monde.com/musique

Crédits photos : Fotolia - Thinkstock - Yann Orhan / FTV

0.0% ALCOOL*

EST. 1873

Heineken®

BOULANGERIE - 12H45

POUR BIEN ACCOMPAGNER VOTRE JAMBON-BEURRE

PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 414 842 062

*Heineken 0.0 est une bière sans alcool (ALC. < 0,03 % VOL.) qui peut se déguster lors de la pause déjeuner.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.